

magazine

Théâtral

”

... à la
Edouard
Baer!

JEAN-PIERRE VINCENT
ROMANE BOHRINGER
OLIVIER MARCHAL
PIERRE RIGAL
FREDERIC BELIER-GARCIA
PHILIPPE CAUBERE
RODOLPHE DANA
ANOUK GRINBERG
MATHIEU BAUER
JEAN-FRANÇOIS BALMER
GED MARLON

PIERRE RICHARD
JEAN-MICHEL RIBES
ALAIN FRANÇON
MICHEL FAU
ISABELLE MERGAULT
SEBASTIEN AZZOPARDI
MACHA MAKEIEFF
NICOLAS BRIANÇON
CLEMENT MICHEL
ARTHUR JUGNOT
GARNIER ET SENTOU

DOSSIER

PIÈCES
ET DRÔLES DE PIÈCES



Vient de paraître !

Annuaire du spectacle vivant

**- L'outil de référence des professionnels
du spectacle vivant**

- 30 000 contacts
- Équipes et lieux
- Formations
- Lieux ressources
- Organismes professionnels
- Presse et édition
- Partenaires publics
- **Nouvel onglet ! Comités de lecture**

le
CnT
au cœur
du théâtre

**Annuaire
du spectacle vivant 2013**

centre national du théâtre
cn t

centre national du théâtre
cn t

www.cnt.asso.fr

Renseignements : + 33(0)1 44 61 84 85



SOMMAIRE

Théâtral magazine

N° 38 - 15 NOVEMBRE 2012 / 15 JANVIER 2013

04 ACTUALITÉS

06 A LA UNE

06. Edouard Baer

13 **AGENDA** Novembre-Décembre 2012

16 A L'AFFICHE

- 16. Michel Leeb, Garnier & Sentou
- 18. Catherine & Olivier Marchal, Olivier Solivèrès
- 20. Pierre Rigal, Gildas Milin
- 22. Frédéric Bélièr-Garcia
- 24. Jacques Vincey, Jean-Claude Fall
- 26. David Bobée, Philippe Caubère
- 28. Rodolphe Dana, Didier Bezace
- 30. Jean-Quentin Châtelain, Didier Bénureau
- 32. Ludovic Lagarde
- 34. Anouk Grinberg, Mathieu Bauer
- 36. Jean-François Balmer, Hervé Pierre
- 38. Marie-Louise Bischofberger, Pierre Richard
- 40. Ged Marlon, Árpád Schilling, Oriza Hirata

42 QUI JOUE QUOI ET OÙ ?

44 **PORTRAIT** Arthur Jugnot

45 **DEBAT** Dom Juan : Jean-Pierre Vincent face à la critique

48 DOSSIER PIÈCES DRÔLES ET DRÔLES DE PIÈCES

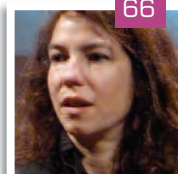
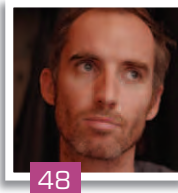
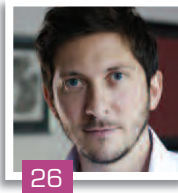
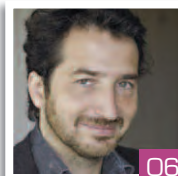
avec Joël Pommerat, Macha Makeïeff, Clément Michel, Sébastien Thiéry, Isabelle Mergault, Jean-Michel Ribes, Michel Fau, Guillaume Mélanie, Romane Bohringer, Sophie Pérez, Nicolas Briançon, Laurent Ruquier, Iva Calberac, Jean-Christophe Meurisse, Arnaud Denis, Alain Françon, Sébastien Azzopardi et Sacha Danino, Louis-Michel Colla et le Dr Henri Rubinstein

66 **ZOOM FESTIVAL MARTO**

68 **À VOIR EN FAMILLE**

70 **PAGES CRITIQUES**

77 **ABONNEMENT**



Théâtral magazine est édité par
Coulisses Editions
7 rue de l'Eperon 75006 Paris France
Tél : + 33 1 43 27 07 03

Email : redaction@theatral-magazine.com
Site Internet : www.theatral-magazine.com
Commission paritaire du site : 1117 W 90648

Directeur de la publication : Hélène Chevrier

Directeur de la rédaction : Enric Dausset

Directrice de la chef : Hélène Chevrier
hc@theatral-magazine.com

Direction artistique et maquette :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Fabrication impression :
SIB Imprimerie - Imprimé en France

Tirage : 10 000 exemplaires

Distribution : Presstalis
Dépôt légal : date de parution
Commission paritaire : 0314 G 89789

Publicité :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Ont participé à ce numéro

Rédaction :
Hélène Chevrier
Gilles Costaz
Enric Dausset
Jacques Nerson
Nathalie Simon
Nedjma Van Egmond
François Varlin

Gestion Flashcodes
Arnaud Lacaze : + 33 1 42 18 00 00
www.infotronique.fr

Photo couverture
Edouard Baer © Starface

La date de sortie du prochain numéro
en kiosques sera annoncée sur :
www.theatral-magazine.com

La reproduction, même partielle, de tout matériel édité dans la publication Théâtre magazine est interdite. La rédaction n'est pas responsable de la perte ou de la détérioration des textes ou photos qui lui sont adressés. Les droits sur tous les documents à la rédaction sont considérés comme cédés gracieusement par leurs auteurs pour publication sauf indication contraire explicite. Les noms ou marques qui figurent dans les pages rédactionnelles sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire.

ÉDITO

CLASSIQUES ET VIVANTS !

Bonne nouvelle : tous les auteurs classiques ne sont pas morts. Il y en aurait quelques-uns de vivants, si l'on en croit la nouvelle collection *Classiques contemporains* des éditions des Solitaires intempestifs. Les trois premiers élus sont Jean-Luc Lagarce (il n'est plus de ce monde, mais il était encore avec nous il y a quelque temps), Jean-Paul Wenzel et Jean-Pierre Siméon. On est content pour eux, mais on se doute bien que l'éditeur a puisé dans son catalogue et n'a pas eu le droit de piocher dans les réserves de ses confrères. Les autres éditeurs y avaient déjà pensé, mais sans trouver l'étiquette qui fait mouche. Actes Sud Papiers avaient créé une collection *Répliques*, qui traitait Michel Vinaver et Jean-Claude Grumberg de grands maîtres. L'Avant-Scène Théâtre a mis au-dessus du lot Victor Haïm et Florian Zeller en commençant à publier leur *Théâtre complet*. Le Livre de Poche a fait de même pour Yasmina Reza. Qu'attend Théâtrales pour mettre à part des noms comme Renaude, Minyana, Azama ? Mais n'en restons pas là. Nommons classiques les acteurs. Par exemple, Christine Murillo, Catherine Hiegel, Claude Rich, Michel Bouquet, Robert Hirsch... Nommons classiques les metteurs en scène : Ariane Mnouchkine, Peter Brook... Et nous aussi les spectateurs, dont la fidélité est bien méritoire. Soyons tous classiques avant de mourir !

Gilles Costaz

LUCHINI EN QUÊTE DE TRANQUILLITÉ !

On peut le voir en ce moment au théâtre Antoine où il lit des textes de Philippe Muray les dimanches et lundis. Mais Fabrice Luchini sera encore en 2013 au théâtre Antoine. A partir du mois de mars, il devrait jouer dans une pièce de Florian Zeller, *Une heure de tranquillité*, mise en scène par Nicolas Briançon avec pour partenaire Hélène Médigue et cinq autres comédiens. Depuis *Molly* en 2005 avec Laurent Terzieff et Caroline Silhol, Fabrice Luchini n'avait pas joué de pièce avec d'autres partenaires...

MICHEL GALABRU EN DIRECT

Après *La Femme du boulanger* qu'il avait jouée fin 2010 spécialement pour la télé avant de reprendre la pièce au théâtre Hébertot, Michel Galabru récidivera pour les fêtes de fin d'année en direct sur France 2 avec une pièce inattendue : *Tartarin*



de *Tarascon*, adaptée du roman d'Alphonse Daudet paru en 1872, raconte les aventures d'un certain Tartarin originaire de Tarascon parti chasser le lion en Afrique du Nord. Le

spectacle, qui compte aussi Elie Semoun et Martin Lamotte dans la distribution, sera mis en scène par Jérôme Savary et filmé au théâtre André Malraux de Rueil-Malmaison. La date de retransmission n'est pas encore connue...

BENOÎT LAMBERT AU CDN DE DIJON

C'est Benoît Lambert qui succèdera à François Chattot à la tête du Centre Dramatique National de Dijon-Bourgogne à compter du 1er janvier 2013.

Ce Normalien, agrégé en Sociologie depuis 1993, a fait ses classes à l'Ecole Nationale d'Art Dramatique de Saint-Germain-en-Laye puis chez Pierre Debauche en section mise en scène. Il est aussi auteur.

ENFIN LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE DSK ?

Le théâtre Daunou programme une pièce sur l'affaire DSK à partir du 21 novembre. *Suite 2806*, de Guillaume Landrot. Philippe Hersen, le metteur en scène assure qu'il ne s'agit pas d'une farce, mais d'une pièce très sérieuse. "Vous verrez peut-être réellement ce qui s'est passé. Guillaume Landrot apporte un véritable éclairage". L'auteur traite d'un phénomène de société. "C'est quand même un sujet grave sur l'homme, sur la femme, sur les rapports de pouvoir".

On n'en saura pas plus. Sauf qu'il ne devrait pas y avoir de procès. "Il y a un film en préparation sur l'affaire avec Adjani et Depardieu. Anne Sinclair et DSK ont déclaré via leur avocat qu'ils ne s'opposeraient pas au film, si ça ne touchait pas à leur vie privée. Et la pièce ne touche pas à leur vie privée".

FLASHCODES

Dans ce numéro de THÉÂTRAL MAGAZINE, vous trouverez un certain nombre de flash codes ou mobile tags. Il s'agit de codes barres que vous pouvez scanner avec l'appareil photo de votre portable et qui vous renvoient sur internet, si bien sûr vous avez accès à internet depuis votre mobile. Le plus souvent, ce sont des bandes-annonces des pièces dont nous parlons dans le journal et réalisées par la société Visioscène. Ce sont aussi des liens vers les billetteries des spectacles.



ABONDANCE DE LUCRÈCE

Lucrèce Borgia risque d'être l'un des classiques les plus joués. Marina Hands l'interprète en janvier, à Cherbourg, dans une mise en scène de Lucie Bérélowitch. Or, la saison prochaine, Jean-Louis Benoit montera la pièce de Victor Hugo, avec Zabou Breitman. Et la Comédie-Française doit en confier le rôle principal à... Guillaume Gallienne. *Gilles Costaz*

COMÉDIE-FRANÇAISE : "UNE AUTRE SALLE EST POSSIBLE !"

Muriel Mayette, l'administrateur général de la Comédie-Française, est revenue dans une tribune publiée dans le journal du Monde daté du 12 octobre, et lors de son passage au 19/20 de France 3 le 4 novembre, sur la nouvelle salle qu'elle espérait installer dans l'Opéra Bastille. En effet, dans le contexte budgétaire très contraint qui lui est imposé, Aurélie Filippetti, la ministre de la Culture, a choisi d'abandonner plusieurs projets dont peut-être celui de cette salle : *"J'entends le besoin d'un lieu pour représenter des pièces plus contemporaines, mais d'autres questions se posent, comme la circulation de cette troupe, qui est celle de tous les Français..."*. Dans sa tribune, Muriel Mayette rappelle que ce projet vient pour compenser la perte de la salle du Studio-Théâtre situé dans la galerie du Carrousel du Louvre, et qui devrait être repris par ses propriétaires. *"Demain ou après-demain, c'est une certitude, le Studio-Théâtre ne sera plus. (...) Nous allons le perdre, et avec lui notre équilibre. (...) Alors, nous avons imaginé, avec et dans l'Opéra Bastille, la possibilité d'une solution de rechange."* Elle



Muriel Mayette

appelle les différentes parties à ne pas renoncer et à être imaginatives. *"Il nous appartient (...) de réfléchir ensemble à des pistes de financement complémentaires, d'entrevoir les perspectives réelles et durables qu'offrent le mécénat et la mutualisation des moyens, d'envisager le réajustement des calendriers et des échéances. (...) Je suis sûre que des solutions existent."* Reste à les trouver...

ACCORD THÉÂTRAL ENTRE L'ODÉON ET DAILYMOTION

Le théâtre de l'Odéon vient de signer un accord avec Dailymotion (une société 100% française dont 49% du capital est détenu par Orange). Un accord d'autant plus pertinent qu'il permet à l'Odéon de diffuser des bandes annonces de ses spectacles et des interviews des comédiens et des metteurs en scène...

EMMANUELLE SEIGNER ET LOUIS GARREL DANS LE RETOUR ET LA VÉNUS À LA FOURRURE

Pendant qu'elle joue *Le Retour* de Pinter à l'Odéon sous la direction de

Luc Bondy, Emmanuelle Seigner tourne un film de son mari, Roman Polanski, *La Vénus à la fourrure*, adaptée de la pièce de David Ives et jouée à Broadway l'année dernière. A ses côtés, Louis Garrel, qui joue également dans *Le Retour*.

COMÉDIE-FRANÇAISE : LA TROUPE S'AGRANDIT

La troupe de la Comédie-Française s'agrandit. Pas moins de quatre nouveaux pensionnaires sont entrés récemment dans la Maison de Molière : Benjamin Lavernhe, Louis Arené, Pierre Hancisse et Samuel Labarthe (vu dernièrement dans *Pensées secrètes* avec Barbara Schulz, ou *Très chère Mathilde* avec Line Renaud).

Un soin high tech ! 100% made in France. Un concept unique de notre partenaire les laboratoires Mediecos pour mieux affirmer sa séduction en maîtrisant le cours du temps : Isobot Oxylift apporte à nos cellules dermiques un oxygène pur, source de vie et de vitalité et des vitamines naturelles pour repulper, décripsier, rehydrater : un effet Botox-Like de longue durée, sans la toxine et sans figer l'expression.

A PROPOS DE NOTRE PARTENAIRE MEDIECOS

Crème multi-usage, fine et fluide, elle agit dès la 1ère minute de son application et redonne un coup de jeunesse.

Cèmes des crèmes, en vente en pharmacie sous le code ACL 4642770, Isobot Oxylift est à l'origine du Grand Prix Médecine & Innovation décerné à Mediecos. www.mediecos.com

SAUVEZ LE THÉÂTRE PARIS-VILLETTE !

JOËL POMMERAT S'ENGAGE

Depuis plusieurs décennies, le théâtre municipal Paris-Villette est un haut-lieu de la création parisienne. Il a vu débiter de nombreux artistes, parmi lesquels Joël Pommerat. Alors quand il est menacé de fermeture par la mairie de Paris qui retire sa subvention, Pommerat s'engage publiquement. Douze autres personnalités, Hortense Archambault, Vincent Baudriller, Stéphane Braunschweig, Peter Brook, Luc Bondy, Patrice Chéreau, Alain Françon, Jean-Louis Martinelli, Stanislas Nordey, Olivier Py, Jean-François Sivadier et Jean-Pierre Vincent ont publié une lettre de protestation contre la décision de la Ville dans le journal Libération du 6 novembre. L'objectif de cette entraide est de maintenir la programmation de la saison en cours.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui a motivé votre engagement contre la disparition du théâtre Paris-Villette ?

Joël Pommerat : Je trouve l'attitude de la mairie de Paris scandaleuse. Ils attendent que le théâtre ferme, que la programmation de cette année soit annulée et que les dix permanents de l'équipe sans parler de tous les intermittents aillent au chômage. On n'a jamais vu une institution laisser un théâtre fermer en cours de saison et ne pas respecter les engagements qui ont été pris auprès des artistes.

Peu importe qu'ils remplacent le directeur. Patrick Gufflet est lui-même d'accord pour partir. Ce n'est pas lui qui est en question. La vraie raison, c'est qu'ils veulent faire un nouveau projet artistique de création.

Pourquoi pas. Tant mieux même. Mais dans ce cas, qu'ils en donnent les garanties parce qu'ils ont l'intention de laisser le théâtre fermé pendant X temps.

Pourquoi mentiraient-ils ?

Le problème, c'est la fermeture du théâtre avant la fin de la saison. Il y a une programmation en cours avec des artistes qui se préparent. Ils sont pris en otage. C'est Patrick qui les a programmés. Or, c'était le directeur

d'un théâtre de la mairie de Paris. Donc, la mairie de Paris doit assumer les engagements que le directeur a pris en son nom.



Joël Pommerat

Le problème, c'est que le théâtre est en cessation de paiement.

Il est en cessation de paiement, parce que la mairie de Paris a refusé auprès de la banque de faire ce qu'elle fait tous les ans à la même époque : s'engager pour l'année suivante auprès du théâtre pour que la banque lui accorde une autorisation de découvert à deux mois de la fin de l'année. La mairie a dit qu'elle ne s'engagerait pas pour l'année suivante et la banque a refusé de prêter.

Propos recueillis par HC

PATRICK GUFFLET : "SEULE UNE SOLUTION POLITIQUE PEUT NOUS TIRER D'AFFAIRE"

Après avoir obtenu un délai de trois semaines du Tribunal de Commerce de Paris et réussi à maintenir les représentations du spectacle programmé (*Dark Spring*, d'après le texte d'Unica Zürn), le directeur du théâtre Paris-Villette espère encore convaincre la ville de Paris pour éviter la liquidation.

"Il n'y a qu'une solution politique qui pourrait nous tirer d'affaire. C'est un bâtiment qui appartient au ministère et dont l'activité est financée par la ville de Paris depuis 40 ans. Au bout de 40 ans, ils décident d'arrêter pour récupérer la ligne budgétaire. Pourquoi ? Pour installer dans le théâtre un autre projet ? On est prêt à postuler pour un nouveau projet à condition qu'il y en ait un. Or, pour l'instant, il n'y a rien. Donc, notre stratégie, c'est de les empêcher de nous lâcher en accentuant la pression sur eux. La mobilisation autour de nous est quand même énorme. 7500 personnes ont signé la pétition. Et il y a presque un article chaque jour dans les journaux..."

Cette mobilisation a déjà permis à la pièce *Dark Spring* d'être présentée depuis le 2 novembre. Privé de fonds à cause de la décision du tribunal, le théâtre ne paie plus ses salariés depuis la rentrée. Alors Patrick Gufflet a mis à profit le sursis de trois semaines pour essayer de remettre le théâtre à flots "en louant les salles du théâtre en dehors des représentations et récupérer de l'argent frais."

HC



LIP SEDUCTION 3D PARIS™ - & - ISOBOT OXYLIFT™



Après 1 minute

Après 28 jours

Photos : Dr. LANDAT



LE SPÉCIALISTE DU SOIN DES LÈVRES ET DES RIDES

Nano-Injection
Acupressing & Digipuncture
3 nouveaux gestes de beauté

Laboratoire Mediecos International
PARIS

15, rue Thiers - 78110 Le Vésinet - France

Info-conseil : 01 39 76 30 82 - e-mail mediecos.diplacido@wanadoo.fr - www.mediecos.com



micheldiplacido.net



... à la française !

Edouard Baer

“Faire du théâtre, c'est ma seule façon de ne pas être écrasé par notre époque”

Le théâtre, c'est toute sa vie. Et sa vie un théâtre. C'est peut-être pour ça qu'Edouard Baer se met en scène dans *... à la française !*, son dernier spectacle à Marigny depuis le 20 septembre. A la veille de l'ouverture du G20 à Paris, le ministre des Affaires étrangères vient le chercher pour qu'il monte un spectacle avec sa troupe à la gloire de la France. L'occasion pour Edouard Baer, le vrai, de parler de notre époque, des banlieues, du nationalisme, mais à sa façon, à la fois naïve, magistrale et parfois absurde. C'est cette personnalité si particulière, apparemment désinvolte et réellement curieuse qu'il a promené de Radio Nova en 1992 au dernier *Astérix* sorti en salles le 17 octobre en passant par *Nulle part ailleurs*, *Cravate Club* qui lui a valu le Molière de la révélation théâtrale en 2001, ou *Le Grand Mezze*.

Théâtral magazine : Peut-on dire que ... à la française ! est une pièce ?

Edouard Baer : Il y a une narration. Ce n'est pas abstrait, ce n'est pas n'importe quoi. Enfin... j'espère. Ça semble peut-être déconstruit parce qu'il y a des ruptures de style et de ton, et un mélange des genres. Si j'avais des partenaires venant de la danse ou du cirque, je convoquerais davantage de disciplines. Sauf peut-être la vidéo, je ne saurais pas travailler avec. Mais moi, j'ai voulu faire un spectacle. J'aime le mot spectacle.

Avec à l'intérieur, des sketches, des choses un peu absurdes.

Pour moi, ce sont des tableaux. Qu'est-ce qui serait absurde, par exemple ?

Absurde ou un peu idiot, comme lorsque le chat se fait tuer, ou le buste de Marianne. Attention, idiot, ce n'est pas dépréciatif ; c'est dans le sens de quelque chose d'inattendu, d'incongru.

Oui, il y a des naïvetés. J'aime le premier degré, les gamineries, les marionnettes. J'adore le Muppet Show par exemple. C'est pour ça qu'il y a la marionnette du cochon qu'on déguise pour faire croire que le petit chat n'est pas mort... (rires). C'est idiot je sais. Il y a beaucoup de jeux de mots et d'effets visuels.

Comment se prépare un spectacle comme ça : est-ce très écrit avant ?

Pas du tout et ça ne l'est toujours pas entièrement. Il y a un aspect happening. Mais la première couche que je pose, c'est la narration. On a créé des tableaux autour de ce thème de la France. Je m'aperçois que dans mes trois derniers spectacles (*La Folle et Véritable Vie de Luigi Prizzoti* en 2006, *Looking for Mr Castang* en 2007 et *Miam Miam*

en 2009), il y a toujours une mise en abîme un peu involontaire d'un artiste qui appelle les membres de sa troupe pour résoudre quelque chose ensemble. Je note des idées, des éléments de décors, on les essaye, on improvise dessus. C'est aussi en fonction de ce que m'inspirent les acteurs. J'essaie de coller à leur façon de parler, à leur musique. Et ils essaient un peu d'improviser sur ce que j'ai écrit. Et puis pendant les 20 premières représentations, on affine encore l'histoire, on enlève ce qui est un peu plus facile, déjà vu, vulgaire, trop explicatif. Pour monter sur scène, j'ai besoin de me dire que tout n'est pas entièrement prêt et qu'il faut sauver la boutique chaque soir.

Est-ce qu'il reste des moments improvisés lors des représentations ?

On est dix sur scène et il faut absolument éviter le cafouillis. Donc les dialogues sont très précis. En même temps, on se réserve des plages d'improvisations dans les petits monologues.

Dans le théâtre, vous avez un style très personnel. Vous avez l'impression d'avoir inventé quelque chose ?

(rires) Comme tous les gens qui essaient de se rapprocher d'eux-mêmes à travers leur art, je mets dans mon théâtre ce que je suis, avec toutes mes contradictions, et ça donne un mélange de moments d'émotion, de potacheries, de choses peut-être un peu plus sophistiquées. En tout cas, j'essaie d'être toujours sincère. Tout ce qui se passe sur scène me fait vraiment rire ou me touche vraiment. Mais je ne dirais pas que j'ai inventé quelque chose ; pour moi, les artistes qui font des choses un peu singulières sur scène,

Pour monter sur scène, j'ai besoin de me dire que tout n'est pas entièrement prêt et qu'il faut sauver la boutique chaque soir.

ce sont des gens comme James Thierrée et ses parents.

Les spectacles de la famille Thierrée sont drôles et insolites. Qu'est-ce qui fait qu'ils ont une telle cote alors que l'humour est plutôt mal considéré ?

Je crois que ce qui rassure chez eux, c'est que c'est annoncé comme étant énormément de travail. Alors que moi, je mets en scène des personnages qui n'ont rien foutu ou qui sont en improvisation, et on les confond avec ce que je serais dans la vie. Souvent quand on fait de l'humour, les gens croient qu'il n'y a pas de propos. Les commentaires se réduisent à "drôle", "pas drôle", "facile", "pas facile", "potache", "pas potache". C'est incroyable quand même ! C'est stupéfiant de ne pas dialoguer avec l'humour. Alors que c'est justement ce qui parle de notre époque. Les gens comme Gad Elmaleh qui font du one-man-show sont des éditorialistes, qui disent des choses sur la société. Or les critiques ne regardent jamais le contenu.

Qu'est-ce que vous aviez envie de dire sur la société ?

Vous savez si je pouvais vous répondre comme ça, je n'aurais pas eu besoin de faire un spectacle... mais il me semble avoir abordé quelques thèmes de la France d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas de résoudre quoi que ce soit. Juste des questions, le regard qu'on a sur nous-même, les lieux

communs, les idées toutes faites... Et puis trouver ce qui dans la France d'aujourd'hui serait à la fois moderne et joyeux. Et les critiques se demandent juste si c'est foutraque ou pas foutraque, si c'est improvisé ou pas improvisé. Ils regardent la manière dont on fait le spectacle mais écoutent très peu finalement.

Peut-être que si vous étiez au théâtre du Rond-Point, ils ne tiendraient pas le même discours...

Sûrement. D'ailleurs, l'expression "rire de résistance" qui accompagne la programmation de Jean-Michel Ribes au Rond-Point me convient très bien. Mon travail c'est ma vie. C'est mon mode d'expression et c'est ma seule façon de ne pas être écrasé par notre époque. Quand on se sent écrasé par la vulgarité, la tristesse, la violence, c'est enthousiasmant de se retrouver sur scène avec des gens qu'on aime et qu'on admire et de pouvoir s'exprimer.

C'est toujours la même troupe ?

Oui même s'il y a des nouveaux venus. Cette année, ce sont Leïla Bekhti, Vincent Lacoste que j'ai croisé sur Astérix, Guilaine Londez, que j'avais vue dans une chose étonnante à la télé. C'est une sorte de famille idéale. On dit qu'il ne faut pas travailler avec les gens qu'on aime et qu'il faut aimer les gens avec qui on travaille. Même si c'est parfois douloureux ou compliqué de vivre ensemble dans un système un peu hiérarchisé, c'est extrêmement vivant. J'aime les voir en coulisses écouter les scènes des autres.

Vous pensez que le théâtre peut changer le monde ?

Bien entendu. Je pense (rires) qu'à chaque fois qu'un groupe de gens se rencontre physiquement, il se passe quelque chose. D'un côté, des gens

vous montrent le fruit de leurs pensées et de leur imaginaire et d'autres acceptent de se taire pour les écouter ; c'est extraordinaire. Vous imaginez ce que ça signifie de sortir aujourd'hui ? On a 200 chaînes à la maison, le monde entier sur Internet. Et pourtant, les gens sortent encore de chez eux en 2012, payent des places très chères pour écouter des artistes pendant 2h ! Alors on se doit d'être à la hauteur.

Est-ce que cela passe par la recherche de nouvelles formes de théâtre ?

On joue toujours de la même manière. Ça fait des millénaires qu'on descend dans le public, qu'on fait du théâtre dans le théâtre, qu'on mélange de la musique, de la vidéo, du laser... Comme il y a une soif d'in-

novation technique, on cherche plutôt des nouveaux supports que du contenu. C'est la course à l'innovation ou aux coups people. C'est sans doute pour ça qu'on s'est surtout intéressé au fait que j'engage Leïla dans la pièce. Mais moi, je ne pense pas à ça. Avant d'inventer de nouvelles formes, j'ai envie de rencontrer des artistes singuliers. Quand on faisait des auditions avec François Rollin pour *le Grand Mezze* au Rond-Point de 2002 à 2004, on voyait des choses incroyables. Alors qu'on a l'impression que tout le monde est nourri au même robinet d'informations, il y avait des gens qui surgissaient, parfois du théâtre de rue, du one-man-show ou parfois simplement de chez eux, avec un imaginaire, une singularité. Cela peut être

Dans ... à la française !



des énergies, des gens capables de jouer deux heures sous la pluie ; parfois, c'est presque rien, juste une façon de bouger, de parler, même un physique peut surprendre.

Aujourd'hui, c'est le Jamel comedy club qui a repris la démarche du Grand Mezze ?

Peut-être, et je m'en réjouis. Toutes ces petites initiatives sont très joyeuses. Je viens de cette culture, puisque j'ai commencé à Nova, avec Jean-François Bizot. On disait souvent "small is beautiful". Et aujourd'hui que je suis à Marigny, qui était dans mon enfance le symbole du théâtre bourgeois privé à l'ancienne, ça m'amuse aussi parce

Acteur, on se bonifie avec l'âge. En revanche l'énergie pour exprimer cette singularité, je ne suis pas sûr de la garder en vieillissant, ni d'avoir toujours le goût des autres.

que je suis un fan du grand théâtre de boulevard, de Jean Poiret. Je me suis même inventé un personnage un peu parodique désinvolte et en smoking quasiment dans tous mes spectacles, en pensant à Raimu : il avait d'abord refusé le rôle de César à Pagnol parce qu'il disait que son public était habitué à le voir en souliers vernis !

Peut-être que vous aimez bien être en smoking...

(rises) Je me suis cherché un métier qui me permettrait d'être en smoking tous les soirs parce que je ne pouvais pas présenter Cannes tous les week-ends (*il a été maître de cérémonie du festival de Cannes en 2008 et 2009, ndlr*)... J'aime les acteurs mais ce qui m'intéresse, c'est qu'ils soient aussi des personnages dans la vie. Et pas juste des compositions de scène. Ça m'amuse beaucoup de jouer quelqu'un d'antipathique qu'on finit par aimer. J'adore les personnages d'énergie, comme ceux de Jean Poiret ou Louis de Funès. C'est peut-être ma petite ambition, d'en créer un moi aussi.

Plus que de jouer des textes "sérieux" comme *Un pedigree*, de Modiano où vous étiez seul en scène ?

Je le referais avec plaisir mais il sera toujours temps. Un acteur devient meilleur en vieillissant. Parce qu'il a plus d'arrière-monde, plus de pensée. On apprend de la scène et on

apprend de la vie. Dans *Les côtelles* de Bertrand Blier, la porte s'ouvre et on voit l'imperméable de Michel Bouquet qui dit "je suis venu vous emmerder". C'est comme un dessin de Picasso, il faut un quart d'heure pour le faire et 50 ans pour se préparer. Acteur, on se bonifie avec l'âge. En revanche l'énergie pour exprimer cette singularité, je ne suis pas sûr de la garder en vieillissant, ni d'avoir toujours le goût des autres, du groupe.

Tout à l'heure vous avez dit que le théâtre était toute votre vie...

Oui ma vie c'est d'essayer de transformer les choses en spectacle. Que ce soit des pièces ou des films. En tout cas, de faire quelque chose des émotions, des surprises, des colères. Quelqu'un de démagogique dirait "de partager la vie" et quelqu'un de cynique "de commercialiser" (rises).

Vous avez un rêve ?

Oh non. Je n'ai pas un rêve ; j'en ai mille et en plus qui évoluent. Mais j'essaie déjà d'améliorer ce qui est améliorable. On peut se permettre de rêver quand on a déjà fait le maximum qu'on pouvait faire. Et pour moi, il y a encore du réalisable joyeux à faire avant d'être dans l'utopie totale (rises).

Propos recueillis par Hélène Chevrier

Repères artistiques

CINEMA

1998 *Rien sur Robert*, de Pascal Bonitzer
1999 *La Bostella*, d'Édouard Baer

2002 *Cravate club*, de Frédéric Jardin
2002 *Le Bison (et sa voisine Dorine)*, de Isabelle Nanty

2005 *Akoibon*, d'Édouard Baer
2012 *Astérix et Obélix : Au service de sa Majesté*, de Laurent Tirard

TELEVISION

1992 *La grosse boule*, sur Radio Nova
1993 *Nonante*, sur Canal Jimmy

1994 *C'est pas le 20H*, sur Canal+

1997-99 *Le Centre de visionnage de l'émission Nulle part ailleurs* sur Canal+
2002 *Secrets de*

Femmes, sur Paris

Première 2003 *Le grand plongeur*, sur France 2

THEATRE

1997 *Le Goût de la hiérarchie*, texte et mise en scène d'Édouard Baer

2001 *Cravate club*, de Fabrice Roger-Lacan, mise en scène Isabelle Nanty (*Molière de la révélation théâtrale masculine* 2001)

2002-2004 *Le Grand Mezze* avec François Rollin

2006 *La Folle et Véritable Vie* de Luigi Prizzoti, d'Édouard Baer

2007 *Looking for Mr Castang*, d'Édouard Baer

2008 *Un pedigree*, de Patrick Modiano
2009 *Miam Miam*, d'Édouard Baer

■ ... à la française!, de et avec Edouard Baer, avec en alternance : Lionel Abelanski, Alka Balbir, Leïla Bekhti, Patrick Boshart, Philippe Duquesne, Léa Drucker, Jean-Philippe Heurteaut, Atmen Kelif, Vincent Lacoste, Jean-Michel Lahmi, Guilaine Londez et Christophe Meynet. Théâtre Marigny, Carré Marigny, 75008 Paris, 0 892 222 333, jusqu'au 26/01/2013

MaPlace

la solution billetterie



Votre solution de billetterie

Rapidité, efficacité, simplicité

Logiciel SimpleCLIC • Formation • Périphériques

Vente en ligne • Billets sécurisés • Installation • Assistance & Maintenance • Financement

Spécialiste de la billetterie informatisée

Plus de 200 références en 14 ans d'expérience

Découvrez SimpleCLIC sur

www.Maplace.fr

SARL MaPlace - 10 Place du Maréchal
de Lattre de Tassigny F-33500 Libourne

Tél.: +33 (0)5 57 25 64 79
Fax.: +33 (0)5 57 25 03 63

info@maplace.fr
www.maplace.fr

MaPlace

simpleCLIC®
la billetterie communicante

www.simplecllic.net

à voir en famille !

dossier
p.68



Sister Act



Peter Pan



Zorro

du 6/12
au 18/12

Octopus - La magie Decouflé à l'œuvre dans un savant mélange des genres : conte, humour, poésie, fantasmagorie, le tout sur les chants superbes de Nosfell. Tout public

Théâtre national de Chaillot, 1 Place du Trocadéro 75116 Paris, 01 53 65 30 00

jusqu'au
19/12

Bidules trucs - Pierre Notte détourne les contes pour enfants et un trio de comédiens-chanteurs-musiciens, mis en scène par Sylvain Maurice, s'en donne à cœur joie ! A partir de 7 ans.

Vingtième Théâtre, 7 Rue des Plâtrières 75020 Paris, 01 43 66 01 13

du 15/11
au 30/12

Les trois petits cochons
adaptation Marcio Abreu et Thomas Quillardet, mise en scène Thomas Quillardet.

Studio-Théâtre, Galerie du Carrousel du Louvre 75001 Paris, 01 44 58 98 58

du 16/12
au 30/12

Princes et princesses - L'univers féérique de Michel Ocelot transposé à la scène, avec jeux d'ombres chinoises et images colorées. A partir de 6 ans.

Théâtre Marigny, Carré Marigny 75008, 0 892 222 333

jusqu'au
31/12

Le Bossu de Notre-Dame - une version inédite du chef-d'œuvre de Victor Hugo dans une adaptation d'Olivier Solivèrès, pour toute la famille!

Gaîté Montparnasse, 26 rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 20 60 56

jusqu'au
01/01/13

West side Story - 55 ans après sa création sur scène, 50 ans après la version filmée et ses 10 Oscars, le musical culte est de retour au Châtelet. ... On y court ! Tout public

Théâtre du Châtelet, 1 Place du Châtelet 75001 Paris, 01 40 28 28 40

jusqu'au
5/01/13

Zorro - Justicier au grand cœur, Zorro, alias Don Diego de la Vega, s'installe au théâtre des Variétés. Petits et grands applaudissent des quatre mains. A partir de 5 ans.

Théâtre des Variétés, 7 Boulevard Montmartre 75002 Paris, 01 42 33 09 92

jusqu'au
5/01/13

Aladin
Le héros du conte arabo-persan de retour sur les planches.

Théâtre Comedia, 4 Boulevard de Strasbourg 75010 Paris, 01 42 38 22 22

jusqu'au
13/01/13

L'enfant au grelot
Une comédie musicale burlesque, avec fée, facteur, Père Noël et grelot... A partir de 4 ans.

Théâtre des Nouveautés, 24 Boulevard Poissonnière 75009 Paris, 01 47 70 52 76

jusqu'au
23/03/13

Peter Pan, revu et à peine corrigé par Guy Grimberg. Ici ça chante, ça rappe, ça danse - chorégraphies enlevées de Johann Nus - et ça rit allègrement. A partir de 4 ans.

Bobino, 20 Rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 27 24 24

jusqu'en
mars 13

Sister Act - Vingt ans après le film, le musical Sister Act foule les planches des quatre coins d'Europe avec succès. Le public, de 7 à 77 ans est debout, déchaîné. Alleluiah !

Théâtre Mogador, 25 Rue de Mogador 75009 Paris, 0820 88 87 86

AGENDA

à partir du 1er novembre	Un chapeau de paille d'Italie , d'Eugène Labiche et Marc-Michel, mise en scène de Giorgio Barberio Corsetti, Comédie-Française, théâtre Ephémère, Jardins du Palais-Royal 75001 Paris, 0825 10 1680, jusqu'au 7/01/13	page 72
à partir du 8 novembre	Les Jeunes , texte et mise en scène de David Lescot, du 8 au 24/11, Théâtre des Abbesses 31 rue des Abbesses 75018 Paris, 01 42 74 22 77, du 27 au 30/11 à la Criée à Marseille, du 18 au 20/12 au Théâtre de l'Union à Limoges	page 72
à partir du 13 novembre	Rigal dans tous les sens (Théâtre des opérations, Micro, Press, Arrêts de jeu), conception et chorégraphie de Pierre Rigal. Théâtre du Rond-Point 2 bis avenue Franklin-Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 13/11 au 1/12	page 20
à partir du 13 novembre	Toboggan , de Gildas Milin du 13 au 30/11, Théâtre National de Strasbourg à Strasbourg, 03 88 24 88 24 du 07 au 13/12, Théâtre du Nord à Lille, 03 20 14 24 24	page 21
à partir du 14 novembre	La Mouette , de Tchekhov, mise en scène de Frédéric Béliet-Garcia, avec Nicole Garcia, ... du 14 au 23/11: Le Quai à Angers, du 27 au 5/11: Le Grand T à Nantes, 10 et 11/12 à La Roche-sur-Yon, 13 et 14/12 à Saint-Nazaire, du 17 au 21/12 à Tours. Et en tournée.	page 22
à partir du 15 novembre	La vie est un rêve , de Calderon, mise en scène de Jacques Vincey. Théâtre du Nord, Place Charles de Gaulle 59000 Lille, 03 20 14 24 24, du 15/11 au 1/12. Et en tournée.	page 24
à partir du 15 novembre	Belle du Seigneur , extraits du roman d'Albert Cohen, mise en scène de Jean-Claude Fall et Renaud-Marie Leblanc, avec Roxane Borgna. Théâtre de la Tempête, Cartoucherie de Vincennes, 75012 Paris, 01 43 28 36 36, du 15/11 au 16/12	page 25
à partir du 15 novembre	Roméo et Juliette , de Shakespeare, Mise en scène de David Bobée. Théâtre National de Chaillot, 1 Place du Trocadéro 75116 Paris, 01 53 65 30 00, du 15 au 23/11, puis en tournée jusqu'en mai 2013.	page 26
à partir du 15 novembre	Les trois petits cochons , adaptation Marcio Abreu et Thomas Quillardet, mise en scène Thomas Quillardet. Studio-Théâtre, Galerie du Carrousel du Louvre 75001 Paris, 01 44 58 98 58, du 15/11 au 30/12	page 69
à partir du 15 novembre	Nouveau roman , texte et mise en scène de Christophe Honoré, création Avignon 2012, avec Ludivine Sagnier, Anaïs Demoustier, Julien Honoré, Brigitte Catillon... La Colline, 15, rue Malte Brun 75020 Paris, 01 44 62 52 52, du 15/11 au 9/12	cf. Théâtral magazine n°37
à partir du 16 novembre	Un chapeau de paille d'Italie , de Labiche, mise en scène de Gilles Bouillon, Théâtre de la Tempête - Cartoucherie de Vincennes, 75012 Paris, 01 43 28 36 36, du 16/11 au 14/12. Rencontre avec l'équipe du spectacle, le 20/11	page
à partir du 16 novembre	Festen... la suite , de Thomas Vinterberg, mise en scène de Daniel Benoin, du 16/11 au 2/12, Théâtre National de Nice, 04 93 13 90 90 du 11/12 au 16/12, Les Célestins, Théâtre de Lyon, 04 72 77 40 00.	page
à partir du 21 novembre	La trilogie de Büchner , mise en scène de Ludovic Lagarde du 21 au 24/11 Comédie de Reims, 3 Chaussée Bocquaine 51100 Reims, 03 26 48 49 00, du 16 au 25/01 Théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet 75004 Paris, 01 42 74 22 77	page 32
à partir du 21 novembre	Marsiho , d'André Suarès, par Philippe Caubère, Maison de la Poésie, Passage Molière, 157 Rue Saint Martin 75001 Paris, 01 44 54 53 00, du 21/11/12 au 13/01/13	page 27
à partir du 21 novembre	Tout mon amour , de Laurent Mauvignier. Création du collectif Les Possédés, Théâtre National de la Colline, 15 rue Malte Brun 75020 Paris, 01 44 62 52 52, du 21/11 au 21/12. Puis en tournée	page 28

à partir du 21 novembre	Que la noce commence , adaptation mise en scène de Didier Bezace, Théâtre de la Commune, 2 rue Edouard Poisson 93000 Aubervilliers, 01 48 33 16 16, du 22/11 au 21/12	page 29
à partir du 24 novembre	Festival MAR.T.O. , 13e édition Marionnette et théâtre d'objets pour adultes, à Antony, Châtenay-Malabry, Bagneux, Clamart, Fontenay-Aux-Roses, Malakoff, du 24/11 au 8/12, www.festivalmarto.com	page 66
à partir du 27 novembre	J'ai passé ma vie à chercher l'ouvre-boîte , de Maurice-Domingue Barthélemy, mise en scène Claude Aaufaure avec Jean-Quentin Châtelain, au Théâtre du Rond-Point, 2 bis, avenue Franklin D. Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 27/11 au 30/12	page 30
à partir du 28 novembre	BestOf avec les cochons , de et par Didier Bénureau et les Cochons dans l'Espace, du 28/11 au 1/12 La Cigale, 120 boulevard de Rochechouart 75018 Paris, 01 48 65 97 90, du 8/12 au 13/01 Théâtre Dejazet, 41 boulevard du Temple 75003 Paris, 01 48 87 52 55	page 31
à partir du 29 novembre	Festival Reims Scènes d'Europe 03 26 35 61 12 ou 03 26 48 49 00, www.scenesdeurope.eu du 29/11 au 15/12	page 32
à partir du 30 novembre	Molly Bloom , d'après Ulysse de James Joyce, avec Anouk Grinberg Théâtre des Bouffes du Nord, 37 Boulevard de la Chapelle 75010 Paris, 01 46 07 34 50, du 30/11 au 15/12	page 34
à partir du 1er décembre	Colorature , de Stephen Temperley, mise en scène d'Agnès Bovy, avec Agnès Bovy et Grégori Baquet, Théâtre du Ranelagh, 5 rue des vignes 75016 Paris, 01 42 88 64 44, à partir du 1/12	page
à partir du 3 décembre	Une faille, Saison 1 , conception et mise en scène Mathieu Bauer. Episodes 5 et 6, "Suspendus", Nouveau Théâtre de Montreuil, 10 Place Jean Jaurès 93100 Montreuil, 01 48 70 48 90, du 3 au 20/12	page 35
à partir du 6 décembre	Voyage au bout de la nuit , de Louis-Ferdinand Céline, mise en scène de Françoise Petit, avec Jean-François Balmer, Théâtre de l'œuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88, à partir du 6/12	page 36
à partir du 6 décembre	Tu tiens sur tous les fronts , de Christophe Tarkos, conception, musique et mise en scène de Roland Auzet. Théâtre de la Commune, 2 rue Edouard Poisson 93000 Aubervilliers, 01 48 33 16 16, du 6 au 21/12. Et en tournée.	page 37
à partir du 7 décembre	Une petite douleur , de Harold Pinter, mise en scène de Marie-Louise Bischofberger, Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses 75018 Paris, 01 42 74 22 77, du 7 au 22/12	page 38
à partir du 7 décembre	Pierre Richard III , de et par Pierre Richard, coécriture et mise en scène Christophe Duthuron, Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 7/12 au 6/01/13	page 39
à partir du 13 décembre	Nouvelle comédie fluviale , de et par Ged Marlon du 13 au 21/12, Nouveau Théâtre d'Angers, 17 rue de la Tannerie, 02 44 01 22 44 du 9/01 au 2/02, Rond-Point, 2 bis av. Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21	page 40
à partir du 14 décembre	Noéplanète , conception et mise en scène d'Árpád Schilling, La Comédie de Reims, 3 chaussée Bocquaine 51100 Reims, 03 26 48 49 00, les 14 et 15/12 dans le cadre du Festival Reims Scènes d'Europe	page 41
à partir du 15 décembre	Les Trois soeurs version androïde et Sayonara ver. 2 , de Oriza Hirata Théâtre de Gennevilliers, 41 avenue des Grésillons 92230 Gennevilliers, 01 41 32 26 26, du 15 au 20/12	page 41

Il fait le seul métier où "il faut être impérativement à 20h30 quelque part" : sur scène ! Michel Leeb est, depuis la rentrée, chaque soir au Théâtre Montparnasse dans *Un Drôle de père*, pièce dans laquelle il tient le rôle d'un post-soixante-huitard fantasque que tout sépare de son fils sérieux et rigide.

Il attend patiemment notre rencontre en discutant avec Gérard Sibleyras, l'adaptateur de la pièce, dans le hall du théâtre. Aimable, il invite à le suivre dans sa loge très cosy derrière le plateau et prévient : "Je ne suis pas un fan des loges, c'est la pire des salles d'attente". On se hasarde alors à lui demander comment il patiente avant de se lancer chaque soir devant 750 personnes : "Ma façon de me concentrer c'est de me déconcentrer. Il faut que je plonge dans la piscine d'eau glacée tout de suite et arriver en scène avec de l'énergie !"

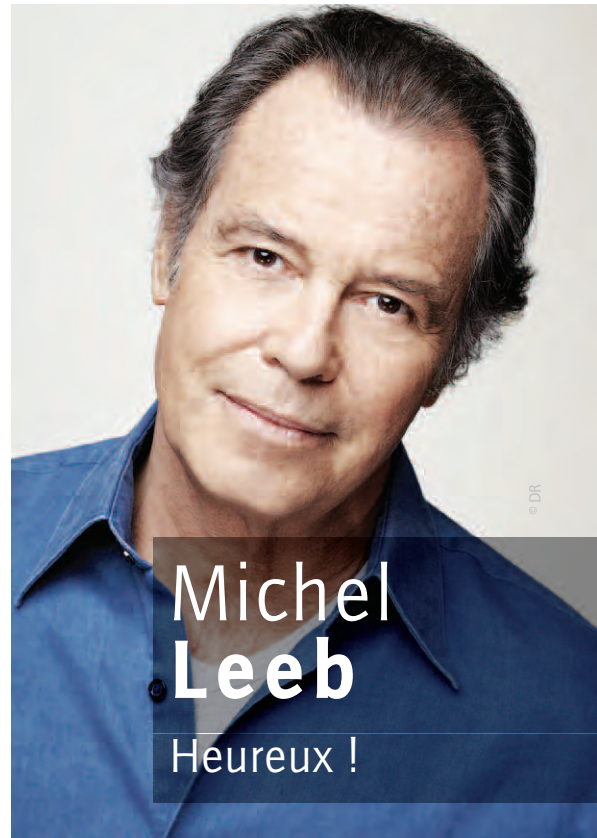
Michel Leeb, homme élégant toujours souriant, est un dandy éternellement de bon poil. Une nature positive, optimiste, qui prend la vie comme un grand gag. Ancien prof de philo, la vie l'a doté de bien des dons – "Un coup de pot !" – qui le rendent inclassable. Cela tombe bien, Michel Leeb a horreur de se faire enfermer dans des boîtes : "Je suis claustro. Je me ferai incinérer pour ne pas finir dans une boîte ! Mon plaisir est de renverser les barrières et de passer d'un registre à l'autre". Et des registres, il en a : humoriste, chanteur crooner, comédien, chef d'orchestre... En 30 ans, celui qui faisait des grimaces dans des pubs à la télé a su étonner le public français. "Depuis que j'ai joué Douze hommes en colère, on a le sentiment que je suis un vrai comédien. Le public sait que je peux faire autre chose que des choses légères. J'ai commencé en faisant des imitations il y a 38 ans, imaginez que je sois encore en train d'en faire ! Ce serait un calvaire !"

Au Théâtre Montparnasse, Michel Leeb tient le haut de l'affiche dans *Un Drôle de père*, du canadien anglophone Bernard Slade, adapté par Gérard Sibleyras. Une occasion rêvée de sortir dans cette pièce à la fois drôle et tragique toute l'étendue de sa palette de comédien sous la direction de Jean-Luc Moreau, un ami qu'il aime et qui le met en scène pour la troisième fois. "Je suis à chaque fois très heureux de ce que je fais, que je chante, joue une comédie, fasse des facéties, des grimaces, des pantalonades, des pièces de boulevard..." Le gentleman comédien se fend d'un sourire sincère : jouer un

grand classique, entre *Dom Juan* et *Cyrano* : il adorerait. "Il faut que je me dépêche car ce ne sont pas des vieillards ! Ou même jouer Tchekhov ! La difficulté serait de l'imposer au public... Il faudrait arriver à le faire dans le subventionné". Certainement, les projets trottent dans sa tête. Il sait que le public le suit, et que même en temps de crise les bons spectacles remplissent les salles : "Les produits de luxe se vendent très bien : on va au théâtre voir des acteurs luxueux pour en avoir pour son argent, voir quelqu'un qui se donne à fond et en ressortir heureux". So chic !

François Varlin

■ *Un drôle de père*, de Bernard Slade, adaptation Gérard Sibleyras, mise en scène Jean-Luc Moreau, Théâtre Montparnasse, 31 rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 22 77 74, jusqu'au 01/01/13



Michel
Leeb
Heureux !

Garnier & Sentou

Ils mettent les grands moyens

Après le virevoltant *A deux lits du délit*, Cyril Garnier et Guillaume Sentou sont de retour au théâtre dans une comédie romantique, *Les grands moyens*, de Stéphane Belaisch et Thomas Perrier. C'est leur partenaire d'*A deux lits*, Arthur Jugnot, qui les met en scène.

Théâtral magazine : *Les grands moyens*, c'est l'histoire d'une reconquête amoureuse...

Guillaume : Je joue Léo, qui vient de se faire quitter par sa chérie, Laura. Comme il ne parvient pas à l'oublier au bout de trois mois, il demande à Max, un obsédé sexuel, de la séduire et de la quitter pour avoir une occasion de la consoler. Il pense qu'il aura une chance de la reconquérir si elle tombe sur un salaud. Mais ça ne va pas se passer comme prévu. Max va essayer d'en profiter et Salomé, la cousine de Laura qui est amoureuse de Léo, va tenter sa chance auprès de lui...

Cyril : Le pitch, c'est : Max va piéger Laura. Il voulait piéger Salomé. Il sera piégé par Léo qui voulait piéger Laura.

C'est une comédie romantique. Ça signifie qu'on ne rit pas tout le temps...

Cyril : Exactement. Il y a de vraies belles émotions dans la pièce et c'est ce qui est intéressant pour nous à jouer. On joue sur des sentiment plus sincères. On est vraiment dans la recherche d'une justesse de nos per-

sonnages.

Qu'est-ce qui est différent par rapport à votre duo comique ?

Cyril : Ce n'est pas du tout la même énergie. Notre spectacle en duo fonctionne sur énormément d'énergie. Quand on joue des sketches, on passe d'un univers à l'autre, on change de personnages sans arrêt.

Guillaume : C'est la course aux rires. **Cyril :** Alors que dans la pièce, il faut faire exister nos personnages du début à la fin et en les faisant évoluer. On reste 1h30 en scène et on raconte une histoire qui se déroule sur une année.

Guillaume : Et puis, on a des actrices en face de nous, Marie Montoya et Magaly Godenaire avec lesquelles il faut jouer. Il faut aussi arriver à jouer avec des mots qu'on n'a pas écrits. D'habitude, c'est nous qui écrivons nos sketches. Là, il y a deux co-auteurs, Stéphane Belaisch et Thomas Perrier.

Comment sait-on qu'une comédie est bonne ?

Cyril : On a reçu plein de pièces cette année mais on a lu beaucoup de choses consternantes. Quand on



Cyril Garnier



Guillaume Sentou

écrit les sketches, on est deux. Et le seul fait de devoir convaincre l'autre et lui expliquer son idée, ça permet de vérifier qu'elle est valable. On a déjà un spectateur.

Guillaume : Je crois qu'une pièce est réussie à partir du moment où elle attire des gens qui n'ont pas l'habitude d'aller au théâtre...

Propos recueillis par HC

■ *Les grands moyens*, de Stéphane Belaisch et Thomas Perrier mise en scène de Arthur Jugnot et David Roussel

Théâtre de la Gaîté, 26 rue de la Gaîté
75014 Paris, 01 43 22 16 18, du
5/10 au 5/01/13



Catherine & Olivier Marchal

à la ville comme à la scène



Couple à la ville depuis 22 ans, les comédiens Catherine et Olivier Marchal se retrouvent au théâtre dans *Rendez-vous au Grand Café*, une pièce tirée du livre *Quand souffle le vent du nord*, de l'Autrichien Daniel Glattauer (Editions Grasset). Catherine Marchal est Emmi, "mariée et heureuse" à un homme qui a deux enfants. Olivier Marchal joue Léo, assistant à la fac en psychologie du langage et qui ne se remet pas d'un chagrin d'amour. Ils ont fait connaissance par hasard, par mail. Entretien avec deux grands comédiens complices.

Théâtral magazine : *Souhaitiez-vous depuis longtemps rejouer ensemble ?*

Olivier : Oui, nous avons joué ensemble pour la première fois en 1991, dans *Oncle Vania*, de Tchekhov, Catherine jouait Elena et moi Astrov. Nous avons même demandé à Isabelle de Toledo avec laquelle j'avais fait *Un air de tango*, de nous écrire une pièce, mais ça ne s'est pas fait.

Catherine : Il fallait aussi être disponible au même moment. Nous avons fait plusieurs tentatives, mais rien ne nous avait emballés. Nous attendions le coup de cœur.

Et c'est le cas avec le roman de Daniel Glattauer ?

Catherine : Oui, c'est Alain Ganas qui nous l'a proposé. Il m'avait vue en 2010 dans *Ce soir, j'ovule*, de Carlotta Clerici et avait déjà pensé à nous pour *Le mec de la tombe d'à côté*... Le texte de Daniel Glattauer est romantique à la façon du XVIIIe siècle, les amoureux s'écrivaient des lettres qui mettaient des mois à arriver. Il y avait un fantasme qui était plus fort que la réalité. Emmi et Léo se cherchent et le suspense c'est de savoir s'ils vont réussir à se rencontrer...

Olivier : ... Et à s'aimer. Ils tombent amoureux par les mots. C'est contemporain. Aujourd'hui, les gens se disent plus de choses à travers les mails que dans la vie réelle. C'est pour cela que la pièce était agréable à jouer. Nous voulions une pièce romantique.

Catherine : Un mélo exigeant avec de l'humour, du sentiment, de l'émotion !

Quelques mots sur les personnages ?

Olivier : Lui est un gros chien ronchon, un peu dépité qui n'a jamais voulu s'engager, il picole un peu, est très érudit, assez fin et amusant.

Catherine : Les deux personnages sont un peu la femme universelle et l'homme universel. Les femmes diront : "Je suis comme ça moi

aussi !". Pareil pour les hommes. Elle le relance, va le chercher, s'impatiente, est de mauvaise foi, l'envoie bouler, aime avoir le dernier mot. Lui a ce côté râleur, il est sans doute plus âgé qu'elle. Elle est "mariée et heureuse". Mais au moment où elle fait la connaissance de Léo, elle réalise qu'il lui manque quelque chose. Avant qu'on vous crée l'envie, vous ne savez pas que vous l'avez...

Olivier : Lui l'envoie bouler...

Catherine : ... Mais elle trouve ça drôle !

Olivier : C'est une souris qui joue avec le gros chat...

Catherine : ... Et se fait prendre à son propre jeu.

Qu'est-ce qui vous plaît au théâtre ?

Olivier : On revient à ses premières amours. C'est au théâtre qu'on fait notre métier.

Catherine : Le retour est immédiat, on est maître de son instrument. Chaque soir, on repart à zéro.

*Propos recueillis par
Nathalie Simon*

■ *Rendez-vous au Grand Café, de Daniel Glattauer, mise en scène par Alain Ganas et Hervé Dubourjal, avec Catherine Marchal et Olivier Marchal. Bouffes Parisiens, 4 rue Monsigny 75002 Paris, 01 42 96 92 42, jusqu'au 16/12*

Olivier Solivérès est comédien, auteur et metteur en scène. Aux Mathurins, il joue l'inspecteur qui mène l'enquête dans *Dernier coup de ciseaux*, et met en scène une nouvelle version de sa pièce *Ados*. A la Gaîté, il reprend son adaptation du *Bossu de Notre-Dame* avec son petit frère Thomas. Un conte de fée...

Il faut l'entendre raconter l'histoire de la création d'*Ados*. Originaire de Seine-et-Marne, c'est là qu'il apprend le théâtre avant d'être engagé à la Comédie Italienne où il jouera 14 ans avant d'être débauché par Sébastien Azzopardi venu le chercher pour jouer dans sa *Mission Florimont*. Et quand son petit frère Thomas s'ennuie dans son cours, il revient au pays toutes les semaines pour le former lui et ses copains. Au bout d'un an, il leur écrit une pièce de fin d'année. Ce sera *Ados*; et comme ils sont trois, elle sera inspirée du conte des *Trois petits cochons*. "L'histoire est partie de là. Ce sont trois adolescents qui sans le savoir vont jouer l'histoire des trois petits cochons. Leur maman vient de mourir et dans un dernier souffle, elle les prénomme Nif-Nif, Naf-Naf et Nouf-Nouf. Ils se perdent dans la forêt poursuivis par le loup. Quand ils trouvent la sortie, c'est l'âge adulte. Nif-Nif est un peu le geek efféminé, Nouf-Nouf celui qui mange beaucoup et Naf-Naf le blagueur avec un appareil dentaire". Ils jouent six ans avant de tenter le coup à Avignon, sont pris aux Trois Bornes à Paris puis au Point-Virgule chez Jean-Marc Dumontet où ils restent encore cinq ans. Les ados ont grandi. Et l'année dernière, Thomas est engagé dans *Harold et Maude* que coproduit Jean-Marc Dumontet avec Laurent Ruquier. *Ados* reprend donc avec une autre distribution. Et aujourd'hui, la

pièce s'installe aux Mathurins.

Et son *Bossu de Notre-Dame* à la Gaîté : l'histoire de cette pièce n'est pas mal non plus. "J'ai commencé à 18 ans dans la famille Addams une compagnie pour enfants professionnels. J'avais été pris sur casting et j'ai joué pendant un an et demi au Café de la Gare. J'ai adoré faire ça". Tellement qu'il décide d'écrire une pièce pour les enfants. Il pense d'abord aux sorcières puis se dit que *La Belle et la Bête* plaira davantage aux parents qui choisissent quand même le spectacle pour leurs enfants et après bien des rebondissements, se décide en entendant sonner les cloches de l'église derrière le Point-Virgule pour *Le Bossu de Notre-Dame*. Il fait les décors, se procure les costumes à la Comédie Italienne. Thomas joue dedans. "Les personnages ne s'adressent pas tous aux enfants. Frolo est un peu décalé; il fait rire les adultes avec des références sur l'actualité, Quasimodo c'est pour les enfants, Phoebus pour les parents et Esmeralda pour les papas parce qu'elle est vraiment très belle (rires)".

HC

■ *Ados*, texte et mise en scène de Olivier Solivérès, avec Gwendal Marimoutou, Hugo Randrianatoavina et Victor Viel

Théâtre des Mathurins, 36 rue des Mathurins 75008 Paris, 01 42 65 90 00, depuis le 21/10

■ *Le Bossu de Notre-Dame*, spectacle jeune public, adaptation et mise en scène d'Olivier Solivérès, avec Thomas Solivérès..

Théâtre de la Gaîté, 26 rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 20 60 56, du 27/10 au 31/12, samedis et dimanches à 14h



La belle histoire d'
Olivier Solivérès

à partir du
13.11

RIGAL DANS TOUS LES SENS

Rond-Point - Paris



Pierre Rigal

Enfant de David Lynch

C'est la surprise de l'hiver : le peu connu Pierre Rigal occupe les trois salles du Rond-Point avec quatre de ses spectacles, dont l'un co-mis en scène par Aurélien Bory (*Arrêts de jeu*) et deux autres joués par lui (*Micro* et *Press*).

Un personnage peu banal venu du monde sportif et à cheval entre le théâtre et la danse.

Théâtral magazine : Comment passe-t-on du sport de haut niveau au théâtre ?

Pierre Rigal : Je n'étais pas un champion, pas un Diagona ! Dans l'équipe de France d'athlétisme, j'ai fini troisième du 400 mètres au championnat national. Après une blessure, j'ai voulu changer d'activité physique à Toulouse où je vis toujours. J'étais un matheux, je me suis mis à travailler pour l'audiovisuel, j'ai commencé la danse à partir de la danse africaine. Tout s'est combiné quand j'ai fondé ma compagnie et créé mon premier spectacle, *Erection*, mis en scène avec Aurélien Bory.

Quelle serait votre famille esthétique et théâtrale ?

Je suis aux frontières de la danse, du

théâtre, du cirque, de la musique et des arts visuels. C'est du "physical theatre". Ma famille, c'est Aurélien Bory, Mladen Materic qui est installé à Toulouse et dont l'enseignement a été important, le chorégraphe Gilles Jobin. De Jobin j'ai appris la simplicité des attitudes alors que j'étais dans la frénésie de l'action. Avec Wim Vandekeybus et Bernardo Montet, j'ai également appris à aller plus loin.

Mes influences, c'est le cinéaste-photographe Raymond Depardon, les réalisateurs Chris Marker et David Lynch. Chez Lynch, j'aime la dramaturgie puissante, dont le principe est qu'on comprend "presque" l'histoire. Dans cette continuité, mes spectacles sont des narrations incomplètes dont l'énigme ne peut s'expliquer par des mots. Je traite les grands sujets de manière empirique et poétique, avec de petits outils. J'aime l'absurde et je tiens la gravité à distance, avec un humour un peu triste.

Que verra-t-on dans le cycle du Rond-Point ?

Mes artistes et moi pouvons toujours présenter tout mon répertoire, c'est-à-dire mes sept pièces. Là, nous en donnons quatre. A chaque fois, je travaille dans un genre différent,

avec des partenaires différents. *Théâtre des opérations* évoque différents types de confrontations : ce spectacle est né en Corée, où j'avais été invité quand j'étais au Japon. J'ai été emporté par les danseurs fous et drôles de Séoul. *Micro* est un concert de rock déstructuré. *Arrêts de jeu* se souvient du sport et du match France-Allemagne en 1982. *Press* est un solo où je joue un homme captif dans une véritable presse dont le volume peut changer à tout moment. C'est une chance formidable de donner tout cela au Rond-Point.

Vous êtes loin du sport et des mathématiques de vos débuts.

Non, tout s'emboîte. Les mathématiques sont dans mon travail. J'aime la poésie de la géométrie. Le sport et la danse sont deux coordinations du corps. Il n'y a pas de rupture.

Propos recueillis par
Gilles Costaz

■ *Rigal dans tous les sens* : Théâtre des opérations, *Micro*, *Press*, *Arrêts de jeu*, conception et chorégraphie de Pierre Rigal. Théâtre du Rond-Point 2 bis avenue Franklin-Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 13/11 au 1/12

Gildas Milin

La valeur des humains

Notre humanité serait sur la mauvaise pente : des vieux mis au ban de la société n'ont plus d'autre espoir que d'aller en prison. *Toboggan*, la dernière pièce de Gildas Milin se passe dans le futur. Un futur très probable selon ce passionné d'économie sociale et de science.

Théâtral magazine : Que raconte la pièce ?

Gildas Milin : *Toboggan*, c'est la glissade d'une humanité qui ne prend plus soin d'elle-même. Ça se passe dans un futur proche. Il n'y a plus d'aides sociales pour les vieux. Et un gang de vieux, mal en point, malades, commettent des crimes pour aller en prison et qu'on s'occupe d'eux. Ce n'est pas de la science-fiction. C'est un phénomène qui a commencé au Japon. Il y a plein d'anecdotes, comme cet américain atteint d'une maladie compliquée qui nécessite un an et demi de soins. Il regarde la nomenclature des peines et tombe sur celle de l'attaque d'une banque : un an et demi. Il arrive dans une banque, exige un dollar symbolique pour être arrêté. Mais aujourd'hui, il est toujours en procès pour vice de procédure. Le pire qui pourrait lui arriver c'est qu'il n'aille pas en tôle et qu'on le condamne à payer une amende.

Pourquoi en est-on arrivé là ?

Ce sont les échanges commerciaux qui régissent le monde. Cela a des aspects positifs. Mais la contrepartie, c'est qu'il y a une perte de la considération des humains comme une valeur non chif-

frable. S'ils ne sont plus utiles aux échanges commerciaux, on les oublie. Et ça entraîne cette réaction qu'on observe réellement dans nos sociétés ces derniers temps de la haine des vieux pour les jeunes. Ce sont les deux pôles exclus, les moins de 25 ans et les plus de 65 ans et bientôt les plus de 70 ans. Ceux pour qui les aides, les subventions ou le chômage ne sont pas nécessaires. Or quand une génération allant de 30 à 65 ans est prise d'une sorte de folie de dénégation des anciens et des plus jeunes, la société est condamnée à ne plus tout à fait aller de l'avant. Il est juste qu'on s'occupe des gens qui se sont occupés de nous.

C'est un sujet ardu pour une pièce...

Oui mais c'est traité sous la forme d'une fiction. Je suis aussi acteur et je déteste quand ça se la joue trop. C'est pour ça que je privilégie toujours la fiction. On doit pouvoir éteindre la lumière et que les gens continuent à suivre même dans le noir. Je ne cherche pas à faire passer de message. Et en même temps, c'est assez factuel. *Toboggan* décrit une des possibilités d'avenir de l'humanité. Je n'aime pas beaucoup les revendeurs d'espoir. Par



© Théâtral magazine

contre, j'aime bien l'idée qu'on puisse dire non au désespoir. Il y a quelque chose comme ça dans la pièce. Les personnages ne se laissent pas abattre, ils font plein de choses, du tai-chi, du sport.

C'est sans doute pour ça qu'on est bien avec ce groupe de vieux. Il y a une énergie et des liens très forts entre eux.

J'avais envie qu'on s'attache à eux. Et en même temps, ils restent très indépendants les uns des autres. Ils ne font pas corps. Il y a quelque chose de très archaïque dans leur façon de s'entraider. Ils font comme les premiers sapiens. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai donné à deux personnages des noms d'animaux.

Propos recueillis par HC

■ *Toboggan*, de Gildas Milin, du 13 au 30/11, Théâtre National de Strasbourg, 1 av. de la Marseillaise 67000 Strasbourg, 03 88 24 88 24, du 07 au 13/12, Théâtre du Nord, 4 place du Général de Gaulle 59000 Lille, 03 20 14 24 24

Frédéric Bélier-Garcia

Lui qui dit appartenir à la génération sacrifiée du théâtre, entre les maîtres d'hier et les collectifs d'aujourd'hui monte *La Mouette* de Tchekhov avec Nicole Garcia, sa mère, dans le rôle d'Arkadina, une actrice célèbre cruelle avec son fils Treplev. Frédéric Bélier-Garcia voit dans *La Mouette* qu'il crée au Nouveau Théâtre d'Angers qu'il dirige depuis 2007, une étude des stratégies de chacun pour survivre à ses désillusions.

Théâtral magazine : Pourquoi monter *La Mouette* ?

Frédéric Bélier-Garcia : C'est la première fois que je monte un grand classique. On le fait quand on a la distribution. Je me suis toujours dit que je monterais *Hamlet* le jour où je trouverais Hamlet. Et là, il m'a semblé que j'avais les acteurs pour monter *La Mouette*, au gré du trajet que j'ai fait, des gens que j'ai rencontrés. Et puis, je pense qu'on ne monte cette pièce qu'avec une distribution, je ne dirais pas incestueuse (*rires*) mais au moins affectueuse. Tchekhov l'avait montée avec ses maîtresses. Moi, je pense qu'il faut des acteurs avec lesquels on a déjà partagé cette histoire. Il y a un désir de montrer la vie et de la montrer à travers un monde symbolique. Ça raconte plein de choses et notamment un conflit entre deux générations : une qui ne veut pas laisser sa place et l'autre qui n'arrive pas à la prendre. Et contrairement au mouvement biologique, la pièce raconte la

défaite de la génération arrivant par rapport à la génération déjà installée.

C'est le cas aujourd'hui dans le théâtre ?

(*rires*) L'ancienne génération est très forte, la nouvelle bénéficie d'une sorte de jeunisme ambiant et celle du milieu, à laquelle j'appartiens, est un peu sacrifiée. C'est une génération un peu intermédiaire : il y a les grands maîtres au-dessus et en dessous les collectifs. Mais elle a sa rêvasserie à elle. Et puis je monte aussi *La Mouette* pour montrer ce qui me fascine dedans, une étude des désillusions et de la stratégie de chacun pour persévérer dans l'existence comme dirait Spinoza. Sorine dit "*j'avais trois objectifs dans la vie, être écrivain, me marier et vivre à Moscou ; je n'ai réalisé aucun de ces trois rêves*". Tchekhov dissèque ce thème avec des variantes : certains trouvent leur délectation dans cet échec comme Macha qui s'habille en noir. D'autres le refusent comme Treplev qui se sui-

“ On ne monte *La Mouette* qu'avec des acteurs avec lesquels on a déjà partagé cette histoire ”

cide et d'autres s'y engouffrent comme Nina. Et puis il y a ceux comme Arkadina et Trigorine qui y survivent dans le mensonge ou la gloire. La matière est peut-être sombre, mais elle active quelque chose de très vivifiant en moi.

Que dire de la lenteur propre aux pièces de Tchekhov ?

C'est une sorte de douceur. C'est une oeuvre qui impose, je trouve, une temporalité dont on n'a pas l'habitude. On peut aller contre en jouant à fond les ballons. Mais je pense que Tchekhov, c'est un matériau qui ne se prête pas à la violence. Il faut faire passer le contenu de la pièce, sa cruauté, les sentiments qu'il y a entre les êtres, les rapports filiaux affectés par l'énergie que chacun met à rester en vie. Il y a une intelligence du détail qu'on perd si on martyrise l'oeuvre. A l'inverse, il ne faut pas tomber dans une lenteur caricaturale..

En même temps, Tchekhov disait qu'il écrivait des comédies.



On sent qu'il y a un goût multiple et contradictoire. Il devait aimer le vaudeville, parce qu'il y a des scènes qui en relèvent dans *La Mouette*. Par exemple on revit quatre fois la même scène de jalousie du couple Paulina et Dorn. C'est un comique de répétition. Donc je crois qu'il faut que la pièce soit drôle et elle sera drôle.

La transposez-vous ?

Je ne suis pas sûr que Tchekhov raconte son époque, ni une époque en particulier. Toutes ses pièces se passent en villégiature, ce qui lui permet de créer une sorte de jeu abstrait sur les rapports humains. C'est pourquoi je ne vois pas l'intérêt de la dater en mettant les comédiens en jeans.

Vous avez confié la scénographie à Sophie Pérez qui est par ailleurs auteur et metteur en scène...

Je voulais qu'on montre l'étrangeté du décor : la pièce démarre dans une sorte d'extérieur qui est progressivement phagocyté et dévoré par l'inté-

rieur. Il faut raconter ce cannibalisme-là.

C'était évident de faire jouer Arkadina par votre mère ?

Oui, parce qu'il y a entre nous une grande complicité qu'on a gagnée surtout en écrivant les scénarios de ses films ensemble. Elle avait envie de refaire du théâtre et comme elle avait déjà joué un *Oncle Vanja* il y a longtemps, elle voulait rejouer du Tchekhov. Après elle a abordé le rôle d'Arkadina tout en proférant qu'elle était très loin de cette mère (*rires*).

Et alors ?

Je ne sais pas, on verra à l'épreuve (*rires*). Si elle veut la jouer, c'est

Ce n'est pas différent que lorsque je dirige une autre actrice. Il y a un pré-savoir qui permet d'accélérer les choses, de dénouer des noeuds. On se connaît, on se comprend plus vite.

qu'elle en connaît quelque chose. Étrangement, il y a des générations très homogènes d'acteurs qui s'affrontent sur le plateau. Celle de ma mère ou Michel Hermon qui ont joué et démarré ensemble dans le théâtre d'avant-garde des années 70, et se sont installés progressivement dans la nomenclatura. Celle d'Eric Berger et Manuel Lelièvre. Et celle de la nouvelle génération juste sortie du Conservatoire avec Agnès Pontier.

La ménagez-vous ?

Ce n'est pas différent que lorsque je dirige une autre actrice. Il y a un pré-savoir qui parfois permet d'accélérer les choses, de dénouer des noeuds. On se connaît, on se comprend plus vite et parfois plus mal (*rires*). Tchekhov a écrit 50 % du rôle, et l'acteur amène l'autre part ; même le metteur en scène n'est pas dans le coup. C'est pour ça sans doute qu'on fait des distributions affectueuses, pas forcément des gens qu'on connaît, mais avec qui on a fait un bout de chemin. Ce n'est pas qu'un acteur qu'on choisit, c'est une humanité.

Propos recueillis par HC

■ *La Mouette*, de Tchekhov, mise en scène de Frédéric Bélier-Garcia, avec Nicole Garcia, Eric Berger...

14 au 23/11 Le Quai 17 rue de la Tannerie 49000 Angers, 02 41 22 20 20

27/11 au 5/12 Le Grand T à Nantes, 10 et 11/12 Le Grand R à La Roche-sur-Yon, 13 et 14/12 Le Fanal à Saint-Nazaire, 17 au 21/12 Le Nouvel Olympia à Tours, 15 et 16/01 La Course à La Rochelle, 22 au 26/01 Théâtre du Gymnase à Marseille, 30/01 au 10/02 au Théâtre des Célestins à Lyon, 14 au 18/02 au Grand Théâtre de Nantes



Jacques Vincey

Le questionneur

Longtemps acteur, Jacques Vincey s'est subitement transformé en metteur en scène. Il a monté Horvath, Mishima, Lygre, Genet... A la Comédie-Française, il a donné sa vision du *Banquet* de Platon et de *l'Amphitryon* de Molière. Il semble s'intéresser moins aux classiques qu'aux modernes, mais le voilà face à Calderon.

Théâtral magazine : Comment passe-t-on tout à la fois à la mise en scène ?

Jacques Vincey : En fait, le changement s'est fait très progressivement. J'ai éprouvé le désir d'accompagner une équipe autour d'un texte qui me pose des questions et approfondir ces questions pour le renvoyer au public dans sa plus grande force de percussion. J'ai pris le virage en réalisant un court-métrage puis en montant un livret d'opéra dans une version théâtrale, *Opéra Cheval*. C'était un signe : le son est une écriture annexe qui m'intéresse beaucoup.

Comment définiriez-vous l'acte de mettre en scène ?

Ce qui me donne l'élan et l'énergie, c'est un texte qui, confusément,

touche en moi des choses très intimes. La mise en scène me permet d'élargir un imaginaire dans la foulée d'une écriture et d'étudier les questions par un autre chemin qui traverse la singularité d'une équipe et la nature d'un pays et d'une culture. J'ai plaisir non pas à diriger mais à inspirer les acteurs, à leur donner des planches d'appel pour faire résonner ce qu'ils ont de plus singulier en relation avec l'écriture. Ils sont les co-metteurs en scène du projet.

Vous montez *La vie est un rêve*, qu'on a toujours traduit par *La vie est un songe*.

La traductrice, Denise Laroutis, revendique le terme. En effet, la notion de songe a changé, est devenue poético-romantique. C'est vraiment, pour Denise Laroutis et pour moi, d'un rêve qu'il s'agit, relié à la notion d'inconscient, au sens où Lacan le définissait par : "Ne rien céder sur son désir". Ce qui m'intéresse, c'est cette recherche du désir qui aboutit à une confusion et à une perte de sens, et la question : comment fait-on face aux différentes étapes de la vie et de la réalité ?

La pièce est étrange et, sur le fond, déroutante. Mais elle nous parle cinq siècles après sa création. Elle prend à

contre-pied toute une culture imprégnée de romantisme, fondée sur le triomphe de la passion sur la raison. Là, c'est le contraire. La raison est plus forte que la passion, et elle est monstrueuse ! En pleine apogée du siècle d'or, le baroque développe les incertitudes. Calderon pose la question de Dieu et celle de l'absence de dieu. Comment va-t-on vivre avec l'aphasie divine ? Et vivre ensemble avec quelle urgence ?

Votre prochain projet ?

L'Ombre d'Andersen, qu'a adaptée Frédéric Vossier.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *La vie est un rêve* de Calderon, mise en scène de Jacques Vincey, avec Philippe Duclos, Florent Dorin, Philippe Morier-Genoud, Noémie Dujardin... Théâtre du Nord, Place Charles de Gaulle 59000 Lille, 03 20 14 24 24, du 15/11 au 1/12.

Tournée : Marseille (6-8/12), Malakoff (15/1-2/2), Nantes (5-13/2), Meylan (21/1), 28/2-1/3), Draguignan (5/3), Mulhouse (21-22/3). Traduction de Denise Laroutis aux Solitaires intempestifs.

Jean-Claude Fall

et la sirène de la passion

Après *Un fil à la patte* qu'il a créé à Sète en octobre et reprendra en janvier à Nice puis en tournée, Jean-Claude Fall reprend les Soliloques d'Ariane dans *Belle du Seigneur* à la Tempête. Une petite forme qu'il tourne avec succès depuis quelques années avec sa compagne Roxane Borgna qui trempe dans un vrai bain...

Théâtral magazine : Racontez-nous l'histoire de ce spectacle...

Jean-Claude Fall : Quand j'ai monté *Famille d'artistes et autres portraits* d'Alfredo Arias, chaque artiste de la famille accueillait les spectateurs dans son lieu de prédilection à l'entracte : la mère dans la cuisine avec des extraits de *La pluie d'été* de Duras, le fils dans la cave avec un montage de textes de Karl Marx, une des filles faisait un tour de chant dans la cour de la maison et une autre, jouée par Roxane Borgna, faisait les soliloques d'Ariane dans la baignoire. Plusieurs de ces projets de 30 minutes sont devenus ensuite des spectacles d'une heure à l'initiative des comédiens. C'est donc un projet de Roxane. Ce sont les soliloques d'Ariane parce que les ayants-droits d'Albert Cohen ont demandé qu'on ne prenne que des extraits. Donc on a essayé de raconter quand même *Belle du seigneur* à travers ces extraits.

L'originalité du spectacle, c'est qu'il se déroule entièrement dans

la baignoire d'Ariane...

C'est le grand truc d'Ariane de prendre des bains et de laisser sa pensée vagabonder. Elle se raconte plein de petites histoires qui n'ont ni queue ni tête. C'est une femme qui rencontre une chose qu'elle ne connaissait pas, l'amour entier qui passe par l'âme et le corps. Mais le roman dénonce aussi la passion, puisque ce couple que forment Ariane et Solal choisit de mourir ensemble pour préserver son idéal. On a travaillé sur l'imminence de la mort dans cette affaire de passion. Ça peut paraître paradoxal parce que c'est un spectacle a priori plutôt rigolo mais je voulais retrouver une gravité qui permette au spectateur de faire le lien avec sa propre histoire.

Elle joue vraiment dans son bain ?

Quand on a commencé à travailler, on s'est très vite rendu compte qu'il fallait absolument qu'elle soit dans la baignoire, dans l'eau et qu'elle n'en bouge pas. Heureusement, Roxane adore l'eau. C'est son élément. C'est une vraie sirène. En



revanche, on décline toutes les possibilités de jeu que permet une baignoire.

Doit-on prendre Belle du Seigneur au sérieux ?

Bien sûr. C'est l'un des plus grands romans d'amour. Et puis, il y a une vraie réflexion sur le désir comme élément vital et comme élément destructeur.

Propos recueillis par HC

■ *Belle du Seigneur*

Extraits du roman d'Albert Cohen, mise en scène de Jean-Claude Fall et Renaud-Marie Leblanc, avec Roxane Borgna. Théâtre de la Tempête Cartoucherie de Vincennes route du Champ de Manoeuvres 73012 Paris, 01 43 28 36 36, du 15/11 au 16/12

■ *Un fil à la patte*, de Georges Feydeau, mise en scène de Jean-Claude Fall. Théâtre National de Nice, Promenade des Arts 06300 Nice, 04 93 13 90 90, du 31/01 au 3/02



David Bobée

La fièvre de Roméo et Juliette

Après *Hamlet*, le jeune metteur en scène David Bobée se frotte de nouveau à Shakespeare avec *Roméo et Juliette*. Nouvelle traduction, acteurs, danseurs, circassiens sur scène, héros métissés. Une fièvre créative s'empare de Chaillot.

Théâtral magazine : On vous a toujours vu mettre en scène des textes contemporains jusqu'à *Hamlet* en 2010, puis *Roméo et Juliette*. Prenez-vous le virage d'un théâtre de répertoire ?

David Bobée : *Roméo et Juliette* m'apparaît, d'un point de vue scénographique, comme une réponse, un miroir direct d'*Hamlet*. J'avais créé *Hamlet* dans la nuit, une morgue, un espace noir, froid, pourri par l'humidité. Cette fois, j'avais envie de jour, de chaleur, de feu, d'un espace de cuivre chaud où les corps, les esprits, les cœurs se brûlent et où la vie se consume. C'est ce qui s'est imposé à moi. Mais monter des grands classiques, Shakespeare en particulier, n'était pas mon but ultime !

Pourquoi ce texte-là, que tout le monde connaît, et que peu de metteurs en scène s'aventurent pourtant à monter ?

C'est un mythe qui m'habite depuis

toujours. Le texte porte en lui une dimension politique, qui m'intéressait presque plus que l'histoire d'amour, échappatoire d'un milieu insupportable.

Avez-vous délibérément choisi deux acteurs aux origines métissées, Mehdi Dehbi et Sara Llorca, pour les rôles principaux ?

Absolument. L'espace est en cuivre, les comédiens ont la peau cuivrée. Sara a des origines andalouses, Mehdi est un Belge d'origine arabe, l'acteur qui incarne son cousin est Togolais. Je voulais mettre en avant la diversité. Les plateaux de théâtre sont occupés à 99% par des blancs, et les salles se vident aussi à cause de ça. J'avais le souhait de rencontrer des artistes d'origine, de langue, de culture, de couleur, d'éducation, d'identité différentes, pour composer une mosaïque sur scène. Je voulais des communautés mélangées mais pas une opposition frontale, manichéenne entre deux communautés, les Capulet d'un côté, les Montaigu de l'autre.

Votre théâtre croise les genres et vous avez créé cette pièce dans une Biennale de danse. Dur de vous coller une étiquette !

Je suis un metteur en scène et je fais du théâtre. Mais c'est vrai que j'aime réunir sur le plateau des acteurs qui dansent, des danseurs qui jouent, des acrobates qui parlent. Le monde d'au-

jourd'hui est ainsi fait ! Tout comme l'utilisation de la vidéo comme un élément à part entière de mes spectacles n'est pas une coquetterie, mais mon langage. C'est une grande liberté de faire du théâtre dans un festival de danse, ou du répertoire quand on attend de moi du contemporain.

Pourquoi avoir confié une nouvelle traduction à Pascal Collin ?

On est souvent dans une tradition de traduction et de représentation romantiques, un peu surannées et fleuries, alors que Shakespeare vivait dans une brutalité et une violence plus proches du XXI^e siècle que du XIX^e ! Pascal est un homme de plateau, un acteur qui a passé sa vie à étudier Shakespeare. Ma volonté n'était pas de faire jeune ou moderne, mais de coller au plus près de Shakespeare : c'est le cas de cette nouvelle traduction.

*Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond*

■ *Roméo et Juliette* de Shakespeare, nouvelle traduction de Pascal et Antoine Collin, Editions Théâtrales. Mise en scène de David Bobée.

Théâtre National de Chaillot, 1 Place du Trocadéro 75116 Paris, 01 53 65 30 00. Du 15 au 23/11, puis en tournée jusqu'en mai 2013.

Philippe Caubère

Marseille singulière et plurielle

Comme –presque- toujours seul en scène, l'acteur livre *Marsiho*, long poème foisonnant d'André Suarès, écrivain marseillais. Un voyage débordant d'images et de vie, une déclaration d'amour sans concession à la ville. Créé à Avignon l'été dernier, le spectacle investit la Maison de la poésie.

Théâtral magazine : Comment avez-vous découvert André Suarès et pourquoi avoir voulu le faire mieux connaître du public ?

Philippe Caubère : Je suis tombé par hasard sur *Portrait de Prospero*, un essai sur Shakespeare signé de Suarès. Un texte extraordinaire, dont je ne connaissais même pas l'existence. Une analyse magique, symbolique, astronomique. J'ai également lu la biographie de Robert Parienté, *André Suarès l'insurgé*. Et cela m'a passionné. Suarès, tombé aux oubliettes après mai 68, était un anticonformiste et un homme d'une grande culture, un aventurier de l'écriture et de la pensée, un diviseur, adoré et détesté, un homme de droite, ouvert, fantasque, ultra-sensible, intransigeant. Les artistes que j'aime sont ainsi, intransigeants : Ariane Mnouchkine, André Benedetto... Et ma motivation première était évidemment de faire entendre *Marsiho*, texte magnifique, et difficile parfois.

Votre attachement à ce texte est-il lié à votre attachement à Marseille, dont vous êtes, vous aussi, originaire ?

C'est vrai que *Marsiho* exprime une foule de choses sur Marseille avec lesquelles je suis tout à fait d'accord. Marseille est une ville forte et désagréable, belle et laide, agréable et désagréable, pleine de contradictions, qui traite avec mépris ses enfants artistes ! Suarès dit des choses tellement justes sur la ville, qu'il aime mais qu'il observe avec lucidité. C'est l'amour tel qu'il doit être : un amour qui dit la vérité, même quand elle est douloureuse.

Vous avez porté sur scène les mots d'Aragon ou de Christian de Moncouquiol. Quand vous ne jouez pas votre vie, qu'est-ce qui guide vos choix de textes ?

Ce qui est beau au théâtre, c'est de faire découvrir un auteur que personne ne connaît, ou faire redécouvrir un texte infiniment connu, comme *Le Misanthrope*. Moi j'ai besoin, avant tout, d'une relation intime, d'une histoire d'amour avec les textes que je joue. C'est le cas avec celui-là, avec les textes de Benedetto, ou un incroyable texte érotique d'Aragon, *Les aventures de Jean-Foutre la bite*, que j'ai lu lors de la dernière fête de l'Huma. Les gens étaient sciés (*sourires*). Ces



© Michèle Lauret

choix, mon tempérament, mon histoire, font que je ne suis pas un acteur professionnel.

Pourtant le théâtre est votre métier depuis toujours !

Oui, mais je ne travaille pas avec des metteurs en scène, je ne suis pas dans la profession. Je suis un artiste, oui, mais un amateur. Au sens de "qui aime"... Je n'ai pas choisi d'être seul sur scène. Mais je n'ai su écrire que seul, et improviser le monde entier pour raconter des histoires.

Quels sont vos projets ?

Je veux monter *Le Sud*, un projet de quatre spectacles autour d'auteurs du sud : reprendre *Urgent crier*, à partir des textes de Benedetto, *Nimeno 2*, à partir du texte de Moncouquiol, *Marsiho* bien sûr... et *La Danse du diable*, que je recréerai.

*Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond*

■ *Marsiho*, d'André Suarès, par Philippe Caubère, Maison de la Poésie, Passage Molière, 157 rue Saint Martin 75001 Paris, 01 44 54 53 00, du 21/11/12 au 13/01/13

Après *Loin d'eux*, le collectif Les Possédés met en scène un nouveau texte du romancier Laurent Mauvignier, *Tout mon amour*, sur le thème délicat de la disparition – et de la réapparition – d'un enfant.

Fin de journée de répétition à la Colline. Rodolphe Dana et le Collectif Les Possédés peaufinent la dernière mouture de *Tout mon amour*, sur le point d'être créé au Théâtre national de Toulouse, avant de revenir prendre ses quartiers à la Colline. Une maison qui leur est fidèle, comme le Théâtre de la Bastille. Voilà dix ans tout rond que cette belle bande de théâtre œuvre ensemble. "Ensemble" n'est pas un vain mot. Ici, depuis les premières créations, tout le monde a voix au chapitre. Ils sont, avec Rodolphe Dana, neuf comédiens permanents, fidèles à ces racines – mais qui ne s'interdisent pas de travailler à côté, bien sûr. Laurent Bellambe, Julien Chavrial, David Clavel, Rodolphe Dana, Katja Hunsinger, Nadir Legrand, Christophe Paou, et Marie-Hélène Roig.

"Nous avons une grande confiance les uns en les autres. Chacun donne son point de vue sur tout, confie Marie-Hélène Roig. La dramaturgie, les costumes, la scénographie : tout le monde propose des choses, librement. Mais au final, c'est Rodolphe qui tranche."

Lui poursuit : *"Je me vois plus comme un chef d'orchestre ou un capitaine que comme un metteur en scène, mais bien sûr, il faut qu'il y ait une direction globale qui soit donnée, une parole finale. J'ai souvent souffert, en tant qu'acteur, de travailler dans le cloisonnement, la hiérarchie. On prend des risques, on est plus forts ensemble. C'est aussi pour cela qu'on aime les choses chorales"*. Et la petite musique de Lagarde ou Tchekhov, dont ils ont monté *Le pays lointain* et *Oncle Vania*.

A l'origine de leur rencontre avec l'écrivain Laurent Mauvignier, *Loin d'eux*, un roman qu'ils avaient adapté. Quand il leur dévoile *Tout mon amour*, ils y trouvent trop de monologues, pas assez de dialogues. *"Le sujet était là, mais la matière pas suffisamment théâtrale"*, se souvient Rodolphe Dana. Le romancier revoit sa copie. Cinq moutures plus tard, ils commencent à travailler. A la table, puis sur scène. *"C'était une première pour nous, de travailler avec l'auteur. C'était un luxe. Conflictuel, mais un luxe quand même"*.

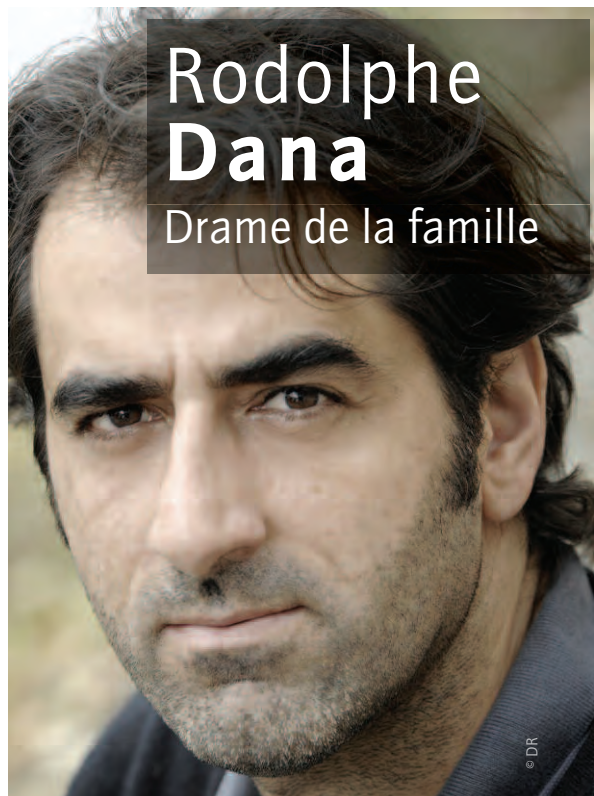
Une maison dans la campagne française. Un homme est venu enterrer son père aux côtés de son épouse, quand une jeune fille surgit de nulle part, affirmant

qu'elle est leur enfant, celle qui a disparu dix ans auparavant. Comment la croire ? Comment recommencer à vivre avec elle, et leur fils, qui a grandi dans son ombre ? *"C'est un sujet casse-gueule et ce sont des thèmes lourds, difficiles. A nous de le traiter avec délicatesse et pudeur, sans être trash"*.

La famille, l'absence, le difficile retour d'un être aimé, des questions qui sont comme un fil rouge dans l'œuvre des Possédés. *"Drame familial, intime, comme on les aime"*, sourit encore Dana.

Nedjma Van Egmond

■ *Tout mon amour*, de Laurent Mauvignier, texte publié aux Editions de Minuit. Création du collectif Les Possédés, dirigée par Rodolphe Dana. Avec Simon Bakhouché, David Clavel, Julien Chavrial, Émilie Lafarge, Marie-Hélène Roig, Théâtre National de la Colline, 15 Rue Malte Brun 75020 Paris, 01 44 62 52 52, du 21/11 au 21/12. Puis en tournée jusqu'en avril 2013.



Rodolphe
Dana
Drame de la famille

Didier Bezace

L'héritier du théâtre populaire

Les téléspectateurs viennent de voir sur France 3 Didier Bezace incarner Clémenceau. C'est un acteur très demandé par le cinéma et la télévision. Mais il est surtout le directeur du théâtre de la Commune d'Aubervilliers, qu'il va quitter en 2013 et pour lequel il met en scène son dernier grand spectacle, *Que la fête commence*.

Théâtral magazine : Pour votre ultime grande mise en scène en tant que directeur de la Commune, vous transposez le scénario d'un film roumain, *Au diable Staline, vive les mariés !*, qui change de titre et devient *Que la noce commence*.

Didier Bezace : Quand j'ai vu le film, j'ai téléphoné au producteur, Robert Guédiguian, et pu contacter le réalisateur, Horatiu Malaele, qui, à ma proposition de faire une pièce d'après son scénario, m'a juste dit : "Allez-y ! Mais je veux être invité." C'est l'histoire d'un village roumain auquel le pouvoir communiste interdit la célébration d'un mariage parce que Staline vient de mourir. La noce aura lieu quand même, en silence. Comme le texte du script comporte peu de répliques, j'ai demandé à Jean-Louis Benoit d'écrire des dialogues et aussi d'inventer des scènes, en développant les rôles de femmes. Jean-Louis a fait ce travail dans un vrai plaisir, selon les contraintes des personnages : douze comédiens récurrents, quatre qui jouent divers rôles. Cela s'est fait dans notre dou-

ble plaisir ! C'est un théâtre de farce, comique, qui demande aux comédiens un vocabulaire scénique et une discipline d'enfer.

Vous partez fin 2013 de la commune d'Aubervilliers. Avez-vous pu mener à terme la politique que vous vouliez mettre en place ?

En 2012 comme en 1997, je suis convaincu de la légitimité publique et artistique du théâtre de la Commune. La population m'a beaucoup soutenu. J'ai beaucoup travaillé sur l'idée d'un répertoire de théâtre populaire. Pour y parvenir, il faut avoir une structure. Nous l'avions, mais aussi des moyens économiques très serrés. Je n'ai pu travailler qu'en sentant toute la maison avec moi.

Vous avez obtenu d'Aurélie Filippetti de rester un an de plus pour faire fonctionner la petite salle dont la construction est terminée.

Je serai heureux de laisser un outil de plus. J'en ferai l'ouverture, mais la salle sert déjà. Elle sera consacrée à des formes légères et peut accueillir de 120 à 200 places. Elle n'est pas



dans le bâtiment, mais dans un lieu municipal tout proche.

Comment voyez-vous votre avenir, après votre départ d'Aubervilliers ?

Je ne vois pas ma vie future. Je n'ai pas le temps de la voir. Je ferai des mises en scène, je jouerai. J'essaierai d'avoir une liberté d'artiste indépendant. Je n'ai rien prévu ! Même partir ne se fait pas en un jour. Je participerai au passage de témoin à la personne qui sera nommée à ma place.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Que la noce commence, adaptation mise en scène de Didier Bezace, avec Daniel Delabesse, Agnès Sourdillon, Sylvie Debrun... Théâtre de la Commune, 2 rue Edouard Poisson 93000 Aubervilliers, 01 48 33 16 16, du 22/11 au 21/12. Texte français de Jean-Louis Benoit, Horatiu Malaele et Adrian Lustig à L'Avant-Scène Théâtre.*

29/11 à l'issue de la représentation : rencontre avec l'équipe artistique



Jean-Quentin Châtelain

“ Je suis plus un conteur qu'un acteur , ”

Après sa création à Vidy-Lausanne, dans une mise en scène de Claude Aufaure, Jean-Quentin Châtelain reprend *J'ai passé ma vie à chercher l'ouvre-boîte* au Théâtre du Rond-Point, "*Le lieu qui réunit des publics de temps en temps plus scindés*", selon lui..

Théâtral magazine : C'est un texte qui parle d'un univers familial particulier...

Jean-Quentin Châtelain : C'est le récit d'un petit garçon, "*un adolescent pré-pubère légèrement misanthrope*", comme je l'appelle. Sa famille me rappelle un peu la mienne ; des bourgeois bohèmes soixante-huitards. J'ai vécu dans ce même milieu artiste que l'auteur, Maurice-Dominique Barthélémy, dont la mère est une poétesse haïtienne, une conteuse. Il a baigné dans un univers de rêves, de contes fantastiques avec une mère très fofolle, extravagante et un père très discret. Moi, c'était le contraire, mon père était très extraverti et ma mère très secrète. Ce texte m'a beaucoup touché, mais c'est un spectacle tout public puisque cet enfant est un petit peu le double du Petit Nicolas !

Pourquoi ce titre *J'ai passé ma vie à chercher l'ouvre-boîte* ?

Il y avait un tel bordel dans sa famille, que les objets devaient se déplacer... Une chatte n'y retrouvait pas ses petits. C'est le monde vu par un enfant de 12 ans. Je le trouve misanthrope car il a un regard dépité sur le monde des adultes. Ce récit se passe en une journée, un dimanche en famille, mais une famille un peu spéciale. Un texte sans prétention que j'avais joué pour France Culture il y a 10 ans, et dont j'étais tombé amoureux.

Epousez-vous la manière de regarder le monde de cet enfant ?

Oui, je suis un peu misanthrope et souvent j'ai abordé des textes sombres qui étaient des visions sur l'humanité désespérantes, que l'on pense à Beckett ou Kertész, mais c'est ici une vision plus drolatique. Il y a toujours une certaine connivence avec les héros. On me propose des textes qui se rapprochent d'une vision de l'humain qui est la mienne.

De quels textes avez-vous été le plus fier ?

Quand j'ai donné *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (2004), j'ai rencontré Imre Kertész et j'étais fier d'avoir son assentiment. Oui, c'est le texte dont je suis le plus fier, car avec toute l'humilité que l'on peut avoir

pour parler de ce que l'on n'a pas vécu, c'était une fierté d'avoir son regard et son accord, lui qui était passé par de telles épreuves, et de transmettre son histoire. Dans *Ode Maritime*, ma fierté était de rester debout immobile pendant 1h50 ! Je suis plutôt voué au théâtre contemporain.

Seul en scène, c'est un plaisir ?

Je suis assez solitaire dans la vie. J'aime la pratique de la solitude pour la possibilité de méditation qu'elle propose. C'est une liberté de l'espace et du temps, une gestion qui nous est propre. Plus j'avance dans mon métier et plus je me rends compte que je suis plus un conteur qu'un acteur. Je choisis toujours des récits à la première personne. C'est cette partie-là du métier de l'acteur qui me plaît dans le monologue.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *J'ai passé ma vie à chercher l'ouvre-boîte*, de Maurice-Dominique Barthélémy, mise en scène Claude Aufaure avec Jean-Quentin Châtelain, au Théâtre du Rond-Point, 2 bis, avenue Franklin D. Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 27/11 au 30/12

Trois ans après un premier *Bestof* à l'Olympia, Bénureau remet ça. Fin novembre, il présente à la Cigale puis au Dejaset un cocktail de deux heures de ses meilleurs sketches entrecoupés de chansons. Cette fois, il n'est pas seul en scène mais accompagné d'un groupe de rock, Les Cochons dans l'espace !

Un mini concert ? Non, même si avec eux, il chantera plus de chansons que les deux ou trois qu'il met d'habitude dans tous ses spectacles. *"Comme ils sont obligés d'accompagner mes chansons, c'est très différent de ce qu'ils font d'habitude, même si cela a une couleur un peu rock. Et puis, ce sont des gens qui ont le sens de l'humour et de la scène. J'ai décidé de les faire participer quand c'est possible à certains sketches".* Au total, son *BestOf* durera deux heures. Pourquoi s'en priver ? Il a gardé un tellement bon souvenir de son passage à l'Olympia pour le premier. *"C'était il y a presque trois ans mais je n'avais joué que deux jours. Et c'est d'ailleurs mon meilleur souvenir seul en scène. Je ne rêvais pas tellement de l'Olympia et quand le directeur m'a demandé de le faire, je me suis laissé convaincre. Les deux soirs étaient pleins, il y avait une ambiance incroyable, je n'ai eu aucun trac et je me suis amusé durant les deux jours. C'était super !"*

Même s'il n'y a pas vraiment de fil conducteur, *"on essaie d'associer des sketches entre eux. Il y a plusieurs choses qui comptent, comme le sens. Je n'ai jamais fonctionné comme ça. Moi, mon truc c'est plutôt de rythmer ou de dérythmer le spectacle".*

"Le problème c'est que j'ai un temps limité. Et pourtant, deux heures, c'est presque trop. Il ne faut pas que ça dure trop longtemps, il ne faut pas gaver trop les gens sinon il y a une fatigue naturelle qui s'installe".

Comme il a beaucoup de sketches, il se peut qu'il fasse deux versions, selon les soirs. *"Il y a beaucoup de sketches que je retrouve avec plaisir et que je n'ai pas joués depuis longtemps. Ils sont intemporels, donc je pourrais toujours les jouer. Celui du paysan du troisième millénaire, je l'ai écrit il y a dix ans et il est toujours d'actualité".* Seul spectacle difficile à réutiliser, c'est justement le dernier en date, *Indigne*, qu'il a joué la saison dernière. *"C'est le seul à avoir une date de péremption puisque dedans je me moque de la finance. Donc c'est très ancré dans l'actualité et on sent aussi*



Didier Bénureau

Meilleurs souvenirs

un fond anti-Sarkozy et même une allusion à DSK". Un peu facile, non ? "Je m'en fiche que ce soit facile, du moment que ça marche. Je dirais plutôt que c'est daté. C'est presque derrière nous tout ça..."

HC

■ *BestOf avec les Cochons, de et par Didier Bénureau et les Cochons dans l'Espace*
du 28/11 au 1/12 La Cigale, 120 boulevard de Rochechouart 75018 Paris, 01 48 65 97 90
du 18/12 au 13/01/13 Théâtre Dejaset, 41 boulevard du Temple 75003 Paris, 01 48 87 52 55

Fin novembre, le festival *Reims Scènes d'Europe* accueille dans 21 lieux de la ville de Reims une soixantaine de spectacles, concerts, films, performances, expositions et rencontres d'artistes européens. A la Comédie de Reims qui pilote le festival, son directeur Ludovic Lagarde présente *Les corps étrangers* de l'auteur iranien Aiat Favez.

Même s'il ne dispose pas encore d'importantes aides européennes, le Festival développe une programmation riche en spectacles étrangers.

Parmi les incontournables, il ne faudra pas manquer le *Macbeth* mis en scène par Johan Simons présenté à la Comédie en première exclusivité avec les acteurs de la troupe du Toneelgroep Amsterdam que dirige le metteur en scène Ivo van Hove. Il y a la performance de Stéphanie Aubain au Manège de Reims, *Les étionnistes #2*, qui mêle cirque, danse et arts visuels. L'artiste serbe Sanja Mitrović présentera aussi sa nouvelle création, *A short history of crying*. "Elle était déjà venue au festival il y a deux ans. Elle monte ce nouveau projet avec cinq acteurs de pays différents. On accueille aussi le Don Quichotte revisité par le collectif grec du Blitz Theatre Group... Et puis il y a L'impasse d'après Concert la carte. C'est un texte sans paroles avec uniquement des didascalies qui décrivent une femme chez elle qui s'apprête à se suicider..."

Quelques fidèles de la programmation de la Comédie participent également au Festival comme la compagnie de Romeo Castellucci avec *The Four Seasons Restaurant* et *Buchettino (Le Petit Poucet)*, Claude Régy avec *La barque le soir*. Ludovic Lagarde, quant à lui, fera une mise en espace d'un texte de l'iranien Aiat Favez, *Les corps étrangers*. "J'interviens à l'ERAC (Ecole régionale d'Acteurs de Cannes) et je cherchais une pièce pour les comédiens en troisième année avant la sortie de l'école. C'est la première pièce d'Aiat Favez. Il a publié deux romans, Cycles des manières de mourir et Terre vaine. On a beaucoup entendu parler de lui lorsqu'il a quitté la France en 2010 en publiant une lettre dans Libération (du 14 octobre 2010) qui expliquait pourquoi il faisait ses valises. C'était en pleine crise d'identité nationale. Il n'en pouvait plus des déclarations de Hortefoux et il est parti rejoindre sa femme nommée prof à Berlin. Il a découvert le théâtre là-bas et écrit cette pièce où il explique sa haine de l'Iran et pourquoi il n'a pas supporté

la France".

Avant le festival, Ludovic Lagarde reprend sa trilogie de Büchner (*Woyzech*, *La mort de Danton* et *Léonce et Lena*) créée l'année dernière et qui viendra en janvier au théâtre de la Ville. Avant de s'atteler aux prochains projets : un opéra pour l'Opéra Comique en mars et une création autour de la chanson de Roland, *Rappeler Roland*. "Je vais là où ça m'inspire". Et ce qui l'inspire, ce sont des propositions audacieuses comme *The Four Seasons Restaurant* de Romeo Castellucci, ou *Ten Billion* de Katie Mitchell et du scientifique Stephen Emmott. "Il y a de tels enjeux en ce moment. Pour moi, ce sont autant de pistes de travail".

HC

■ La trilogie de Büchner

21 au 24/11 Comédie de Reims

3 Chaussée Bocquaine 51100 Reims, 03 26 48 49 00

16 au 25/01 Théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet
75004 Paris, 01 42 74 22 77

■ Festival Reims Scènes d'Europe. Du 29/11 au 15/12

Billetterie : 03 26 35 61 12 ou 03 26 48 49 00,

www.scenesdeurope.eu



Ludovic
Lagarde
L'Europe de Reims

REIMS SCÈNES D'EUROPE

DU 29 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 2012

**Festival
de théâtre
danse
musique
art contemporain
cirque
jeune public**



03 26 35 61 12

LA GALERIE DE CULTURE

www.scenesdeurope.eu



@scenesdeurope



© Théâtral magazine

Anouk Grinberg

Pudeur et impudeur

Il fallait oser. Pour jouer la Molly, cette femme qui à la fin d'*Ulysse* de James Joyce nous entraîne dans un torrent de pensées et de fantasmes, il en faut du culot. Pas précisément ce qui caractérise Anouk Grinberg, une comédienne toute en délicatesse. Et pourtant, elle s'empare de ce monologue intérieur constitué de huit phrases interminables et sans ponctuation, intriguée par la liberté de pensée de cette femme.

Théâtral magazine : On ne vous attendait pas dans ce texte.

Anouk Grinberg : Quand j'ai lu le monologue de Molly qui conclut les mille pages du roman de Joyce, j'ai été sidérée par sa liberté. Je n'avais encore jamais rencontré d'écriture capable de photographier d'aussi près le labyrinthe du cerveau d'une femme. Je ne suis pas spécialiste du genre féminin, mais je sens des choses si vraies dans ce glouglou, ces

fulgurances, ces sentiments.

Qui est Molly Bloom ?

C'est un personnage très inspiré de la femme de Joyce, qui était apparemment une force de la nature, libre, sans manière, cash. Elle ne dit rien, elle pense. Joyce appelait ça : "*stream of consciousness*". Molly est comme elle est, sans barrière ni arrière-pensée. Et c'est drôle, jouissif. Elle est simple, mais personne n'est simple. Pendant cette longue insomnie, elle est traversée de pensées qui toutes se contredisent, mais ça ne la gêne pas. Elle mélange un peu tout, elle est la vie qui cherche la vie. Elle parle de son mari intellectuel qui va aux putes, de son amant tout frais, de l'argent qu'elle n'a pas, d'enfant, de chanter, de sexe -elle a le corps qui fonctionne bien et la langue bien pendue-, de bouffe, de ses voisines, de bêtes, de fleurs, des hommes qui sont tous fous, de l'amour...

Elle parle quand même beaucoup de sexe.

Oui, mais on ne sait pas ce qui est vrai dans cette simplicité. Enfin... elle a l'air d'aimer être crue, un peu comme les gamins qui sautent dans les flaques.

Est-ce difficile à dire ?

Ça l'a été beaucoup au début. J'en rougissais de dire certains mots. Je suis très pudique. Mais peut-être qu'elle aussi finalement. Les gens qui parlent beaucoup cachent beaucoup.

La structure du texte est aussi inhabituelle : huit phrases interminables sans aucune ponctuation.

J'ai passé des semaines à essayer de reconstituer l'architecture des phrases en mettant des virgules, des points... Sans ça, la mémoire ne pouvait pas travailler, il n'y avait pas de prise. Mais il ne fallait pas trop structurer non plus, pour ne pas perdre le souffle de Molly, qui est un torrent.

Propos recueillis par HC

■ *Molly Bloom, d'après Ulysse de James Joyce, avec Anouk Grinberg, avec la complicité de Blandine Masson et Marc Paquien, Théâtre des Bouffes du Nord, 37 Boulevard de la Chapelle 75010 Paris, 01 46 07 34 50, du 30/11 au 15/12*

Mathieu Bauer

Théâtre à suivre...

Amoureux des séries, le nouveau directeur du CDN de Montreuil a inauguré la sienne, sur scène. Un immeuble s'effondre dans une ville en chantier –Montreuil par exemple- et l'on suit les destins croisés des victimes, entrepreneurs, politiques, habitants. Vidéo et musique, amateurs et professionnels se mêlent pour une grande fresque en huit épisodes. Suivez le guide...

Théâtral magazine : D'où vous est venue cette idée de feuilleton théâtral ?

Mathieu Bauer : Le feuilleton est, selon moi, une vraie forme populaire comme peuvent l'être le rock ou le cinéma. Je suis absolument fasciné par ce qui se passe aux Etats-Unis, l'addiction à la déferlante des séries. C'est passionnant de voir comment les Américains utilisent la narration et la fiction pour parler du monde d'aujourd'hui. A ce titre, la série *The Wire*, est culte. D'ailleurs les villes y ont toujours un rôle important. Baltimore, pour *The Wire* ou *Chicago* pour *Urgences*, ne sont pas choisies au hasard.

Montreuil revêt aussi un rôle particulier dans *Une faille*.

La géographie du lieu a évidemment une incidence sur l'ambiance et sur les personnages. Montreuil est une ville en pleine mutation, qui se transforme et se construit, avec un certain héritage et le souci de conserver une mixité sociale, c'est un véritable enjeu. Parler de cette ville, et de la ville en général me semblait un signal fort, et une bonne porte d'entrée pour ma première saison

comme directeur du Nouveau Théâtre de Montreuil.

C'est votre premier mandat à la tête d'un théâtre. Cette envie vous taraudait depuis longtemps ?

J'ai toujours pensé que "prendre" un lieu devait se faire pour de bonnes raisons. Diriger une institution n'est pas pour moi une évidence, ou l'aboutissement d'un plan de carrière. Se poser, après des années de nomadisme, passer du "nous" du collectif au "je" n'était pas anodin. Je m'interroge, ici, sur le moyen de créer du sens avec la population, de faire retrouver sa place au théâtre dans un territoire et sur la façon de raconter le monde d'aujourd'hui.

Vous êtes un peu un électron libre du théâtre...

J'ai un parcours atypique, je suis un autodidacte. J'ai quitté l'école jeune, j'ai commencé par faire de la musique avec Sylvain Cartigny (*qui signe la musique d'Une faille ndlr*), et c'est ainsi qu'est venue l'envie de théâtre. J'aime le mélange des genres, musique, cinéma, série B, et le spectacle vivant permet cela, c'est le seul endroit où on peut tout réunir. J'ai grandi dans les années 80. Il y a



mieux que cette période qui a vu naître l'avènement du tout pognon et de l'individualisme triomphant. On nous a rassasé que c'était la fin des utopies. Mais c'était, d'une certaine façon, excitant, l'idée de modèles à rebâtir et repenser. J'aime la lutte, l'engagement, mais je me méfie du poing levé et du cynisme. Je crois que ce qui me caractérise c'est aussi une certaine tendresse, une mélancolie par rapport au monde. C'est le langage que j'ai inventé avec ma compagnie.

Pourquoi l'avez-vous baptisée *Sentimental Bourreau* ?

Pour les raisons que j'ai évoquées... Nous sommes sans doute pétris de contradictions (*sourires*).

*Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond*

■ *Une faille, Saison 1 : Haut Bas fragile. Texte Sophie Maurer. Conception et mise en scène Mathieu Bauer. Episodes 5 et 6, Suspendus du 3 au 20/12. Episodes 7 et 8, Reconstruire du 14/05 au 8/06/13. Nouveau Théâtre de Montreuil, 10 place Jean Jaurès 93100 Montreuil, 01 48 70 48 90.*

à partir du
06.12

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

Théâtre de l'Oeuvre - Paris

Inarrêtable, passionné, Jean-François Balmer parle à toute allure de son héros du moment, Louis-Ferdinand Céline. Il semble avoir tout lu sur l'homme, toutes les biographies qui lui sont tombées sous la main. Emervé des formules de style de l'écrivain, il recite des pans entiers de son *Voyage au bout de la nuit* qu'il donnera dès le 6 décembre au Théâtre de l'Oeuvre.

C'est une langue qui a fait scandale en son temps, une déflagration dans le monde littéraire de l'époque. Le bouquin est épais, mais Balmer se défend de proposer un spectacle qui soit un digest des plus belles phrases que l'on pourrait tirer du *Voyage au bout de la nuit*. "Je suis le récitant d'un grand spectacle avec des projections de ciels changeants, menaçants et de la musique. Perdu dans ce cosmos, il y a ce type qui raconte son histoire, cette espèce de symphonie littéraire émotive, comme disait magnifiquement Céline. C'est difficile à mémoriser et à jouer, tellement cette partition est précise. Ce n'est pas une langue argotique ; c'est totalement oral, mais il y a des formules qui sont coton à se mettre dans la tronche ! Ce n'est plus une lecture-spectacle, c'est un spectacle". Pour Jean-François Balmer, la plupart de ceux qui parlent de cette œuvre ne l'ont jamais lue. Il la range dans les grands textes classiques, entre Kafka et Chaplin, entre le besoin d'instruction et un besoin d'amusement. En faire un numéro d'acteur ne l'intéresse pas. "Je voudrais être un interprète, presque un récitant. Moi qui suis cabot, je voudrais être dans la nuit. Accompagner..."

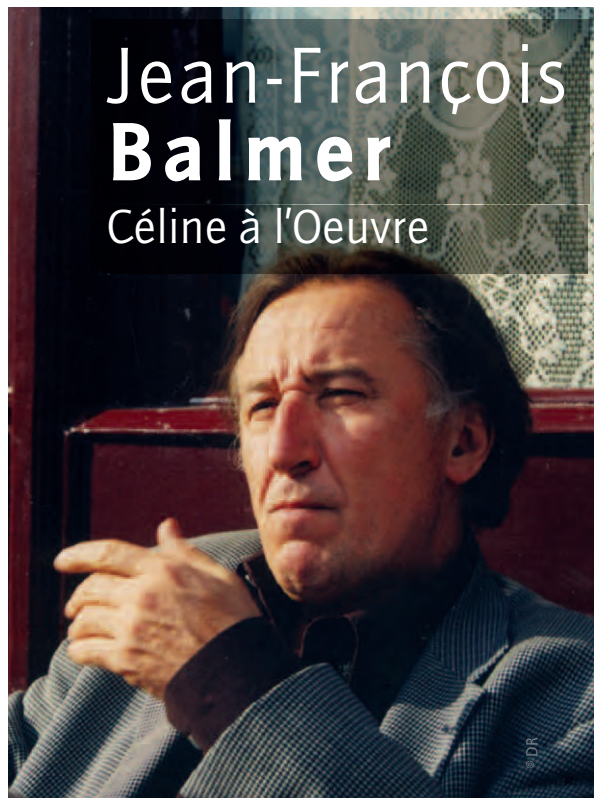
Sa femme, Françoise Petit le met en scène ; il loue en elle celle qui n'a que le mot juste, encaisse ses nervosités, orchestre la lumière, le décor, le texte. Il lui fait une confiance aveugle. "C'est extrêmement dur de travailler avec sa femme, il faut être cinglé comme moi ! Un directeur d'acteur, ça n'existe pas ; on peut diriger des non-acteurs, mais pas des acteurs ! Directeur d'acteur, coach, c'est une aberration. Une invention des metteurs en scènes qui se sont créés un métier ! " Le coup part sans crier gare !

Seul en scène ? "Avec Céline on n'est pas seul en scène, répond-il, il y a tellement de personnages, de masses d'énergie contradictoire". Jean François Balmer vient d'achever une longue tournée avec le *Henri IV* de Daniel Colas. Ils étaient 17 sur le plateau. Et de toute façon, il prétend en avoir marre des seuls en scène :

"Des trouduc qui louent une chaise ou un tabouret et viennent faire leur numéro. Le type est exceptionnel, évidemment puisqu'il est seul ! Mais quand on le voit avec d'autres, souvent, il disparaît, donc il n'est pas si exceptionnel que ça. On devrait n'admettre sur scène les gens seuls qu'à condition qu'ils aient été bien avec d'autres !". Balmer aime l'idée de jouer au Théâtre de l'Oeuvre, non loin de la place Clichy d'où venait Céline. Il sait qu'il aborde ce spectacle comme à chaque fois, tel un débutant, avec peur. Il ne sera pleinement satisfait qu'au soir de la dernière représentation : "Le seul moment où on est heureux, parce qu'on est délivré".

François Varlin

■ *Voyage au bout de la nuit*, de Louis-Ferdinand Céline, mise en scène de Françoise Petit, avec Jean-François Balmer, Théâtre de l'œuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88, à partir du 6/12



Jean-François
Balmer
Céline à l'Oeuvre

Hervé Pierre

Le citoyen

A la Comédie-Française depuis 2007 après une longue carrière dans le théâtre subventionné, Hervé Pierre a ajouté à sa longue liste de grands rôles celui de *Peer Gynt* qu'il incarna au Grand Palais sous la direction d'Eric Ruf. Il s'absente quelques mois de la grande maison pour un petit spectacle tiré de l'œuvre du poète Christophe Tarkos.

Théâtral magazine : Vous avez obtenu un congé de l'administratrice générale du Français, Muriel Mayette. Pour quelle aventure ?

Hervé Pierre : Je ne m'absente que jusqu'en février, le temps de faire quelque chose qu'on ne pourrait sans doute pas faire au Français, un spectacle d'après Tarkos. La saison a été assez lourde pour moi : *La Trilogie de la villégiature*, *Peer Gynt*, *Un fil à la patte*. Avant de partir, j'ai tourné dans le film que Claude Mourieras a réalisé sur le Français : c'est une histoire policière de style anglo-saxon, où Mourieras s'amuse des idées que chacun a sur la Comédie-Française !

Qu'est-ce que ce texte de Christophe Tarkos, Tu tiens sur tous les fronts ! ?

Pour moi, l'écriture théâtrale est celle de la citoyenneté, du social, du politique ; elle rend compte de la société au travail. La poésie est de l'ordre de l'intime. Même portée au théâtre, elle pose des questions à chaque personne dans la salle, de manière solitaire. Après *Peer Gynt*, grande fresque épique que nous

avons jouée sous la merveilleuse direction d'Eric Ruf, j'avais peut-être besoin de passer de l'exaltation collective aux questions personnelles de l'être. Roland Auzet m'a appelé à ce moment-là. Il avait proposé un spectacle d'après Tarkos à René Gonzalez à Vidy-Lausanne, et ce grand directeur, qui vient de mourir, lui avait montré tous les livres de Tarkos dans sa bibliothèque. Il a donc produit le spectacle, créé là-bas.

De sa poésie Tarkos disait qu'elle était une "poésie faciale". Il parlait de "pâte-mots", d'une pâte qu'il prenait et travaillait. Un poème traite de la façon dont on prend la main. Un autre dit ce qu'est "un homme beau". Tarkos disait : "Il y a deux grandes substances, le langage et le réel. Il n'y a rien que la lutte des attractions émotionnelles".

Vous jouez sous la direction d'un ami, Roland Auzet, et vous découvrez un partenaire, l'acteur trisomique belge révélé par le film *Le Huitième Jour*, Pascal Duquenne.

Roland Auzet, je l'ai connu au temps où je jouais avec Jean-Louis Hourdin.



Il était déjà un percussionniste prodige. On partage une grande fraternité. Pascal Duquenne est un très bel artiste. J'apprends avec lui l'évidence, la spontanéité. Mon savoir-faire, mon métier en face ne comptent plus. Avec lui je retrouve des choses fondamentales : comment on vit sur scène, comment on invente. Lui a confiance : je suis un acteur repéré. Moi, j'apprends. On se donne ce dont on a besoin.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Tu tiens sur tous les fronts ! de Christophe Tarkos, conception, musique et mise en scène de Roland Auzet. Théâtre de la Commune 2 rue Edouard Poisson 93000 Aubervilliers, 01 48 33 16 16, du 6 au 21/12. Le 11/12 : rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation. Tournée : Vidy-Lausanne (8-24/11), Chambéry (27-29/12), Besançon (16-17/1), Grenoble (12-14/2), Oullins (19-23/2)*



Marie-Louise Bischofberger

Pinter story

Pièce écrite par Pinter pour la radio, *Une petite douleur* regorge de mystères. Un couple prend tranquillement son petit déjeuner quand une guêpe vient l'agacer. Après la guêpe, c'est un énigmatique marchand d'allumettes qui se plante sans un mot devant leur maison. C'est surtout ce troisième personnage, muet, qui a intrigué Marie-Louise Bischofberger...

Théâtral magazine : Vous montez un Pinter, Luc Bondy que vous connaissez bien (*son mari à la ville, ndlr*) monte en même temps un Pinter à l'Odéon. C'est un hasard ?
Marie-Louise Bischofberger : Tout le monde me dit ça. Mais cela fait deux ans que je prépare ce spectacle et bien avant que Luc n'ait programmé *Le retour* ! C'est l'un des auteurs les plus intéressants. Je pense qu'il est aussi important que Beckett. Il a son côté très abstrait et en même temps plus de proximité. Avant, on le prenait même pour un auteur de boulevard.

Pourquoi avoir choisi une pièce parmi les moins connues de Pinter, *Une petite douleur* ?

A l'origine, c'est une pièce radiophonique à trois personnages. Sauf que

le troisième personnage est représenté par du silence, ce qui oblige les deux autres à se confronter à eux-mêmes. Au théâtre, le silence est matérialisé par une présence physique qui se tait. Mais elle doit avoir une raison de se taire. Qui est cet homme ? Pourquoi se tait-il ? Pinter dit qu'il ne faut pas donner une réponse précise. Ce qui est sûr, c'est qu'il se poste avec insistance devant la maison, qu'il est une menace pour ce couple. La preuve, c'est qu'il réussit à s'établir.

C'est une incarnation du silence qui s'installe progressivement au milieu du couple...

Oui mais il y a aussi le bruit de la guêpe ; c'est le bruit de l'énerverment du couple (*rires*). C'est là où la pièce devient drôle. Une autre chose intéressante, c'est que le mari a mal aux yeux... ça parle de ce qu'on voit et de ce qu'on ne voit pas.

Comment représentez-vous ce silence ?

J'ai cherché pendant des mois avant de trouver l'acteur que je voulais. Je préfère ne pas en dire plus.

D'accord, mais que signifie ce troisième personnage ?

Une vision de l'échec, échec du couple, échec de l'écrivain dans le cas de Pinter. Il a écrit qu'il avait été très attaqué sur la pièce précédente, et si je ne me trompe pas, la pièce précédente, c'était *Le retour*. Et c'est en

réaction qu'il a écrit *Une petite douleur*, en avouant que c'était une libération de se livrer à ses sensations. En tout cas, on a besoin physiquement de ce troisième personnage pour que le couple s'éloigne. Dans les *Essais sur l'art de la fiction de Stevenson* (1992), il y a un article qui explique que la dramaturgie faite par un rêve est infiniment supérieure à la dramaturgie qu'on pourrait inventer de façon lucide. Dans la journée, ce sont les images qui produisent les émotions ; dans la nuit, ce sont les émotions qui produisent des images. Ces deux aspects sont dans la pièce. Le troisième homme, c'est l'image extérieure qui produit des émotions, qui elles-mêmes recréent des scènes.

Finalement, c'est une pièce mystérieuse et c'est ça qui vous a donné envie de la monter...

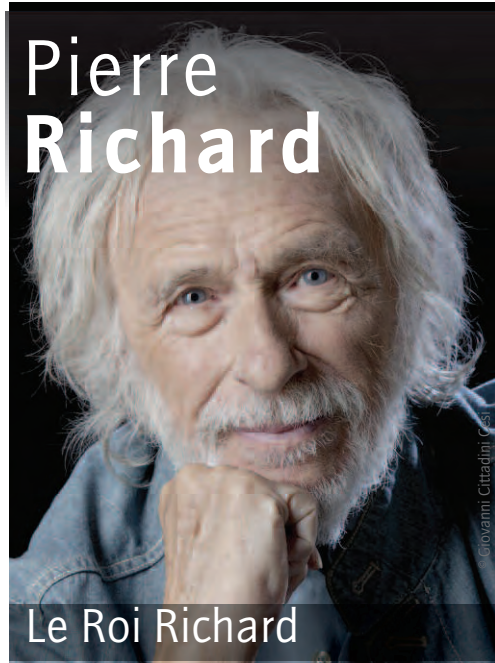
Oui, parce que c'est très inspirant d'amener le mystère, et de faire en sorte qu'il existe sans mettre une étiquette "mystère" dessus... (*rires*)

Propos recueillis par HC

■ *Une petite douleur* de Harold Pinter, mise en scène de Marie-Louise Bischofberger. Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses 75018 Paris, 01 42 74 22 77, du 7 au 22/12

Pierre Richard III, dit *Le Grand blond* s'est offert un jeu de mot pour boucler sa trilogie de souvenirs de tournages. Après *Détournement de mémoire* et *Franchise postale*, Pierre Richard avait encore quelques anecdotes savoureuses à raconter sur ses amis Depardieu, Carmet, Blier, Yves Robert... Après, c'est promis, il arrête de parler de ses maladroresses. D'ailleurs, fin mai, il jouera dans une pièce de Dubillard mise en scène par Anne-Laure Liégeois...

Pierre Richard III, la référence à Shakespeare n'est pas gratuite. "Il y a des passages à propos de pièces de Shakespeare dans lesquelles j'ai joué, ou figuré. C'était l'occasion de scènes assez cocasses". Parce que les souvenirs de Pierre Richard sont ponctués de chutes, de faux pas, bref de ratés inoubliables, dont il a fait une légende. *"J'ai perdu beaucoup de temps, comme je le raconte dans le spectacle. C'est Yves Robert (La Guerre des Boutons, ndlr) qui m'a ouvert les yeux sur moi-même et m'a conseillé de faire un film qu'il a lui-même produit".* On est en 1970, Pierre Richard a 36 ans. Il est déjà *Le Distrait* et bientôt *Le Grand blond avec une chaussure noire* (en 1973). Il fait rire et émeut. *"Après Le Distrait, les gens me disaient : "je suis pareil que vous" ou bien "J'aimerais être comme vous : quel joli défaut !" C'est poétique d'être distrait. Et maladroit ? "Universel ! Une personne sur trois est maladroite". Et lui ? "Je ne le suis pas vraiment... Pour jouer un maladroit, il faut être adroit. Si j'étais maladroit, je ne pourrais pas jouer un maladroit parce que je raterais ma maladroesse (rires)".* Attention, sa vie n'est pas qu'une série de chutes. Il a croisé de grands acteurs et ce spectacle leur rend hommage. *"Je parle de Blier, de Carmet, d'Yves Robert, de Mireille Darc, de Gérard Depardieu bien sûr. Ce sont des amis avec qui j'ai eu la chance de travailler. Et j'ai vécu des moments émouvants aussi. Ça illustre des séquences qu'on verra sur un écran".* Ce troisième Richard, il l'a fait encore avec Christophe Duthuron. *"Je lui amène les anecdotes, mes pensées. Parfois je les écris, parfois je suis sur un canapé et lui sur une chaise. C'est comme une analyse".* Finie l'analyse. En mars, il jouera dans une pièce de Dubillard, mise en scène par Anne-Laure Liégeois, *La maison d'Os*. *"J'adore Dubillard. En même temps, ce n'est pas la pièce la plus facile à jouer. Ça me terrifie".* C'est vrai ? *"Oui parce qu'il faut que je sois à la hau-*



teur. Je n'ai jamais joué que moi-même. Dubillard, c'est autre chose". Un acteur joue toujours avec ce qu'il est paraît-il... *"C'est ce que m'a dit Anne-Laure Liégeois : "viens avec toi-même".* Difficile de résister à l'ex directrice du cdn de Montluçon. *"Cela aurait été quelqu'un d'autre, j'aurais eu le courage de dire non. Mais elle a tellement de talent et de charme qu'elle m'a eu. Et Dieu sait que j'avais des réserves, j'ai des problèmes de mémoire. Je me souviens des choses pour le lendemain, mais pas pour le surlendemain. Or, au théâtre, il vaut mieux s'en rappeler le surlendemain et les jours suivants !" Surtout s'il veut jouer *Le Roi Lear*. Son rêve. "J'attends qu'on m'appelle".*

HC

■ Pierre Richard III, de et par Pierre Richard, coécriture et mise en scène Christophe Duthuron, du 7/12 au 6/01/13

■ La Maison d'os, de Roland Dubillard, mise en scène d'Anne-Laure Liégeois, avec Pierre Richard, du 29/03 au 11/05

Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris,
01 44 95 98 21



Ged Marlon

Dans un bateau

Dans la première comédie fluviale de Ged Marlon, deux types se réveillaient dans une barque habillés en smoking. Dans la nouvelle, ils sont déguisés en indien et en cow-boy. Et ils pêchent tout en portant des considérations absurdes sur tout et n'importe quoi. Et dans la barque on retrouve Ged Marlon lui-même et Jean-Claude Leguay, lui aussi passé maître en humour absurde avec la série des *Xu* qu'il fait avec ses complices Christine Murillo et Grégoire Oestermann.

Tout cela est très sérieux. Sur scène, une vraie barque et presque de l'eau. "Ce sont des bandes de tissus qui représentent l'eau. Mais on veut vraiment faire croire qu'on est sur l'eau. Donc on a mis une bande son assez délirante. Quand ils se mettent à pêcher, on entend même le plouf de la ligne..." Ce qui l'a amusé c'était de réussir à faire 1h20 de théâtre dans une barque de 2 mètres 50. "Attention, il y a beaucoup d'action et tout un parcours burlesque autour de la pêche". Une comédie à sketches ? Pas du tout, il y a une vraie histoire. "Davy le cow-boy et Boule l'Indien ne se souviennent plus qui ils sont ni qui est l'autre. Ils se doutent de quelque chose mais n'en sont pas très sûrs. Alors ils pêchent. Et dans la deuxième partie du spectacle, ils sont habillés plus élégamment et on comprend pourquoi ils étaient déguisés". Une vraie histoire donc de deux hommes à la dérive entrecoupée de tableaux burlesques. "C'est très visuel. Chaque fois qu'il lance sa ligne, il m'accroche avec le hameçon. Et puis, il y a un homme-grenouille, un noyé... Depuis Un petit froncement de sourcil (en 2002), j'ai eu un vrai déclic sur l'écriture. J'ai développé un ton personnel et particulier. Il n'y a pas un déroulement de pensée habituelle pour le spectateur. Mes personnages se posent des questions". Pas nécessairement philosophiques, par exemple : l'intelligence et la vitesse des poissons... "Ce n'est pas réaliste. C'est simple et naïf". Le secret du théâtre de Ged Marlon, c'est de ne pas chercher à y mettre de sens. Ni se précipiter. "On n'est pas sur un rythme lent mais ce n'est pas non plus du tac au tac. J'ai toujours été sensible à des choses un peu plus fines. Quand j'étais enfant j'adorais

Créé cet automne à Chaillot avec des acteurs et des circassiens français et repris dans le cadre des Scènes d'Europe à Reims, *Noéplanète* du hongrois Árpád Schilling est une proposition ambitieuse qui mêle théâtre, forum, performance et cinéma sur l'avenir de l'humanité. S'il fallait sauver l'humanité, qui choisirait les gens à sauver et qui choisirait-on de sauver ? Une question qui s'applique actuellement aux procédures d'immigration...

Théâtral magazine : Pourquoi avez-vous appelé le spectacle *Noéplanète* ?

Árpád Schilling : C'est ironique. On ne parle pas de l'Arche, mais de Noé. Quelles sont les personnes qu'il doit sauver et comment ? Il faut bien trier puisqu'on ne peut pas sauver tout le monde. C'est la même chose dans un bureau d'immigration : on ne peut laisser entrer qu'un certain nombre de personnes dans un pays.

Quel regard portez-vous sur la situation ?

Ces quatre dernières années j'ai beaucoup travaillé en Hongrie autour des questions sociales, notamment sur la cohabitation des citoyens hongrois et des roms hongrois dans les petits villages... Il y a des choses évidemment qui me touchent plus douloureusement, d'autres que je ne comprends pas. J'ai envie de proposer des solutions. Et je peux le faire ici à Chaillot ou à Reims devant 1000 personnes chaque soir. Pas dans un petit village tzigane où la préoccupation des habitants est de trouver à manger.

Charlie Chaplin, Buster Keaton, et après Jacques Tati. J'ai toujours été obnubilé par ça. Un besoin de se différencier qui ne l'a fait entrer dans aucune famille de théâtre. S'il a joué dernièrement sous la direction de Frédéric Béliet-Garcia, Ged Marlon reste plutôt dans son univers, ses solos, ses comédies. Pourtant il aimerait bien jouer aussi autre chose. Des comédies romantiques comme *Le Bonheur*...

HC

■ Nouvelle comédie fluviale. 13 au 15/12 et du 17 au 21/12
Nouveau Théâtre d'Angers, 17 rue de la Tannerie, 49100
Angers, 02 44 01 22 44. 9/01 au 2/02, Rond-Point, 2 bis
avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21



← **NOÉPLANÈTE** Reims Scènes d'Europe
LES TROIS SŒURS...
 TG2 - Gennevilliers

à partir du
15.12



Quelles sont ces solutions ?

Le théâtre offre une possibilité de forum de discussion, parce que les acteurs sont en action et en interaction avec le public. C'est très précieux cette idée qu'une grande quantité de personnes se réunisse dans une salle et commence à réfléchir à une question plus compliquée qu'une stupidité triviale. Il y a aussi un film de 2 heures projeté parallèlement au spectacle. Les acteurs passent du film au plateau et du plateau au film. Mais il n'y a pas d'interaction entre les deux. Les espaces qui apparaissent dans le film ne peuvent pas être sur le plateau. Ce sont des outils différents qui servent à attirer l'attention du spectateur.

Pour discuter avec les spectateurs, il faut être capable de leur répondre...

J'essaie de préparer les acteurs mais ce n'est pas utile de les préparer à répondre à toutes les questions. En revanche, c'est important que l'acteur soit un modérateur. Ce qui compte ce n'est pas qu'il réponde à une question mais qu'il demande si quelqu'un connaît la réponse. C'est ça qu'ils doivent faire de façon élégante. Et s'il y a plus de 1000 personnes devant lui, je pense qu'il y aura suffisamment de savoir.

Propos recueillis par HC

■ **Noéplanète**, conception et mise en scène d'Árpád Schilling. La Comédie de Reims, 3 chaussée Bocquaine 51100 Reims, 03 26 48 49 00, 14 et 15/12 dans le cadre du Festival Reims Scènes d'Europe



Oriza Hirata

A fond les robots !

Le dramaturge et metteur en scène Oriza Hirata s'est fait une spécialité de travailler avec des robots sur scène. Dans *Les Trois Sœurs*, inspiré de l'œuvre de Tchekhov, une des sœurs mortes est remplacée par un androïde par son père chercheur en robotique de pointe. Et dans *Sayonara*, une femme androïde est

chargée de lire des poèmes à une autre femme mourante. Hirata flirte avec la science-fiction ; ses robots introduisent un trouble captivant et interpellent sur le rapport aux comédiens. S'agit-il encore de spectacle vivant ou doit-on parler de spectacle en direct ?

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a donné envie de monter des pièces avec des robots ?

Oriza Hirata : Ce projet avec robots a débuté lorsque je suis devenu professeur à l'Université d'Osaka, il y a 7 ans. Pour moi, qui suis un artiste, il est plus important de faire quelque chose d'inédit dans le monde que de faire avancer la science. Mais, au final, nous avons aussi contribué à servir la science.

Cela change-t-il notre perception en tant que spectateur ?

Je ne pense pas que le public puisse voir la différence. Dans 20 ans, il sera normal de voir des robots sur scène.

Concrètement, comment faites-vous fonctionner le robot androïde ?

C'est un être humain qui anime l'androïde, donc je donne les indications de mise en scène à cette personne.

Votre transposition des *Trois Sœurs* décrit-elle la réalité de demain ?

Je décris le Japon dans un futur proche. C'est une fiction, mais je trouve que cette fiction est devenue plus proche de la réalité grâce à la présence de robots et d'androïdes.

Dans votre version de la pièce, les trois sœurs vivent dans une ville sinistrée par la désindustrialisation...

L'un des grands thèmes abordé par Tchekhov est l'importance du travail. Depuis que j'ai commencé à créer des spectacles avec des robots, j'ai toujours eu envie de monter ce texte. Et en le transposant dans le contexte de la désindustrialisation du Japon, je crois que j'ai réussi à faire un Tchekhov du 21^e siècle !

Quelle sera votre prochaine pièce ?

C'est la version avec robot de *Train de nuit* dans *La voie lactée*, de Kenji Miyazawa, que j'ai créée pour le Théâtre de Sartrouville l'année dernière. Il s'agit de mon premier spectacle avec robot pour jeune public.

Propos recueillis par Enric Dausset

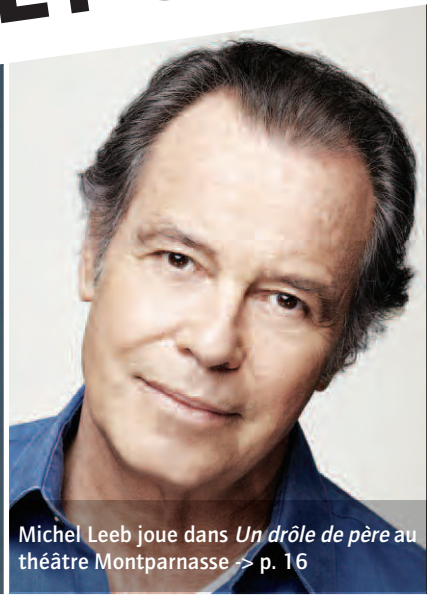
■ **Les Trois sœurs version Androïde**, d'après Anton Tchekhov, durée 1h20, du 15 au 20/12

■ **Sayonara ver. 2**, durée 30mn, du 16 au 20/12
 Théâtre de Gennevilliers, 41 avenue des Grésillons 92230 Gennevilliers, 01 41 32 26 26

QUI JOUE QUOI ET OÙ ?



Edouard Baer dans
...à la française!
à Marigny
-> p. 8



Michel Leeb joue dans *Un drôle de père* au
théâtre Montparnasse -> p. 16



Roxane Borgna joue dans *Belle du
Seigneur* au Théâtre de la Tempête
-> p. 25 et 70



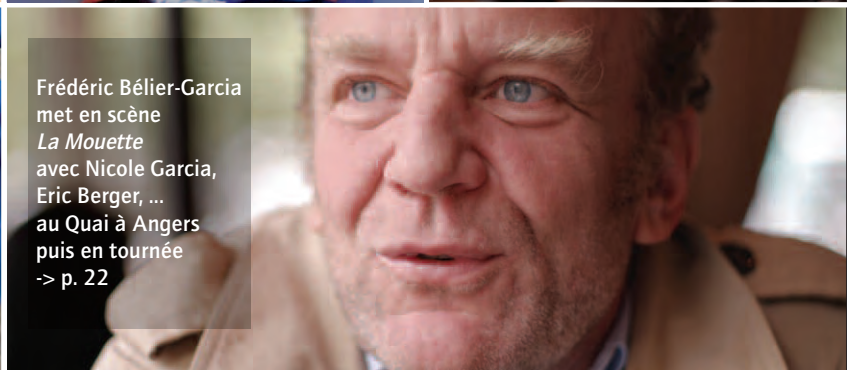
Olivier Marchal joue dans *Rendez-vous au
Grand Café* aux Bouffes Parisiens -> p.18



Garnier et Sentou jouent dans *Les Grands
Moyens* au Théâtre de la Gaîté -> p. 17



Pierre Rigal joue dans *Dans tous les
sens* au théâtre du Rond-Point -> p. 20



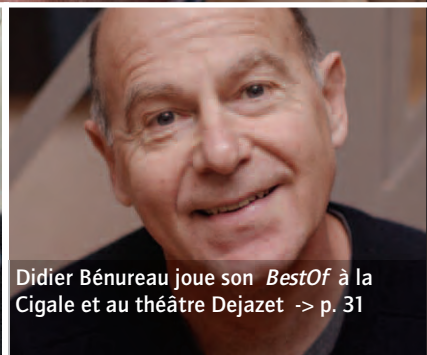
Frédéric Béliet-Garcia
met en scène
La Mouette
avec Nicole Garcia,
Eric Berger, ...
au Quai à Angers
puis en tournée
-> p. 22



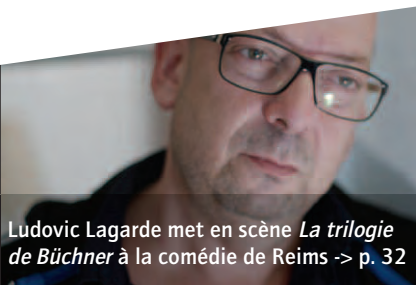
Philippe Caubère joue dans *Marsiho* à
la Maison de la poésie -> p. 27



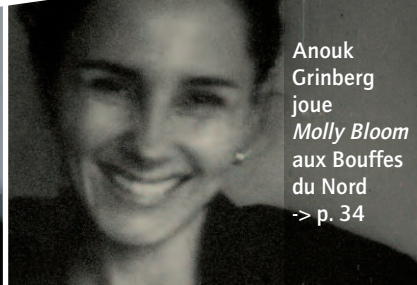
Rodolphe Dana joue dans *Tout mon
amour* à la Colline -> p.28



Didier Bénureau joue son *BestOf* à la
Cigale et au théâtre Dejazet -> p. 31



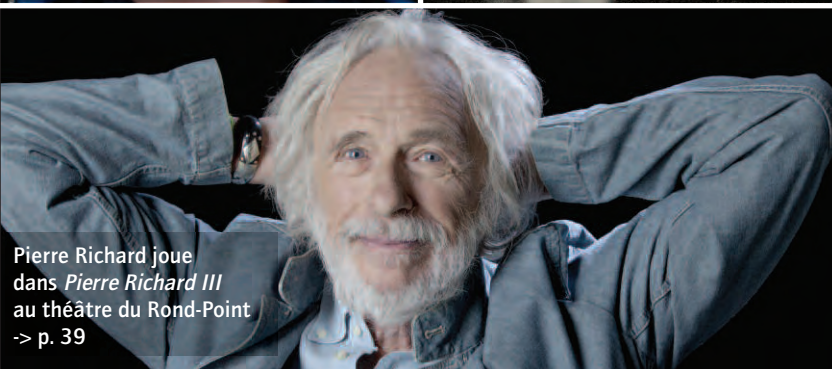
Ludovic Lagarde met en scène *La trilogie de Büchner* à la comédie de Reims -> p. 32



Anouk Grinberg joue *Molly Bloom* aux Bouffes du Nord -> p. 34



Romane Bohringer joue dans *Embrassons-nous folle-ville* à la Pépinière théâtre -> p. 52



Pierre Richard joue dans *Pierre Richard III* au théâtre du Rond-Point -> p. 39



Jean-François Balmer joue dans *Voyage au bout de la nuit* au théâtre de l'Oeuvre -> p. 36



Charlotte de Turckheim et Gaspard Ulliel jouent dans *Que faire de Mr. Sloane ?* à la Comédie des Champs-Élysées -> p. 71



Sam Karmann et Marie-Anne Chazel dans *Le Bonheur* au théâtre Marigny -> p. 74



Robert Hirsch dans *Le Père* au théâtre Hébertot -> p. 74



Zabou Breitman reprend *La Compagnie des Spectres* à La Gaîté -> p. 75



Bruno Putzulu et Hélène de Fougerolles dans *Occupe-toi d'Amélie* à la Michodière -> p. 76



Emmanuelle Seigner joue dans *Le Retour* mise en scène par Luc Bondy à l'Odéon -> p. 71



Cristiana Reali joue dans *La Rose Tatouée* au Théâtre de l'Atelier -> p. 72

Avec Les Béliers d'Avignon, Arthur Jugnot a pris goût à son rôle de directeur de théâtre. Depuis quelque temps, il cherchait un lieu sur Paris. Il en a trouvé deux : Le Sudden théâtre qu'il a racheté et rebaptisé Les Béliers Parisiens et Le Petit Hébertot dont il assure la régie.

Le Sudden devient le Théâtre des Béliers Parisiens. "On a changé le nom et refait la salle entièrement. On a tout réaménagé, agrandi le hall, refait tout le système de lumière et de son de la salle". Une salle de 190 places, qui accueille en ce moment neuf spectacles. Dont un produit par le théâtre : *Une semaine pas plus* de Clément Michel, qu'il met en scène avec David Roussel. A l'affiche l'année dernière à la Gaîté, la pièce fait l'ouverture du nouveau théâtre avant de partir en tournée en janvier 2013. "On est passé Théâtre Parisien Associé. Ça implique qu'on produise le spectacle principal. On a donc une production et des créneaux découvertes. On va essayer de produire des choses bien. A Avignon, le théâtre des Béliers marche très bien, mais la saison ne dure que 23 jours dans l'année, le public est concentré et il ne vient à Avignon que

pour le festival. Il y a une corrélation entre qualité et succès immédiat. À Paris c'est différent, il faut faire de la promo". Le Sudden théâtre avait une école. Les Béliers parisiens aussi. "On garde l'école et on donne les cours le matin en semaine".

Au Petit Hébertot, il n'assure que la gérance. "On ne produit pas mais on doit trouver des spectacles intéressants à accueillir". En ce moment, on peut y voir *Sacco et Vanzetti*, par Dau et Catella et *Les malheurs de Rudy*. Le dimanche, la programmation change avec le seul en scène de Vincent Roca et *Le Horla* par Florent Aumaître. "On n'a pas de ligne éditoriale. On prend juste des specta-

cles de qualité avec des gens sympathiques". La question, c'est pourquoi reprendre deux théâtres en même temps. "On n'était pas sûr d'avoir les Béliers Parisiens et on nous a proposé le Petit Hébertot. J'ai accepté parce que c'est bien d'avoir une salle pour répéter, faire des choses. Et puis, avoir deux lieux, c'est important. C'est un peu comme à la pêche : on met plusieurs cannes et ça a plus de chances de mordre".

Malgré ses nouvelles responsabilités qu'il partage toujours avec les mêmes amis, parmi lesquels David Roussel, Arthur n'a pas l'intention de lever le pied sur ses autres

activités de comédien et de metteur en scène (il vient de mettre en scène avec David Roussel *Les Grands Moyens* au théâtre de la Gaîté). "Je veux faire ce que je fais d'habitude. Je suis un acteur et je vais jouer. Mais quand je joue et que ça se passe bien, je ne joue que le soir. Je suis libre la journée pour m'occuper de la direction. J'ai toujours fait ça. Sauf qu'avant on avait des bureaux. Maintenant, nos bureaux sont dans le théâtre des Béliers Parisiens. Evidemment, il y a des moments où c'est la panique parce qu'un

spectacle ne marche pas et qu'il faut en trouver un autre. Mais, je ne suis pas tout seul. On est quatre associés".

HC



■ Théâtre des Béliers Parisiens, 14bis rue Sainte-Isaure 75 018 Paris, 01 42 62 35 00, www.theatredesbeliersparisiens.com

■ Théâtre le Petit Hébertot, 78bis boulevard des Batignolles 75017 Paris, 01 42 93 13 04, www.petithebertot.com

■ Les grands moyens, mise en scène de Arthur Jugnot et David Roussel, avec Garnier et Sentou, Théâtre de la Gaîté, 26 rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 22 16 18, du 5/10 au 5/01

Dom Juan

Retour sur les critiques

La Comédie française a ouvert la saison avec un *Dom Juan* particulièrement décapant et radical. La mise en scène de Jean-Pierre Vincent a fait couler beaucoup d'encre comme en témoignent les extraits de la presse ci-dessous. Retour sur les critiques ; et réponse du principal intéressé, Jean-Pierre Vincent, dans notre rubrique Débats.

(Le Figaro) *Dom Juan, de la plus grande fidélité à la trahison finale...*

La production est superbe, la mise en scène de Jean-Pierre Vincent passionnante...n'était qu'à la fin le grand seigneur scélérat ne disparaît pas, se relève, et reprend tranquillement sa route. (...) le dramaturge, Bernard Chartreux et le metteur en scène, Jean-Pierre Vincent en savent plus que Molière ? Parce qu'ils veulent nous dire qu'il poursuit sa route. Qu'on le retrouvera chez Mozart, Lenau, Horvath et même Handke ? Mais prenant cette décision de mise en scène, ils transforment le sens de l'oeuvre. Complètement. *Armelle Héliot*

(Libération) *Une mise en scène réjouissante à la Comédie-Française.*

Le plaisir que l'on prend à les suivre l'emporte sur ce qui peut sembler moins réussi, notamment le parti pris scénographique. (...) Les scènes avec la statue du commandeur ne sont guère plus réussies, mais rares sont les metteurs en scène français qui savent comment affronter ces histoires de revenants. *René Solis*

(Le Figaro) *Festin grotesque pour Dom Juan*

Parce qu'à la fin de l'acte III les choses se gâtent. De façon incongrue: le terrible Commandeur apparaît sous les traits d'un empereur romain, en rouge délavé intégral, grand, mais pas impressionnant pour un sou. Ce pantin grotesque, trop vivant, caricatural, est-il ce "marbre" qui pointerait plus tard un doigt accusateur? Même pas peur ! *Nathalie Simon*

(Le Point) *Dom Juan à la Comédie-Française, un rendez-vous manqué*

Jean-Pierre Vincent semble vouloir tout conter par le menu, détailler chaque épisode, préférer l'épaisseur du roman à la vitesse du théâtre. (...) Les actes se succèdent dans un respect professoral et un esprit de sérieux qui plombent nos paupières. (...) Jean-Pierre Vincent a surtout commis le péché de gravité. Cette pièce n'est profonde qu'à condition d'être truculente et insolente. *Gilles Costaz*

(Télérama) *Dom Juan ou le festin de pierre*

L'absence d'enjeu philosophique dans la mise en scène, un parti pris de lenteur dans le rythme font que l'on regarde se dérouler ce voyage sans déplaisir mais sans être vraiment concerné, même si Loïc Corbery et Serge Bagdassarian sont remarquables. *Sylviane Bernard-Gresh*

(La Croix) *La beauté froide de Dom Juan*

Par son choix pour le rôle-titre, (Jean-Pierre Vincent) bouleverse les poncifs, aiguise les regards : un jeune sociétaire de la Comédie-Française, à la froide beauté séductrice qui fait déjà référence, Loïc Corbery. (...), mû par une sorte d'indifférence au monde et aux autres, hors des règles, au-dessus des lois. *Didier Méreuze*

■ Le mal-aimé ?

Nous sommes nombreux à penser qu'il y a dans le *Dom Juan* que Jean-Pierre Vincent a monté à la Comédie-Française quelque chose qui cloche. Selon moi c'est Dom Juan. Je ne parle pas de l'acteur. Loïc Corbery, qui fut voici peu un délicieux Perdican dans *On ne badine pas avec l'amour* de Musset sous la direction d'Yves Beaunesne, pourrait faire un Dom Juan très convaincant. Il a dans son jeu tous les atouts. Non, c'est la vision que Jean-Pierre Vincent se fait du personnage qui l'éteint.

Dom Juan est né, comme la pénicilline ou la tarte tatin, d'une maladresse. Pressé d'écrire une nouvelle pièce après l'interdiction de *Tartuffe*, Molière recycle à toute vitesse la carcasse pré-existante d'une moralité à grand spectacle, *Le Festin de pierre*. Mais il n'a pas digéré la cabale montée contre lui. Elle l'obsède au point que, sans le faire exprès, il greffe des composants de *Tartuffe* sur *Dom Juan*. Et voici le coureur de jupons devenu un libertin au sens irrégulier, un champion du rationalisme. Ajoutez-y son courage altier, son insolence, son goût de la provocation : le voici modèle pour la jeunesse. Cette fois Molière est allé trop loin. On lui a certainement fait de terribles menaces, car il a retiré la pièce de l'affiche en plein succès et ne l'a jamais imprimée.

On dirait que Vincent réproouve si fort l'immoralité du jeune aristocrate qu'il ne se résout pas à montrer ses bons côtés. Il en fait un blanc-bec évaporé. Mais il n'est jamais payant de dénigrer son personnage principal. Fellini a tout fait pour rabaisser Casanova, mal lui en a pris, le film est ennuyeux. Si l'on n'aime pas Dom Juan, mieux vaut le laisser tranquille. Il n'y a guère que Sganarelle pour qui Vincent semble avoir quelque amitié. Comment ne pas en éprouver quand c'est Serge Bagdassarian qui l'incarne ?

Jacques Nerson

Jean-Pierre Vincent

Jean-Pierre Vincent vient de présenter un *Dom Juan* à la Comédie-Française. Un Dom Juan jeune, beau (magistralement incarné par Loïc Corbery), athlétique, habillé en petit marquis et qui ne meurt plus à la fin... Autant d'éléments qui n'ont pas laissé la critique indifférente. Jean-Pierre Vincent répond.

Théâtral magazine : La première réaction, c'est qu'on trouve votre Dom Juan jeune et beau alors qu'il est traditionnellement joué par des acteurs plus âgés que Loïc Corbery..

Jean-Pierre Vincent : Lagrange, l'acteur qui a créé le rôle venait de jouer Horace dans *l'École des Femmes* et Valère dans *Tartuffe*. C'était un jeune acteur de premier plan puisque Molière lui confie la moitié de sa parole. Dans *l'Impromptu de Versailles* ou dans d'autres occasions, Molière porte sa colère publique lui-même. Mais dans *Dom Juan*, il se divise en deux, il joue Sganarelle et il fait dire ce qu'il pense à Dom Juan.

Cette jeunesse lui donne un petit côté adolescent et immature... Il passe d'un amour à l'autre. Aujourd'hui, on dirait qu'il zappe. N'est-ce pas une caractéristique de l'adolescent ?

Le passage de l'enfance à l'âge adulte se transforme selon les êtres en appétit de savoir, de sport, de sexe et même de tout. Ce n'est pas spécifique à une génération. Dom Juan est jeune et en même temps, c'est un petit marquis. L'ombre du jeune Louis XIV est très présente au début avec le costume excessif que décrit Pierrrot : un petit marquis des précieuses ridicules, avec

des rubans plein les cheveux et des choses insensées. Je crois que personne n'a osé les faire porter à Dom Juan sauf Benno Besson. Et ce séducteur enfantin qu'était le jeune Louis XIV est devenu d'un coup le chef de l'église de France avec une pression énorme sur ses épaules, de sa mère et de l'archevêque de Paris, pour en être digne alors qu'il ne voulait pas aller se confesser et qu'il tripotait les jeunes filles quand il visitait les couvents. C'est un peu la raison de l'arrêt mystérieux de la pièce après 15 représentations.

Parmi les critiques, celle qui revient, c'est le fait que Dom Juan ne meure plus après avoir été frappé par la statue du Commandeur...

Où avez-vous vu qu'il ne mourrait pas ?

Où
avez-vous
vu qu'il ne
mourrait pas ?
Cette fin est très
claire très
ouverte.

Cette fin est très claire et très ouverte. Contrairement à ce qu'a dit Nietzsche, Dieu n'est pas mort ; il n'a jamais existé. Il y a 40 ans, on pouvait espérer en tant qu'athée finir sa vie libre. Mais aujourd'hui je n'en suis plus très sûr parce que l'extraordinaire majorité de l'humanité croit en Dieu. Il y a des spectateurs qui pensent que ce n'est pas le personnage qui se relève mais l'acteur; pourquoi pas. Bernard Chartreux, mon dramaturge, m'a dit au dernier filage : "Je ne sais pas ce que ça veut dire mais c'est très beau". Tous les points de vue sont valables. Les catholiques disent que Dom Juan ressuscite ; moi je dis qu'il renaît. Ce n'est pas la même chose. Au fond je me suis dit simplement à la fin des répétitions que je ne voulais pas en rester à la simple punition, je ne pouvais pas me laisser boussiller par une statue commandée par des curés. Sans doute que je me suis identifié au personnage. Et puis ce *Dom Juan* de 1665 a été suivi par une foutitude de *Dom Juan* qui n'avaient rien à voir avec le texte de Molière. Je voulais le faire repartir on the road. La pièce a été écrite en décembre 1664 et janvier 1665 au moment où Spinoza explique dans le *Tractatus theologicopoliticus* que l'humanité n'arrivant pas à se tirer de ses problèmes crée des valeurs de superstition pour s'y réfugier. C'est l'idée du miracle. Molière ne connaissait pas Spinoza mais son *Dom Juan* appelle à la liberté sans frein et a besoin de contrôler le monde avec son esprit.

Votre statue du commandeur ne fait pas vraiment peur...

Il est écrit dans la pièce que Dom Juan n'a pas peur. Il y a plein de choses inexplicables autour de nous et ce n'est pas pour ça qu'il faut devenir imbécile. Le problème c'est que rien ne peut faire peur au théâtre. J'ai étudié toutes les statues de ces 40 dernières années. Il y a des choses très croquignolesques et



“ On ne va pas en rester là ! ”

des choses très belles. Marcel Maréchal ouvrait une petite porte et derrière on voyait un énorme pied de statue. Avec Didier-Georges Gabily, c'était une petite fille qui descendait sur un trapèze à la renverse. Avec Chéreau en 1968, un CRS en plâtre. Je peux vous dire que l'arrivée de la statue a occupé notre esprit pendant deux ans. Ça a réglé la question du décor. C'était très important qu'il y ait cinq images différentes dans cette pièce. Molière a commandé cinq décors. Il voulait faire un grand spectacle bourré de charme pour masquer un pamphlet contre l'église de France. Ma fin est la stricte terminaison logique de toute la pièce. Le meilleur lecteur, le Sieur de Rochemont, qui a écrit en 1665 un pamphlet admirable, a bien vu que le personnage le plus sacrilège n'était pas Dom Juan mais Sganarelle. Molière était obligé de punir Dom Juan en le faisant tomber en enfer. Mais pendant le châtement, Sganarelle fait des pitreries sur le plateau.

Pourquoi avoir mis les arbres à l'envers ?

Pour ne pas les mettre à l'endroit (rires). C'est une forêt enchantée. C'est un décor de peintre. Un décorateur n'aurait peut-être pas fait ça.

Rien n'est plus difficile à représenter sur un plateau de théâtre que la nature. C'est toujours toc. Donc il faut trouver des solutions. Mettre la nature à l'envers en est une. Et puis au troisième acte, le monde de Dom Juan se renverse.

Certaines critiques reprochent au spectacle sa lenteur.

C'est une deshystérisation. L'hystérie, le sentimentalisme, le sentimentalisme de gauche ne me plaisent pas dans notre rapport à la tradition du théâtre français. Nous sommes quelques-uns avec Jacques Lassalle, Alain Françon et moi-même à ralentir la machine pour qu'on entende et qu'on comprenne. Ça ne veut pas dire qu'on ne s'amuse pas. Il y a des choses biologiquement drôles dans cette pièce.

Qu'est-ce qui vous intrigue chez Dom Juan ?

Sa liberté qui devient un combat pour la liberté de pensée. Je suis pour la fermeture de tous les lieux de culte sur la planète et leur transformation en musées parce que ça fait partie de notre Histoire. Comme disait Musset, je n'ai rien contre les dieux mais contre les curés... La passion que l'on peut avoir pour cette pièce ne peut pas se résumer au personnage de

Dom Juan. Il y a le mystère de comment c'est construit, le couple qu'il forme avec Sganarelle, la force si singulière du personnage d'Elvire, le conflit avec le père représenté avec une violence rare dans le théâtre et surtout le laconisme qu'il y a pour raconter un certain nombre de choses. Pendant 40 ans je me suis dit que je ne monterais pas cette pièce à cause de la statue. Et puis dans les années 2000, quand j'ai quitté la direction de Nanterre-Amandiers, c'est justement *Dom Juan* qui m'a rattaché au répertoire ancien. Tout le monde prend cette légende pour raconter ce qu'il veut. Molière aussi sauf qu'il n'a pas pu changer la fin. Moi j'ai rajouté une deuxième fin pour dire qu'on ne va pas en rester là.

Propos recueillis par HC

■ *Dom Juan*, de Molière, mise en scène de Jean-Pierre Vincent, avec Loïc Corbery, Serge Bagdassarian...

présenté à la Comédie-Française du 18/09 au 11/11/2012

■ *Iphis et lante*, d'Isaac de Benzerade, mise en scène de Jean-Pierre Vincent, du 15 au 19/01

Les suppliantes, d'Eschyle, mise en scène de Jean-Pierre Vincent, avec 40 amateurs, du 10 au 13/06

Théâtre du Gymnase, 4 rue du Théâtre-Français 13001 Marseille, 04 91 24 35 24

DOSSIER



Dans *Nous avons les machines* des Chiens de Navarre, des extra-terrestres se réunissent dans 2000 ans pour organiser une fête au bord d'un trou noir. Ils parlent avec leurs fesses. Nous ne montrons pas les photos des fesses, mais le coeur y est.

Pièces drôles & drôles de pièces

Les pièces drôles, un sujet passionnant mais pas si marrant que ça. Car même si le public préfère rire que pleurer, si si, rire n'est pas si bien vu que ça. D'abord, c'est une manifestation physiologique pas très élégante, et puis on n'a pas l'impression d'en sortir plus malin. Il faut dire que les acteurs qui font rire ont rarement des Oscars (pardon, des Molières).

En réalité l'affaire est beaucoup plus complexe. N'importe quoi peut faire rire n'importe qui. C'est un éminent médecin qui le dit, le Dr Henri Rubinstein, neurologue spécialiste du rire. Ça veut dire que même Beckett ou Jon Fosse peuvent faire rire. D'ailleurs, pour beaucoup ces auteurs sont la quintessence du rire. Joël Pommerat, dont le théâtre décrit une société très sombre et angoissante, oriente aussi depuis quelque temps son écriture vers l'humour.

Et puis tout dépend pourquoi on rit. Au théâtre du Rond-Point, le mot d'ordre de Jean-Michel Ribes, c'est de rire pour résister. A l'oppression, à la bêtise, à l'ennui. Mais attention, pas n'importe comment. La vulgarité, la grossièreté sont bannies. Et si on donne dans l'absurde ou l'originalité, on le fait avec poésie. Tout participe au rire. Le texte, la mise en scène, les acteurs, le décor, la musique. On le voit bien avec *Un chapeau de paille d'Italie* que monte en ce moment le metteur en scène italien Giorgio Barberio Corsetti au Français. La pièce est parfaitement orchestrée entre l'intrigue initiale, les mimiques des comédiens, les mimodrames, les morceaux de rock qui ponctuent chaque scène : résultat, le bonbon vous fond dans la bouche.

Evidemment, ça a plus de classe quand c'est dans le théâtre public, les metteurs en scène trouvant mille et une raisons sérieuses de faire rire. Mais le public ne fait pas la différence entre un Feydeau public ou un Feydeau privé. Il va là où ça lui fait du bien. Parce qu'il faut bien se le dire, le rire fait du bien. On passe sur tous les bienfaits antidépresseur, anticholestérol et autre. La grande nouvelle, c'est qu'il active l'intelligence en mettant "*en marche le cerveau de façon positive dans les mécanismes de compréhension*", révèle encore le Dr Rubinstein. Rabelais l'avait bien dit "*le rire est le propre de l'homme*". Parce que le propre de l'homme, c'est son intelligence.

Hélène Chevrier

ALAIN FRANÇON

Arnaud Denis

CLÉMENT MICHEL

Didier Bénureau

Doris Darling

Henri Rubinstein

Frédéric Béliet-Garcia

GARNIER & SENTOU

Ged Marlon

GUILLAUME MÉLANIE

ISABELLE MERGAULT

Ivan Calbérac

Jean-Christophe Meurisse

JEAN-CLAUDE FALL

Jean-Michel Ribes

JOËL POMMERAT

LAURENT RUQUIER

Louis-Michel Colla

Macha Makeïeff

Michel Fau

NICOLAS BRIANÇON

Pierre Richard

Romane Bohringer

Sébastien Azzopardi & Sacha Danino

SÉBASTIEN THIÉRY

SOPHIE PÉREZ

Jean-
Christophe
Meurisse

Les bouffons du théâtre

"En tant que spectateur je dois jouir, rire, être ému". En tout cas vivre quelque chose. C'est pour ça que le théâtre des Chiens de Navarre est physique. Les acteurs se déploient sur le plateau jusqu'à la transe. En face, toutes les réactions sont possibles. Mais celle qui revient le plus, c'est le rire. Sous toutes ses formes.

Théâtral magazine : Il n'y a pas que des choses drôles dans vos pièces ; il y a parfois beaucoup de violence...

Jean-Christophe Meurisse : Il y a quelque chose de souterrain, d'obscur, de critique, de satirique qui nous amène au rire. S'il n'y avait pas cette défense, on se foutrait en l'air. Dans les *Inrockuptibles*, Patrick Sourd a écrit à propos du dernier spectacle, *Nous avons les machines*, qu'en entendant les gens autour, il s'était demandé s'ils riaient des mêmes choses que lui. Et effectivement, chacun regarde la pièce selon son histoire et rit différemment. Certains ont un rire plus méchant et d'autres plus naïf. Et c'est souvent un rire de résistance ailleurs. Dans *Une raquette*, il y a une femme violée par un champignon géant et une carotte. Le viol est vécu de façon très réaliste par rapport à la victime. Dans le public, il y a ceux qui sont choqués par l'acte et par sa violence et il y en a d'autres qui rient à cause du champi-

gnon et de la carotte. Beckett disait que le pire suit l'horreur puis le rire. Ça veut dire qu'après l'horreur, il y a le rire.

Y a-t-il toujours du sens ?

Quelquefois, il peut y avoir une gratuité.

Comme le personnage qui parle avec ses fesses dans *Nous avons les machines* ?

On est avant tout dans le plaisir. Il faut que du premier au dernier jour de représentation, il y ait du plaisir. Cet amusement là, le spectateur le reçoit. Et puis, ce sont des acteurs sauvages, qui ont un apport fort à la pensée, à la littérature, à l'art. Et j'ai besoin de leur grain de folie, leur point de démente. Deleuze parlait du charme de la démente. On travaille un peu comme des enfants fous. Certains spectateurs disent qu'ils ont l'impression que tout est possible avec nous. Et c'est vrai. Dans *Une raquette*, il y a une par-touze d'impuissants. Les acteurs portent des masques de vieux, tombent, glissent dans leur vomi et finissent dans le public en montrant leur sexe aux premiers rangs effrayés et amusés de notre idiotie.

Cela vous importe-t-il d'être bien considéré ?

Bizarrement on est taxé de facilité. On est les bouffons du théâtre subventionné, les agitateurs. Le public se divertit donc c'est très mauvais signe. Ça rabaisse. Parce que pour beaucoup le théâtre français a la mission d'élever le peuple. Mais le théâtre ne

vient pas de là. C'est beaucoup plus archaïque, beaucoup plus inconscient, beaucoup plus fou. Je crois à l'intelligence immédiate du spectateur. Il n'a pas besoin qu'on lui dise que c'est drôle ou triste ou que ça fait réfléchir. Le théâtre, l'art, c'est la vie.

Que préparez-vous ?

Après *Les danseurs ont apprécié la qualité du parquet*, on créera en février *Quand je pense qu'on va vieillir ensemble*. On est parti du livre *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. On part du titre. On naît seul, on vit seul, on meurt seul. L'amour est impossible, la création est impossible. Cette phrase est d'autant plus vraie dans la société occidentale aujourd'hui.

Propos recueillis par HC

■ *Une raquette*. 13 et 14/12 Théâtre Daniel Sorano, 35 allée Jules-Guesde 31000 Toulouse, 05 81 91 79 19

■ *Nous avons les machines*. 27/11 Pessac en Scènes, 21 place de la Ve République 33600 Pessac, 05 57 93 65 40

■ *Les danseurs ont apprécié la qualité du parquet*. 13 au 17/11 Ménagerie de Verre, 12 rue Lechevin 75011 Paris, 01 43 38 33 44

■ *Quand je pense qu'on va vieillir ensemble* 10 au 23/02 Subsistances, 8 bis Quai Saint-Vincent 69001 Lyon, 04 78 39 10 02. 14 au 25/05 Bouffes du Nord, 37 bd de la Chapelle 75010 Paris, 01 46 07 34 50



Michel Fau

Le rire de l'effroi

Après *Britannicus*, la pièce de Racine et *Demain il fera jour*, de Montherlant qu'il a jouées au festival de Figeac, Michel Fau prend un nouveau risque : il met en scène et joue *Que faire de Mr Sloane ?*, une "farce noire" et méconne du britannique Joe Orton. Sensible et volontiers décalé, en février 2013, le comédien qui "aime être là où on ne l'attend pas" montera *Ciboulette*, une opérette de Reynaldo Hahn, à l'Opéra comique.

Théâtral magazine : Est-ce que c'est le côté "farce noire" qui vous a séduit dans *Que faire de Mr Sloane ?*

Michel Fau : Oui, tout à fait, mais c'est aussi une comédie de boulevard, avec tous les codes du boulevard, burlesque, très méchante et même assez violente. J'aime bien quand le rire est lié à l'effroi. La pièce a été écrite en 64 et parle beaucoup de désir et de sexualité. On a fait faire une nouvelle traduction. Elle avait été créée en 70 avec Madeleine Robinson, dans une version plus soft. Charlotte de Turckheim n'a pas peur d'incarner un "monstre", une femme de 50 ans qui se prend un peu pour une petite fille.

Votre troupe est-elle prête à se moquer d'elle-même ?

J'ai réuni des acteurs qui ne se connaissent pas et viennent d'horizons différents. Que ce soit Charlotte de Turckheim, Gaspard Ulliel ou Jean-Claude Jay, ils n'ont pas eu peur de travailler sur le grotesque et le ridicule, alors qu'ils ont tous des images codées. Pendant les répétitions, on ne faisait que rire et en même temps, on se disait : "C'est affreux !". Les personnages sont fous et n'ont plus de logique. Ils sont capables d'être agressifs et deux secondes après, de se mettre à pleurer. Je suis sûr que des gens estimeront que la pièce donne une image dégradante de la femme, mais l'homme n'est pas mieux, c'est toute l'humanité qui est remise en question, comme dans les pièces de Shakespeare ou de Jean Genet.

Est-ce que dans le rire, il y a de la vérité ?

Oui, c'est pour cela que ça fait rire. Il ne faut pas vouloir faire rire pour faire rire. Je ne pensais pas faire rire en jouant le *Récital emphatique*.

Propos recueillis par Nathalie Simon

■ *Que faire de Mr Sloane ?*, de Joe Orton. Comédie des Champs-Élysées 15, avenue Montaigne 75008 Paris, 01 53 23 99 19, jusqu'au 31/12

THEATRE

PARIS 16 - www.theatre-ranelagh.com

théâtres
parisiens
associés

RANEL

Direction Catherine Develay

Arts & Spectacles
PRODUCTION

PRÉSENTENT

~ COLORATURE ~

MRS JENKINS ET SON PIANISTE



DE STEPHEN TEMPERLEY

AVEC AGNÈS BOVE ET GRÉGORI BAQUET

TEXTE FRANÇAIS STÉPHANE LAPORTE - MISE EN SCÈNE AGNÈS BOURY

LUMIÈRE : LAURENT BÉAL - COSTUMES : EYMERIC FRANÇOIS - DÉCOR : CLAUDE PLET

OFFRE SPÉCIALE

Place en 1ère Cat. à 20€ au lieu de 35€
offre valable dans la limite des places disponibles
et sur réservation obligatoire au 01 42 88 64 44

À PARTIR DU 1^{ER} DÉCEMBRE 2012 À 21H

LOC. 01 42 88 64 44
www.theatre-ranelagh.com



Dans *Embrassons-nous, Folleville !* de Labiche, qu'elle a créé en 2010 et qu'elle reprend à la Pépinière théâtre, Romane Bohringer joue Berthe, une jeune fille fougueuse. Le vaudeville, elle ne connaissait pas. Mais avec Pierre Pradinas, qui la dirige pour la cinquième fois, elle se sent en confiance. Avec lui, elle a abordé d'autres registres de la comédie. Particulièrement avec les pièces de Gabor Rasso, *Fantômas revient*, *L'Enfer* et *Les Amis du placard*.

Théâtral magazine : Qui vous a amenée à la comédie ?

Romane Bohringer : J'ai commencé à jouer des pièces drôles avec *Le Conte d'Hiver* de Shakespeare que Pierre Pradinas a mis en scène en 2002. Il m'a amenée à une sorte de folie, de fantaisie. Un jour il m'a parlé de Labiche. C'est notre 5e pièce ensemble.

Comment avez-vous abordé Labiche ?

Je ne me suis jamais dit qu'il fallait être drôle ou efficace. Je la joue comme une pièce de Shakespeare. Labiche fait se marier des gens qui n'ont pas envie de se marier, dîner ensemble des gens qui n'ont pas envie de dîner ensemble... c'est l'affrontement de ces contraires qui fait que c'est drôle.

Il y a deux ans, vous avez joué *Les Amis du placard*, une pièce délirante dans laquelle

Romane Bohringer La confiance

vous formiez un couple avec Bénéreau qui louait des amis.

C'est le pire de nous mais à portée de main. Si d'un coup on nous permettait d'être amoral, est-ce qu'on se comporterait bien ? Quand j'ai lu la pièce, j'ai commencé à envisager mon personnage, une femme complexe, frustrée, revancharde, *a priori* très loin de moi. Je voulais porter une perruque, je pensais composition. Mais, dès les premiers jours de répétition, j'ai compris qu'on allait faire le contraire. J'ai joué exactement comme je suis dans la vie c'est-à-dire timide, avec toute ma fragilité. Cela a été une des expériences les plus fortes que j'ai vécues. C'est le personnage qui m'a créé le moins de difficultés ; ce n'était plus du tout moi et en même temps complètement moi.

Cela a-t-il changé quelque chose dans votre manière de jouer ?

Cela m'a libérée par rapport à ce dont je me sentais capable de jouer. Comme *Roméo et Juliette* m'avait transformée avant. Mais c'est aussi parce que j'ai trouvé les gens avec qui je travaille en confiance.

Vous sentez-vous considérée de faire rire ?

On est souvent considéré comme des guignols. Mais les pièces de Gabor sont radicales. Quand on a joué *Les amis du placard*, on s'est fait insulter en tournée par le public.

Propos recueillis par HC

■ *Embrassons-nous, Folleville !*, de Labiche, mise en scène de Pierre Pradinas. Pépinière Théâtre, 7 rue Louis Le Grand 75002 Paris, 01 42 61 44 16

Originaux

Sacha Danino Sébastien Azzopardi

Depuis *Le tour du monde en 80 jours* toujours à l'affiche depuis 2006, Sébastien Azzopardi et Sacha Danino ont insufflé un vent de nouveauté dans les théâtres privés. Ils enchaînent les succès à quatre mains : *Mission Florimont* ou *Dernier coup de ciseaux*, leurs dernières créations, ne désemplassent pas.

Quel type d'humour pratiquez-vous ?

Sacha : On n'est pas sur un seul registre. Il y a des clins d'oeil à l'actualité, du surréalisme à la manière des Monty Python, de la comédie de situation...

Sébastien : A chaque fois, on essaie de faire des spectacles originaux, et surtout de sortir la comédie du salon bourgeois. *Le tour du monde* ou *Mission Florimont*, c'est presque de la commedia dell'arte. L'acteur est essentiel. Et on est des auteurs très dépendants des acteurs, de leur énergie, de leur folie et du contact qu'ils vont établir avec le public.

Y a-t-il un message derrière l'humour ?

Sébastien : Il y a toujours un message. Même dans *Mission Florimont*. Sur la forme, on a une



Jean-Michel Ribes

Sa meilleure défense

Au théâtre du Rond-Point qu'il dirige depuis dix ans, Jean-Michel Ribes combat l'esprit de sérieux ambiant, les raisonneurs et collabos. Sa meilleure défense ? L'humour tant qu'il est absurde et chargé de non sens.

Théâtral magazine : Le thème du programme du théâtre du Rond-Point, c'est le rire de résistance...

Jean-Michel Ribes : J'ai essayé de remettre un certain type de rire à la place qu'il méritait. J'ai fait l'encyclopédie du *Rire de Résistance* pour saluer des grands poètes et écrivains de Diogène à Raymond Queneau en passant par Molière, ou Alphonse Allais... qui nous ont libérés des raisonnements étouffants des gens qui savent. Rabelais a inventé les géants Gargantua et Pantagruel, fait imploser la Sorbonne, réinventé le français. Dans le Quart-Livre, il crée l'Abbaye de Thélème dont la devise est "*fais ce que voudra*". C'est lui qui a dit "*rire est le propre de l'homme*". Il faut s'attaquer à l'esprit de sérieux. Quand on est étouffé de partout, le rire permet encore de survivre. En tout cas, c'est comme ça que j'arrive à survivre et à ne pas tomber dans une espèce d'assommoir.

Pourquoi le rire est-il mal considéré ?

Il y a eu toute une espèce de terreur du rire. Staline disait une chose étonnante : "*un pays vraiment heureux n'a pas besoin d'humour*". A l'époque du haut Moyen-Âge, se moquer ou rire était banni comme la fornication. Au III^e siècle, les pauvres s'habillaient en diables et faisaient ce qu'ils voulaient pendant deux jours. C'était tellement formidable que le Pape a interdit cette fête. Si la représentation de l'Enfer est si drôle, personne ne va vouloir aller au ciel (*rires*).

L'année dernière, vous avez monté *René l'énergé*, un opéra-bouffe contre Sarkozy...

On a un peu réduit ça à un spectacle contre Sarkozy. C'était plus une bouffonnerie sur la politique où tout le monde en prenait pour son grade. La vraie attaque de ce spectacle, c'était à la fin contre l'extrême droite. C'est ce qui me fait le plus peur. Sarkozy c'est un épiphénomène.

Vous reprenez *Théâtre sans animaux* en janvier, une comédie absurde...

C'est un spectacle qui s'est déjà joué dans 25 pays. Je n'en peux plus de la psychologie où tout est annoncé. On a besoin de surprise. Je suis transpercé comme tout le monde par la société mais je la recrache un peu naïvement. Quand je vois apparaître le sens ou le message un peu lourdingue, j'arrête d'écrire.

Quels sont les auteurs qui vous font rire ?

Je suis à genoux devant Beckett, j'aime beaucoup Dubillard, les dadaïstes sont pour moi la plus grande révolte de la littérature. Je me sens plus proche d'eux que d'une littérature d'auteur boulevardier ou donneur de leçons. J'aime bien apprendre mais je n'aime pas qu'on me donne de leçon (*rires*).

Propos recueillis par HC

■ *Théâtre sans animaux*, de Jean-Michel Ribes
Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin D. Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 23/01 au 23/03

réflexion sur ce qu'est la création d'un personnage par l'acteur et la construction d'une comédie. Sur le fond, il y a des références à l'actualité et à notre société. Dans *Le tour du monde*, quand Phileas Fogg explique comment il a gagné un jour grâce aux fuseaux horaires, Passepartout lui dit "*je ne comprends pas, j'ai fait un bac littéraire*". Et Phileas lui répond que c'est pour ça qu'il a fini domestique. C'est éminemment politique. On a tous fait des bacs littéraires et frôlé le chômage de très près !

Sacha : Du théâtre grec aux Guignols de l'Info, le théâtre parle souvent de politique.
Souffrez-vous de la mauvaise image de la comédie ?

Sacha : On fait du théâtre pour le public. D'ailleurs, la mauvaise image de la comédie vient aussi de ce contact qu'on cherche à établir avec la salle.

Sébastien : Pour *Le tour du monde*, on voulait juste monter un roman d'aventures avec cinq comédiens et trois bouts de ficelle. Comme on ne pouvait pas faire dérailler un train ou couler un bateau, il a bien fallu remplacer ces scènes par des scènes de comédie. Mais aucun théâtre privé n'en voulait ; c'était trop décalé pour faire un spectacle populaire parc... Et cela fait sept ans que c'est à l'affiche.
Avez-vous envie d'écrire autre chose que des comédies ?

Sébastien : J'aimerais écrire un thriller. Et

comme metteur en scène, j'ai monté au théâtre 14 *L'éventail de Lady Windermere* pour lequel j'ai obtenu une nomination au Molière du meilleur spectacle de théâtre public.

Sacha : Moi, j'aimerais écrire une biographie. En fait, on aime le théâtre de genre.

Propos recueillis par HC

■ *Dernier coup de ciseaux*. Mathurins, 36 rue des Mathurins 75008 Paris, 01 42 65 90 00

■ *Le tour du monde en 80 jours*. Jusqu'au 28/11 au Café de la Gare, 1 rue du Temple 75004 Paris, 01 42 78 52 51. A partir du 28/11 au Splendid, 48 rue du Faubourg Saint-Martin 75010 Paris, 01 42 08 21 93

Alain Françon Rire fragile

Vous intéressez-vous à la question du rire au théâtre ?

Alain Françon : C'est une chose qui me questionne beaucoup. Pour *La Dernière Bande* de Beckett que j'ai mise en scène au théâtre de l'Œuvre, il y a des soirs avec beaucoup de rires et des soirs avec trop de silence. Quand il n'y a pas de rires, la représentation n'est pas ce qu'elle doit être, elle n'a pas atteint son but. Ce problème-là me passionne et me trouble, parce que je ne sais pas exactement pourquoi il y a ces réactions différentes. C'était ainsi quand j'ai monté *Vinaver* et Tchekhov. Je me souviens de *Vinaver* furieux parce que le public ne riait pas à une mise en lecture de *Les Travaux et les Jours* que j'avais faite ! Chez Tchekhov, il

faut ramener le rire. Il n'y a pas de hiérarchie entre les choses les plus ordinaires et les choses extraordinaires, c'est ce qui fait que le rire se produit. Ce rire-là est libérateur, pas de convention, pas provoqué par des effets textuels. Dans *Les Trois Sœurs*, que je vais reprendre à la Comédie-Française, il y a des rires en cascade mais il suffit qu'un acteur rate le motif, le rire ne passe pas. C'est vrai même pour Edward Bond, dans *La Compagnie des hommes* par exemple, si on n'inverse pas l'action du côté du rire, c'est manqué. J'en ai parlé à Bond. Pour lui, dans la psyché de l'enfant, tout peut être vécu sur deux plans, la peur et l'éclat de rire.

Que pensez-vous des spectacles et des acteurs proprement comiques ?

Je suis allé revoir Dominique Valadié dans *Chroniques d'une haine ordinaire*. Chez Desproges, tout à coup le rire prend un court-circuit et fait frémir. J'aime bien quand cela devient arrogant, malsain, ambigu. Coluche m'a beaucoup fasciné. Il allait loin dans l'attaque. Je crois qu'à présent, chez les amuseurs, ce rire s'est dilué.

Avez-vous des projets où le rire sera en jeu ?

Oui, dans certains moments de *Solness le constructeur* d'Ibsen ! Mais je sais que les paramètres qui permettent que le rire se fasse sont très variables, et sont en jeu dans l'instant même.

Propos recueillis par Gilles Costaz



Quand Marianne Sergent fait rire en *Doris Darling*...

La pièce de Ben Elton, *Doris Darling* à l'affiche du Théâtre du Petit Saint-Martin, n'est un modèle ni de tendresse ni de moralité. Son héroïne, la sulfureuse Doris Wallis, n'est la Darling chérie que de courtisans heureux d'acheter leur tranquillité devant ce monsieur d'arrogance qui se targue de faire et défaire les réputations dans la presse people. Ici, les clés du comique résident plus dans la mise en scène que dans un texte qui fait dégringoler des formules à l'emporte-pièce comme si on gagnait le gros lot au jackpot. Le problème est que l'on a rien demandé ni vu venir. Cueillis à froid. Alors on se rabat sur un montage spectaculaire et sur le look improbable de la diva qui, juché sur d'impressionnants talons, défile en

foufrou, strass et paillettes. De ce festival déjanté émane un parfum burlesque qui fait patienter le spectateur jusqu'au retournement de situation de la pièce légitimant le barnum de la première partie. Marianne Sergent sert un potage à la louche comme si c'était du caviar, et c'est ce qui est le plus drôle. Comme dans ses sketches, elle gouaille mais dans un chorus qui ménage de beaux effets de surprise. Surprise, c'est le mot. Le public ne l'attend ni dans ce registre, ni dans un texte de comédie. Il fallait oser montrer un personnage monstrueux comme cette Doris et risquer de le faire aimer parce qu'il fait rire de ce qu'il est, plus que de ce qu'il dit. C'est là toute la force de Marianne Sergent distribuée dans le rôle.

François Varlin

■ *Doris Darling*, de Ben Elton, avec Marianne Sergent. Petit Saint-Martin, 18 bd Saint-Martin 75010 Paris, 01 42 08 00 32, jusqu'au 31/12



**THÉÂTRE
DE LA
MADELEINE**
DIRECTION JEAN-CLAUDE CAMUS

une pièce de
ben jonson
mise en scène par
nicolas briançon

**roland bertin
nicolas briançon**

VOLPONE

« Volpone, une pièce en or ! » **Le Figaro**
« Wonderful Volpone ! » **blog Elle**
« Immense Roland Bertin ! » **Les Échos**
« Une farce sombre et visionnaire (...) » **Télérama**
« (...) une éblouissante démonstration
de son talent (...) » **Le Figaro Magazine**
« Une riche soirée » **Le Canard Enchaîné**

avec
**anne charrier, philippe laudenbach
grégoire bonnet, pascal elso
barbara probst, matthias van khache
et yves gasc**
danseurs **mickaël leduc, mas belsito, salim bagayoko**

adaptation **nicolas briançon** et **pierre-alain leleu**
décors **pierre-yes leprince**
lumière **gaëlle de malgaive**
costumes **michel dussarrat**
chorégraphie **karine orts**

théâtres
parisiens
associés

LOCATION
01 42 65 07 09
theatremadeleine.com



MAGASINS FNAC, CARREFOUR, VIRGIN, AGENCES, AUCHAN, FNAC.COM



**THÉÂTRE
DU petit
ST-MARTIN**
DIRECTION JEAN-CLAUDE CAMUS

théâtres
parisiens
associés

Bitch* [bich]
- *noun.* **Female of any
member of the dog family.**



Doris Darling

*Chienne
- *nom.* Femelle du chien.

SILLY COW, UNE COMÉDIE ANGLAISE DE

BEN ELTON

TRADUCTION, ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE

MARIANNE GROVES

AVEC

MARIANNE SERGENT

**AMÉLIE ETASSE, THIERRY LOPEZ
ÉRIC PRAT, FRANÇOIS SIENER**

SCÉNOGRAPHIE **GILLES TOUYARD**
LUMIÈRES **ORAZIO TROTTA**
VIDEO **GROUPE RAZMAR**
CONCEPTION SONORE **MADAME MINIATURE**
STYLISME **BLANDINE VINCENT**
MAQUILLAGES **GUILAUME BELLU**
CHOREGRAPHIES **ESTHER LINLEY**
COORDINATION PHYSIQUE **MICHAËL TROUDE**

Délicieusement détestable ! **VOGUE**

Jubilatoire ! **TÉLÉRAMA**

Un chef-d'œuvre de
méchanceté déjantée ! **PARIS-MATCH**

Exceptionnel de drôlerie ! **PARISCOPE**

On frôle la perfection ! **SORTIR À PARIS**



Réservez
depuis votre
mobile

LOCATION
01 42 08 00 32
doris-darling.com



MAGASINS FNAC, CARREFOUR, VIRGIN, AGENCES, AUCHAN, FNAC.COM



Joël Pommerat Allier la dérision et le tragique



Ma chambre froide de Joël Pommerat

Le théâtre de Joël Pommerat est sombre. Mais depuis qu'il écrit aussi pour les enfants, l'humour vient décompresser le tragique des situations. Un humour qui était déjà présent dans son écriture mais qu'il ne développait pas...

Théâtral magazine : Qu'est-ce qu'une écriture humoristique pour vous ?

Joël Pommerat : Depuis le commencement de mon travail, j'ai essayé de trouver un alliage entre la dérision et le tragique. Et je pourrais rajouter : le vrai. Si chacun de ces éléments est coupé des autres au théâtre, il est inopérant. Par exemple, le tragique sans la vérité, ce n'est pas intéressant ; le tragique sans la dérision, c'est pathétique. Vouloir traiter qu'une seule de ces dimensions, c'est aller vers quelque chose d'extrêmement réducteur. Depuis mon travail sur les pièces pour les enfants (*Pinocchio*, *Le Petit Chaperon Rouge* et *Cendrillon*), j'ai accentué la dimension de la dérision, de l'ironie, de l'humour, sans perdre les autres. J'avais conscience de ne pas pouvoir aller aussi loin dans la gravité et dans le tragique parce que je m'adressais aux enfants. Mon côté sombre, je le garde pour les adultes.

Dans une interview, vous parliez de chercher dans votre écriture à mettre les gens dans un état d'hypersensibilité. Est-ce que l'humour aide à atteindre cet état ?

Quand on fait rire les gens, on les chasse d'un point de sensibilité particulier. La très grande émotion produite par une hypersensibilité provoque des choses très fortes. Et quand on ne comprend pas, quand on est perdu, touché, ou dérangé, on ne rit pas, parce qu'on se sent en danger.

Développer l'humour, cela se passe au stade de l'écriture elle-même ou de la mise en scène ?

C'est dans l'écriture. Dans *Ma chambre froide*, l'humour venait aussi du contraste entre le sérieux des personnages placés dans des situations tragiques, et le caractère extraordinairement cocasse de certaines situations. L'humour, c'est toujours inattendu, déroutant. C'est l'incohérence aussi qui fait qu'on peut rire. Après, il faut trouver le juste rythme pour créer ces moments où d'un seul coup il y a une espèce de gouffre qui s'ouvre. L'humour n'a pas besoin de la rapidité mais il a besoin de la précision et on a beaucoup travaillé, non pas sur une mécanique parce que ça voudrait dire qu'il n'y aurait pas de sensibilité, mais sur la précision du rythme.

Pourquoi ne pas avoir développé cet humour plus tôt ?

Pour des bonnes et des mauvaises raisons. Les bonnes, c'est que vouloir aller trop dans cette direction, c'est aussi se détourner de la vérité. C'est un peu privilégier la pirouette

plutôt que le fond des choses. J'avais très peur quand j'ai commencé à écrire de passer à côté des choses chaque fois que je sentais l'humour arriver. Les mauvaises raisons, c'est que les modèles qui m'impressionnent le plus ne travaillent pas la légèreté. Il y a une sorte de valorisation de la gravité et du tragique. Aujourd'hui, je pense qu'une écriture sans humour, c'est très difficile. Notre vision moderne de la vie inclut un regard de dérision sur l'existence. Même l'écriture de Jon Fosse est bourrée d'humour.

Quelles sont vos prochaines créations ?

Il y a d'abord *La réunification des deux Coré* à l'Odéon et à la rentrée de septembre 2013, je vais monter avec un groupe de jeunes comédiens un texte de Catherine Anne, *L'année sans été*.

Ce sera la première fois que vous monterez un texte qui n'est pas de vous.

C'est un spectacle que je monte avec des jeunes gens. C'est inspiré de la vie de Rilke. Ça parle de la création, des jeunes au commencement de leur vie d'adulte avec les questions de séparation d'avec les parents, des engagements moraux, de la peur de l'avenir. Ça se passe au début du XXe siècle juste avant la guerre de 14-18. Le spectacle sera créé à Bruxelles en décembre 2013 et viendra à Paris en janvier 2014.

Propos recueillis par HC

A la Criée à Marseille dont elle vient de lancer la première saison depuis sa nomination, Macha Makeïeff poursuit le travail qu'elle mène depuis plus de trente ans avec son compagnon Jérôme Deschamps. Faire rire oui, mais comme on ferait pleurer, en bouleversant, en atteignant le public dans ce qu'il a de plus sensible et de moins contrôlable : sa propension à l'empathie, à l'émerveillement.



Théâtral magazine : Ce n'était pas facile à vos débuts d'imposer votre fantaisie...

Macha Makeïeff : Il y a quelques décennies, dans le théâtre public, quand on allait du côté de la fantaisie même pour parler du bruit du monde et de la difficulté de vivre, on n'était pas dans l'air du temps. Il fallait monter Feydeau en dénonçant la noirceur de son époque et l'horreur du comportement de ces petits-bourgeois. On disait que faire rire était populaire ou facile alors que c'est populaire mais pas facile. Et puis, il y a plusieurs formes de rire. L'humour sans l'arrière-plan d'une grande mélancolie ne m'intéresse pas beaucoup. J'aime bien être juste avant le désastre quand il est encore temps, quand on est encore vivant. La situation provoque le rire parce qu'elle se frotte à la désespérance. Et il y a autre chose que je défends plus que jamais maintenant que je dirige un théâtre, c'est la réjouissance.

La réjouissance, c'est le plaisir ?

Oui, le plaisir d'être ensemble. On partage une vision du monde, de nous-mêmes, de nos maladroites. Les gens vous disent qu'ils

rient et qu'en même temps ils ont envie de pleurer parce que ça leur rappelle quelqu'un.

Le rire ne donne pas forcément du plaisir...

Non. Dans le rire lui-même, il y a quelque chose d'extrêmement violent puisque c'est une émanation physiologique. Cela a un rapport avec des humeurs, avec le corps. Cela fait peur parce que ce n'est pas très maîtrisable. Et en même temps c'est l'expression d'une liberté aussi.

Quel est le point de départ de vos spectacles ?

C'est la colère et après, une espèce de méditation poétique avec des objets, des couleurs, de la musique, des bouts de textes, des matériaux, en ce qui me concerne. Ensuite, dans la mise en oeuvre, c'est l'envie de toucher le sensible plutôt que l'intelligible. Sinon, la perception du monde ne serait pas complète. Dans un élan poétique il y a une part de choses qui nous dépasse, qu'on laisse venir et qu'après on met en forme. La réflexion a lieu mais c'est beaucoup plus facile de réfléchir après avoir fait le specta-

cle. Pendant, c'est trop brûlant, délicat. Il faut rester dans une absolue sincérité.

Le rire est-il obligatoire ?

Pas du tout. On ne vient pas sur le plateau pour faire rire. Ce n'est pas une manipulation. Mais il y a plus de chance que le public ri si les acteurs s'amusent. Chez certains acteurs c'est comme une grâce. Ils entrent en scène et vous savez qu'ils vont vous emmener dans une espèce d'empathie, une complicité. Et puis, le théâtre dit toujours beaucoup plus que ce qu'il montre. On en passe par le rire mais juste derrière il y a autre chose. C'est un état provisoire. J'aime quand les choses profondes arrivent d'abord par le sensible. Ce n'est pas se priver de l'intelligence, elle est avant, elle est après, elle traverse, mais ce n'est pas un bouclier entre le public et les acteurs.

Propos recueillis par HC

■ *Les Apaches*, de Macha Makeïeff, du 15 au 17/11

■ *Ali Baba*, de Macha Makeïeff, du 13 au 29/03
La Criée, 130 quai de Rive Neuve 13284
 Marseille, 04 91 54 70 54





Sophie Pérez

Des équations improbables

Depuis 1998, date de la création de la compagnie du Zerep avec Xavier Boussiron, Sophie Pérez distille sa fantaisie sur le théâtre contemporain avec des spectacles comme *Mais où donc est passée Esther Williams*, *Laisse les gondoles à Venise*, *Enjambe Charles*, *Gombrowiczshow*, *Deux masques et la plume*, ou *Oncle Gourdin* créé dans le In d'Avignon 2011. Également scénographe, elle signe régulièrement les décors des mises en scène de Frédéric Béliier-Garcia (*La Mouette*, c'est elle) et vient de réaliser le train fantôme de Lille 3000.

Comment définiriez-vous votre travail sur l'humour ?

Pour moi l'humour, c'est une chose constitutive et pas une posture. Il faut avoir beaucoup pleuré pour pouvoir beaucoup rire. Et donc souvent ce sont des choses un peu salvatrices. C'est dans ma nature intime et donc dans ma nature formelle aussi. Si à un moment il y a de l'émotion, il y a toujours quelque chose de l'ordre du rire ou de la négation pour la mettre plus loin.

L'humour est-il méchant ?

Je pense qu'on ne peut pas faire de l'art avec des bons sentiments.

Comment construisez-vous les spectacles ?

Pour *Oncle Gourdin*, on s'est demandé ce que ça ferait d'habiller des acteurs de 45 ans en lutins sur scène. Pour *Enjambe Charles*, on

cherchait ce qui allait bien avec Charles Aznavour ; ce sont les vieux et ce qui va bien avec les vieux, c'est la poterie. On est allé faire de la poterie dans le nord de la France, on a fait une multitude de pots très haut qu'on est allé montrer à Louise Bourgeois à New-York. Et la voir arriver en nuisette et avec son déambulateur, c'était juste pas possible (rires).

Est-ce bien considéré ?

Non. Il y a quelque chose de déglingué dans le rire. Alors que c'est très sérieux. Nos spectacles sont très préparés. Les acteurs avec qui on travaille sont de grands tragédiens capables de jouer beaucoup de choses.

Vous êtes aussi très perfectionniste dans la scénographie.

J'ai été l'assistante de grands scénographes

qui faisaient de l'opéra et j'ai gardé un goût pour l'objet scénique, la lumière. Pour moi, le théâtre c'est une grosse boîte noire à remplir. J'essaie de rendre le plateau vivant et le rire c'est assez galvanisant. La prochaine création, c'est un western. On travaille dessus, sur les costumes d'époque et sur Courteline. Parce que pendant que les cow-boys étaient en train de faire la conquête des grands espaces et d'achever les Indiens, de l'autre côté de l'Atlantique, on jouait des petits drames bourgeois. Et les costumes de Courteline ressemblaient à ceux des *Mystères de l'Ouest*. À chaque spectacle, on part sur des des équations impossible, sur des rencontres improbables.

Propos recueillis par HC

Ivan Calbérac

Quand le rire réconcilie

Sa pièce *L'étudiante et Monsieur Henri* est l'un des plus jolis succès de la rentrée théâtrale. Le sujet, la confrontation d'un vieux monsieur et de sa jeune locataire, une étudiante fauchée, donne lieu à des situations drôles et sensibles.

Qu'est-ce que l'humour apporte à la pièce ?

C'est une pièce qui parle de la difficulté d'être soi, de l'héritage familial, du rapport au père... Il y a plein de thèmes sous-jacents. Et l'humour est un formidable vecteur pour sensibiliser les spectateurs. Dès qu'ils rient,

on sait qu'ils sont pris.

Comment définiriez-vous cet humour ?

C'est un comique de caractère. Ma référence, ce sont les pièces de Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui, où on n'est pas dans la caricature. Il y a toujours une certaine sincérité. Ma première pièce s'appelait *Le bourreau* ; c'était une comédie absurde sur un homme qui voulait couper la tête à un autre mais n'y arrivait pas. Ensuite j'ai fait une comédie plus débridée qui s'appelait *Tout un cinéma*. *L'étudiante et Monsieur Henri*, je crois que c'est ma pièce la plus aboutie et la plus proche de ce que je cherche à faire, c'est-à-dire mélanger l'humour et l'émotion.

Avez-vous une technique d'écriture ?

C'est une pièce très structurée avec beaucoup de rebondissements. Toutes les problé-

matiques des personnages sont construites en miroir : la femme d'Henri a toujours eu un problème avec l'alcool et Constance a aussi un problème avec l'alcool. Le fils a un problème avec son père, Constance a également un problème avec son père. Et ils s'aident entre eux à dépasser leurs problèmes. Dans la pièce, le rire n'est pas prioritaire, mais il aide à mieux comprendre les personnages.

Propos recueillis par HC

■ *L'étudiante et Monsieur Henri*, de Ivan Calbérac, mise en scène de José Paul, avec Roger Dumas, Claudia Dimier, Sébastien Castro, Lysiane Meis Petit Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009 Paris, 01 48 74 25 37



Laurent Ruquier a su imposer le rire efficace

Alors qu'on connaissait l'animateur télé et l'humoriste de one-man-show, en 2003 Laurent Ruquier s'essayait à l'écriture théâtrale. Prenant crânement la critique de court, il baptisait sa pièce *La Presse est unanime* et y faisait jouer toute sa joyeuse bande de *On a tout essayé*, son émission d'alors sur France 2. Un essai transformé en coup de maître, qui remettait le pied à l'étrier de la comédienne Isabelle Mergault au passage. Suivait alors une pièce sur le thème des morts de la canicule, *Grosse chaleur* en 2004, *Si c'était à refaire* sur les méfaits de la chirurgie esthétique et *Landru*

en 2005. L'année dernière, c'est l'affaire Bettencourt qui lui inspirait *Parce que je la vole bien*. Toutes comédies grand public jonglant avec des thèmes inattendus, modernes, ou tirés de l'actualité servant de points d'appui à un humour à la fois fin et potache, mais toujours efficace. Quasiment à chaque fois, le succès était au rendez-vous de ce théâtre fait de quiproquos et de regards aiguisés sur l'information. Si le public aime Laurent Ruquier et sa forme de comique qui dépoussière un genre des divertissements trop convenu, il le lui fait comprendre par son accueil lors de ses apparitions

impromptues sur scène dans ses propres pièces. Côté spectacles musicaux, une adaptation de *Chicago* en 2004, et deux comédies musicales, *Open Bed* et *Je m'voyais déjà* reprenant les tubes de Charles Aznavour en 2008 auront moins révolutionnés le genre. Ce qui est certain, c'est que l'humoriste aura su imposer sa pointe personnelle comme parolier et dramaturge de théâtre de divertissement, et devenir un auteur de théâtre incontournable que la direction du Théâtre Antoine, acquis en 2011, aura consacré.

François Varlin

C'est Noël à la Librairie Théâtrale



Aquarelles originales de Pascale Bordet, livres rares, masques, coffrets Prestige et tout le théâtre, des idées originales de cadeaux...



Librairie Théâtrale
3, rue de Marivaux
75002 PARIS
tel : 01 42 96 89 42
du mardi au vendredi de 10H à 19H
le samedi de 10H à 18H
www.librairie-theatrale.com



© Bruno Perroud

Arnaud Denis Ne pas rajouter le délire au délire

Depuis près de dix ans, ses mises en scène et son jeu sont salués par tous les critiques, qu'il monte *Les revenants* d'Ibsen, *Le procès de Nüremberg*, *Ce qui arrive ou ce qu'on attend*, ou des pièces drôles comme *Les fourberies de Scapin*, *Les femmes savantes* ou *La cantatrice chauve*. Trois pièces drôles, trois types d'humour.

Vous avez monté quelques pièces drôles. Comment les avez-vous abordées ?

Dans *La cantatrice chauve* comme dans *Les femmes savantes* et *Les fourberies de Scapin*, j'ai essayé de jouer les situations parfois au sens tragique du terme. Il faut mettre les comédiens en situation inconsciente parce qu'on n'est jamais aussi drôle que quand on ne le souhaite pas ou quand on ne le sait pas. Quand quelqu'un tombe dans le métro, il le vit tragiquement mais ça fait rire.

Est-ce que tout est dans la partition ?

Dans l'univers de l'absurde, il faut faire confiance à la partition, bien que tout ne soit pas dedans. On ne peut pas rajouter le délire au délire, sinon il n'y a plus de délire.

Dans *Les femmes savantes*, vous avez fait un effet en confiant le rôle de Philaminte à un homme, Jean-Laurent Cochet.

J'ai choisi Jean Laurent Cochet parce que ce rôle avait été créé par un homme à l'origine.

Pourquoi l'humour n'est-il pas bien considéré ?

La mission du théâtre est de corriger les vices des hommes en les divertissant selon l'expression de Molière. Donc faire rire oui, mais pas n'importe comment ; il faut être intelligent. Dans sa pièce *Le comédien*, Guitry dit au personnage qui s'appelle Le mauvais comédien, "*vous êtes mauvais monsieur*", "*oui mais je fais rire*", "*mais si on vous amenait ceux que vous avez fait rire, vous seriez peu fier*".

Est ce facile de faire rire ?

C'est facile si l'auteur est bon. Plus l'auteur est drôle à la place des acteurs, moins l'acteur a besoin d'être drôle. Un acteur qui est drôle sans texte, c'est un clown.

Est-ce qu'il y a des acteurs drôles et des grands acteurs ?

Je ne distingue pas les acteurs comiques des grands acteurs. Un acteur comique qui n'aurait pas de sens de l'émotion serait un acteur à moitié drôle et un acteur émouvant qui n'aurait pas une once d'humour ne serait pas tout à fait acteur.

Propos recueillis par HC

■ *Tartuffe*. Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009 Paris, 01 48 74 25 37, jusqu'au 31/12

■ *L'importance d'être sérieux*, d'Oscar Wilde, mise en scène de Désveaux. Théâtre des 13 Vents, Domaine de Grammont 34000 Montpellier, 04 67 99 25 25, du 15/01 au 26/01, reprise au TOP à Boulogne en février



Sébastien Thiéry Aucune limite

Théâtral magazine : Quel rire pratiquez-vous ?

Sébastien Thiéry : Alors ça ? C'est une question que je ne m'étais jamais posée.

Quels sont vos ressorts pour faire rire ?

J'essaie de faire en sorte que ce soit la situation qui fasse rire. Après, les dialogues, c'est un petit vernis très mignon, mais pas essentiel.

D'après vous, comment les pièces drôles sont-elles considérées ?

Mineures par les critiques, majeures par le public.

Qu'est-ce que vous aimez dans le fait de faire rire ?

La réponse immédiate du spectateur. On sait s'il apprécie votre travail, d'auteur ou d'acteur, dans l'instant, c'est comme des compliments qu'on vous lance pendant que vous jouez.

Quelles sont les limites que vous vous imposez ?

Quand j'écris une pièce, je pars du principe que ce qui m'amuse fera rire le public, je ne m'impose donc aucune limite. Dans un deuxième temps, le metteur en scène, et les acteurs qui vont jouer ma pièce, me font des remarques et des suggestions que je prends souvent en compte. Finalement ce sont eux mes censeurs, mais ce sont des censeurs que j'ai choisis et en qui j'ai confiance. Ils sont donc mes "limites".

Peut-on rire de tout ?

Pour ce qui est du travail des autres et de savoir si l'on peut rire de tout, je n'ai aucune leçon à donner.

Le rire est-il obligatoire dans une pièce drôle ?

Bien sûr que non, mais cela ne s'appelle plus une pièce drôle.

Le rire est-il vraiment le propre de l'homme ?

Probablement, en tous cas ce n'est pas le propre des poissons, ni des rochers ou des arbres.

Quel acteur vous fait mourir de rire ?

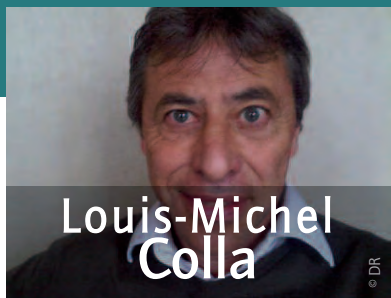
Louis de Funès, mais c'est lui qui est mort, pas moi.

Et la pièce drôle du moment que vous recommandez ?

Comme s'il en pleuvait, c'est la seule que je peux aller voir tous les jours sans payer ma place.

Propos recueillis par Gilles Costaz

■ *Comme s'il en pleuvait*, de Sébastien Thiéry, avec Pierre Arditi. Théâtre Edouard VII, 10 place Edouard VII 75009 Paris, 01 47 42 59 92, jusqu'au 6/01/13



Louis-Michel Colla

Directeur de la Gaîté Montparnasse et, depuis 2011, du Théâtre des Mathurins, Louis-Michel Colla est aussi auteur de plusieurs pièces dont *Bonté divine* avec Roland Giraud, qu'il a coécrit avec Frédéric Lenoir. Avec ce dernier, il vient de trousseur une nouvelle pièce intitulée *Dieu seul le sait*, un polar comique sur l'existence de Dieu avec Sarah Biasini dans le rôle de la... Sainte Vierge.



Clément Michel

Auteur de la comédie à succès, *Le Carton*, Clément Michel a 38 ans et plein d'humour. Sa dernière pièce *Une semaine... pas plus !*, avec Arthur Jugnot, Maud le Guénédal et Stéphan Guérin-Tillié est prolongée au Théâtre des Béliers, à Paris. Il vient de tourner *La Stratégie de la poussette*, une comédie qui sortira en janvier.



Isabelle Mergault

Isabelle Mergault signe l'une des pièces qui a le plus de succès à Paris : *Adieu, je reste !*, avec sa complice Chantal Ladesou qui a récemment triomphé avec son spectacle, *J'ai l'impression que je vous plais*. Isabelle Mergault joue une femme dont l'amant lui demande d'assassiner sa maîtresse (Chantal Ladesou) pour toucher un héritage...

Quels sont les ressorts du rire ?

Une bonne histoire, une bonne histoire, une bonne histoire, comme disait Gabin ! Après, il faut bien sûr, une bonne mise en scène et de bons comédiens. On n'a rien inventé depuis vingt siècles !

J'aime le comique de situation et pas quand les dialogues sont au service de la situation. Les mots "oui" ou "pardon" peuvent faire rire, plus que le bon mot à tout prix. Je ne suis pas inquiet si je n'ai pas un "pitch" très fort. C'est le parcours des personnages qui m'excite. Je veux être touché par chacun d'entre eux.

Il faut que ça me plaise, c'est vrai que je ne fais pas dans la légèreté, mais je ne suis pas vulgaire, graveleuse ou franchouillarde. J'ai essayé de concociter une comédie avec des rebondissements et qui puisse aussi être jouée par une autre comédienne. Ce n'est pas dur de faire rire, de faire ce pour quoi on est fait.

Peut-on rire de tout ?

Oui, si c'est clair que c'est drôle. A condition que ce ne soit pas ambigu. Rire du racisme pour dénoncer le racisme, c'est à double tranchant. Je ne supporte pas le rire jaune au détriment des autres. J'aime l'humour décalé, pince-sans-rire, anglais, les Monty Python, l'univers un peu kafkaïen de Sébastien Thiéry ou un bon Feydeau bien ficelé.

Oui, mais pas avec n'importe qui ! Il y a des trucs qui ne me font pas rire comme les auteurs qui distribuent des bons points et n'ont pas d'autodérision sur eux-mêmes. Tout prête à rire. Je cherche le rire élégant, comme dans *Intouchables* ou populaire comme dans *Les Bronzés*, je ne pourrais pas écrire sur un con bête et méchant. Le plus dur, c'est d'avoir l'air léger.

Non ! Ou alors il faut que la personne soit terriblement humaine et brillante, comme Coluche par exemple. Il était en empathie. Il y a des crétins qui s'imaginent que l'humour noir est la panacée. Il faut voir ce qu'ils ont dans le ventre.

Quels sont les gens qui vous font rire ?

Fabrice Luchini, André Dussolier, Pierre Arditi. Chez les femmes, Florence Foresti. Dans les jeunes, Garnier et Santou qui sont actuellement dans la comédie *Les Grands moyens*, à la Gaîté Montparnasse.

Edouard Baer, François Rollin, Léa Drucker, Ben Stiller, Ricky Gervais et Woody Allen, bien sûr.

Chantal Ladesou bien sûr, Florence Foresti, Jean-Louis Barcelona, je trouve qu'il a quelque chose de Jacques Villeret ; et dans le passé, Jacqueline Maillan. Quand on a la veine comique, on ne se démode pas. On est jugé sur un tempérament, pas sur un texte.

La pièce drôle du moment ?

La Cage aux folles, j'ai eu la chance de voir Serrault et Poiret, j'avais 15 ans. Luchini quand il dit *Le Renard et le corbeau* en verlan me fait aussi beaucoup rire. La prochaine pièce que je vais reprendre au Théâtre des Mathurins, *Dis moi oui !* avec l'irrésistible Eric Laugérias, en janvier 2013 est très drôle.

L'Étudiante et Monsieur Henri, l'auteur Ivan Calbérac a beaucoup de talent.

Thé à la menthe ou thé citron, de Patrick Haudecoeur. C'est bon enfant, on est bien, il n'y a pas d'imposture.

■ *L'Étudiante et M. Henri*, Petit Théâtre de Paris 15 rue Blanche 75009 Paris, 01 48 74 25 37, jusqu'à fin décembre

■ *Adieu je reste !* d'Isabelle Mergault, avec Chantal Ladesou, mise en scène par Alain Sachs, au Théâtre des Variétés 7, boulevard Montmartre 75002 Paris, 01 42 33 09 92, jusqu'en 6/01/2013.



© Théâtre magazine

Nicolas Briçon Farce

Le riche Volpone s'amuse à faire croire qu'il est mourant devant ses prétendants qui se bousculent pour toucher son héritage. Pour Nicolas Briçon, la farce de Ben Jonson qu'il met en scène au théâtre de la Madeleine brosse le portrait de monstres de cupidité, de pouvoir et de lâcheté pas très éloignés de nous...

Il n'y a pas beaucoup de beaux personnages dans cette pièce...

Il y en a deux jeunes mais ils sont emportés dans la tourmente. Après une parodie de justice, on les expédie en prison. Et bizarrement, on n'éprouve pas vraiment d'empathie pour eux. On en a davantage pour Volpone que pour ce qui arrive à ces deux-là. Mais la pièce est construite comme ça. Volpone est paradoxalement moins terrifiant que les gens qu'il roule et que celui qui le roulera à la fin. Parce qu'il s'amuse.

Vous jouez le rôle de Mosca, son domestique. C'est lui qui roule Volpone. Mais il ne semble pas très heureux de sa victoire.

Il a fait son boulot de serviteur. C'est pour ça que je le joue très effacé et pas comme un Scapin qui maîtriserait tout. Il n'a rien prémédité. Mais il est mentalement préparé pour profiter d'une occasion si elle se présente.

Qui se reconnaîtrait dans ces monstres ?

Personne. Mais personne ne se reconnaît non plus dans Tartuffe ou dans l'Avare. Et pourtant ce sont des monstres pas très éloignés de nous. Mais on rit d'eux.

Vous êtes parti de l'adaptation de Stefan Zweig plutôt que de celle de Jules Romains. Pourquoi ?

Elle simplifiait beaucoup de choses par rapport à la pièce de Ben Jonson et puis Zweig a eu l'idée géniale de la victoire de Mosca à la fin. Dans la pièce, il y a un deuxième procès, Volpone est expédié dans un asile de fous et Mosca en galère. En revanche, je trouvais qu'elle édulcorait beaucoup de violence mais celle de Jules Romains en édulcorait encore plus. Donc j'ai choisi la structure de Zweig tout en revenant à la violence de la

pièce originale. Ben Jonson était quand même un meurtrier. Il a tué deux personnes, fait quinze ans de prison. Il vivait dans le Londres élisabéthain du XVIIe où on assassinait à chaque coin de rue. Il ne peut pas avoir écrit une petite comédie printanière.

Quelles sont vos projets ?

Diriger Fabrice Luchini dans *Une heure de tranquillité* de Florian Zeller début mars au théâtre Antoine. Ça raconte la journée d'un fou de jazz qui achète un disque et qui n'arrive pas à l'écouter parce qu'il lui arrive trop de choses. En janvier 2014, je vais mettre en scène *Roméo et Juliette* au théâtre de la Porte Saint-Martin. Et je rêve de monter *Pauvre Bitos*, la première pièce que Michel Bouquet a jouée.

Propos recueillis par HC

■ *Volpone*, de Ben Jonson, mise en scène de Nicolas Briçon, avec Roland Bertin, Nicolas Briçon, Anne Charrier...

Théâtre de La Madeleine, 19 rue de Surène. 75008 Paris, 01 42 65 07 09



Guillaume Mélanie

L'humour des séries télé

Il est l'auteur de *Lady Oscar* et, avec Jean Franco, co-auteur de *Panique au Ministère* et de *Plein la vue*.

Quel rire pratiquez-vous ?

Je me situe beaucoup dans l'autodérision, les propos du quotidien. Jamais dans la "vanne" ni dans le rire méchant ou agressif. Un humour de bon camarade.

Vos ressorts comiques ?

Le comique de situation, les dialogues percutants et de ma génération. Je suis très humour série TV américaine. Mes dernières comédies jouent beaucoup sur le sens de la formule, faire dire à des femmes bourgeoises des choses auxquelles on ne s'attend pas, en décalage, en sniper.

Comment les pièces drôles sont-elles considérées ?

Il y a deux types de pièces drôles. Les comédies de boulevard, populaires, sur lesquelles je travaille essentiellement. Elles mettent en scène des situations catastrophiques, un amant dans un placard. Et il y a les comédies de mœurs, douces et amères. Elles sont mieux considérées par le métier, par rapport aux premières qui sont vues comme de la grosse

cuisine de cantine ! Le public, lui, n'a envie que de se marrer et ne va voir pratiquement plus que cela !

Vous imposez-vous des limites ?

On ne peut pas faire rire de tout, même s'il aura toujours quelqu'un pour rigoler de la pire blague. Tirer sur une ambulance, ce n'est pas ma politique. J'aime parfois franchir la ligne, mais pas blesser des gens qui ne m'ont rien demandé.

Faut-il comptabiliser les rires ?

Je suis loin de calculer la fréquence des rires. Ce serait la pire des obsessions ! Ceux qui font cela ont eu un succès sans le faire exprès et ont peur de ne plus réussir, ou sont poussés par des producteurs qui ont peur de voir la pièce s'arrêter.

Propos recueillis par François Varlin



Garantie Santé Intermittents

la complémentaire santé des artistes et
techniciens du spectacle et de l'audiovisuel

- le choix entre **3 niveaux de garanties**
- une **couverture immédiate**
- la **prise en charge gratuite** des enfants
- la **participation financière du Fonds collectif du spectacle**, une aide réservée aux intermittents

0 805 500 190

Appel gratuit depuis un poste fixe

www.audiens.org

À PARTIR DE

10,95€
/ mois*

**bénéficiez d'une
couverture santé
de qualité**

*Tarif isolé sous réserve d'éligibilité au
Fonds collectif du spectacle pour la santé.



À vos côtés tout au long de la vie

Dr Henri Rubinstein

Les irrésistibles bienfaits du rire



Et maintenant, fini le blabla. On va vous dire la vérité sur le rire. Place au spécialiste. Le Docteur Henri Rubinstein s'intéresse à la physiologie du rire, dont il expose les bienfaits dans *Psychosomatique du rire* aux Editions Robert Laffont.

D'où vient le rire ?

Il est inscrit dans notre corps. C'est un réflexe physiologique à une émotion comme les larmes et la peur. Sauf que le rire est une émotion plaisante puisque les centres du plaisir vont se manifester.

Peut-on le contrôler ?

Le rire naît dans le système limbique, qui est le cerveau des émotions. Une fois que ce réflexe est déclenché, le cerveau conscient (le cortex) se déconnecte et la pensée n'intervient plus, parce qu'il y a cinq fois plus de connexions du système limbique vers le cortex que dans l'autre sens. Donc c'est très difficile à contrôler.

Pourquoi le rire est-il mal considéré ?

C'est un moyen de communication avant la parole. Or pour contrôler les gens, il faut les empêcher de communiquer. Et puis, c'est une manifestation d'intelligence qui va contre l'ordre établi. En particulier dans les sociétés judéo-chrétiennes, le rire, c'est le malin, le diable. Il est mal vu, mais s'il est inscrit dans le corps, c'est qu'il est nécessaire. Ça répond à un besoin physiologique de combattre le stress. Le rire aussi bien que les larmes sont des manifestations de l'émo-

tion. Aristote parlait de catharsis. La catharsis, c'est la purge. Rire, c'est purger l'adrénaline qui est l'hormone du stress.

Est-ce que cela aide à comprendre ?

Ça active l'intelligence. Plus on rit, plus on a envie de rire et plus on rit, plus on comprend mieux. Ça met en marche le cerveau de façon positive dans les mécanismes de compréhension. Mais l'effet ne dure pas. Quand on arrête de rire, tout se déconnecte.

Quels sont les autres bienfaits du rire ?

C'est un jogging stationnaire. On conseille aux gens qui n'aiment pas faire de sport de rire. Ça fait travailler les muscles. Ça oxygène l'organisme : il y a deux fois et demi plus d'air qui circule quand on rit que quand on respire normalement. C'est une respiration avec une inspiration brève, une pause et une expiration longue et saccadée, ce qui explique qu'on vocalise. Grâce à l'oxygénation, les défenses immunitaires augmentent, le cholestérol diminue. Ça équilibre l'organisme : il y a moins d'acidité, plus d'alkalose. Cette forme de respiration va aussi favoriser la relaxation musculaire. Mais le plus intéressant, c'est que ça va faire fabriquer des endorphines et des neuromédiateurs. Le rire augmente la fabrication de substances pour lutter contre la douleur, la dépression, les mouvements anormaux, la perte de mémoire... Rire, c'est une façon de mettre au travail le médecin qui est en soi. C'est aussi efficace que de prendre un prozac ou de la morphine.

Propos recueillis par HC

Ce qu'ils en pensent

Frédéric Bélier-Garcia

"Les comédies montrent l'homme par ses défauts, ses lacunes, ses mensonges. Elles peuvent être très violentes. Les comédies d'Hanoch Levin sont méchantes".

Garnier & Sentou

"On n'associe pas la culture et le divertissement. Faire rire c'est facile, c'est vulgaire".

Didier Bénureau

"La comédie se porte bien. Elle rapporte de l'argent. Après, pour qu'on donne des prix à des comédies, il faut aussi qu'elles soient à la hauteur. On ne donne pas des Palmes d'Or à des films nuls".

Jean-Claude Fall

"Le divertissement pur ne peut pas être l'objectif premier. Le théâtre public ne doit pas chercher à gagner la cagnotte du loto. Il cherche à divertir intelligemment. Pour moi, Beckett, c'est très drôle et en même temps très grave parce qu'on parle de la mort aussi. L'opéra de quat'sous de Brecht, c'est drôle. Même dans Le Roi Lear de Shakespeare, il y a des passages clownesques".

Frédéric Bélier-Garcia

"Dans le subventionné, on est obligé d'écrire un dossier dramaturgique avant de monter une pièce, donc on doit justifier d'un projet sérieux. C'est pour ça que les metteurs en scène expliquent que Feydeau raconte un cauchemar".

Pierre Richard

"J'ai l'impression d'avoir gagné une certaine considération dans la comédie. Mais pendant longtemps, j'ai été adulé par le public et pas par les critiques. Si on existe, c'est grâce au public".

MOULIN ROUGE® PARIS

A Moulin Rouge cabaret dancer is the central figure, wearing a shimmering, sequined two-piece outfit and a large, voluminous red feathered headdress. She is holding a glowing, illuminated prop of a windmill. The background is dark with vibrant red and orange bokeh lights, creating a festive and theatrical atmosphere.

DÉCOUVREZ “FÉERIE”,
LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE CABARET DU MONDE !

DINER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 175 € • REVUE À 21H ET 23H : 105 €
Montmartre - 82, Bld de Clichy - 75018 Paris • Réservations : 01 53 09 82 82
www.moulin-rouge.com - www.facebook.com/lemoulinrougeofficiel

Les MAR.T.O de la MARIONNETTE

La marionnette a le vent en poupe. Cette discipline à part entière investit de plus en plus les programmes des théâtres, séduisant toutes les catégories de public. Fini de rire ; la marionnette a grandi, mûri et dialogue sur tous les sujets dans toutes les formes. Il suffit de faire un tour chaque année au festival MARTO pour se rendre compte de l'inventivité des artistes. Cette année, la 13^e édition aura lieu du 24 novembre au 8 décembre dans 6 villes des Hauts-de-Seine. Sur les 10 spectacles programmés, nous présentons dans Théâtral trois chouchous : *Les mains de Camille* sur l'internement de Camille Claudel, *L'Emission* sur la folie de la télé incarnés par des playmobils et *Signaux* sur le manque...

- www.festivalmarto.com
- Théâtre Firmin Gémier à Antony / La Piscine à Châtenay-Malabry, www.theatrefirminagemier-lapiscine.fr, accueil@tfg-lyp.com, 01 41 87 20 84
- Théâtre Victor Hugo à Bagneux, reservth@mairie-bagneux.fr, 01 46 63 10 54
- Théâtre Jean Arp à Clamart, theatrearp@clamart.fr, 01 41 90 17 02
- Théâtre des Sources à Fontenay-Aux-Roses, resa.theatre-sources@orange.fr, 01 41 13 40 80
- Théâtre 71 à Malakoff, billetterie@theatre71.com, 01 55 48 91 00



Camille
a trouvé Claudel

Après *Oedipe* et *Antigone*, Camille Trouvé et Brice Berthoud se sont penchés sur une autre figure tragique, celle de Camille Claudel, dévorée par son art et son amour pour Rodin.

Théâtral magazine : Comment vous est venue cette passion pour Camille Claudel ?

Camille : En découvrant son oeuvre au musée Rodin. Il y a quelque chose de très moderne dans sa façon de mettre en scène sa vie sentimentale dans ses sculptures. Dans *L'âge mûr*, elle met Rodin au centre d'un trio où elle-même l'implore à genoux alors que Rose sa femme l'emporte. Pour nous, c'est la petite soeur d'Antigone. On la traite avec la distance du mythe.

Le spectacle parle des 30 ans d'internement de Camille...

Brice : Sa vie aurait pu être un rêve, mais c'est devenu un cauchemar. La solitude, les interdits de l'époque, le choix de vivre seule et comme elle l'entendait l'ont rendue paranoïaque.

La folie de Camille, c'est aussi son génie.

Camille : Dans sa folie, elle créait autant qu'elle cassait. On a essayé de transposer ses pulsions créatrices et destructrices dans un double mouvement inversé : on la voit dans une grande robe qui la contraint comme une camisole mais s'envole et la libère quand elle se met à tourner autour de son oeuvre. L'énergie créatrice la délivre de ses obsessions d'une certaine façon.

Comment représentez-vous la folie ?

Camille : On a mis un couloir sur le plateau et dans lequel, sa vision des choses est perturbée. On a travaillé sur des effets magiques. Par exemple, l'infirmière qui l'accompagne porte un chapeau et chaque fois qu'elle se penche, on voit une tête de mort.

Brice : On a travaillé aussi sur les voix intérieures de Camille avec deux musiciennes et une voix.

Quel est le rôle de la marionnette ?

Brice : Camille Trouvé manipule la marionnette de Camille Claudel et Camille Claudel a un être vivant pour modèle qui est sa propre manipulatrice.

Et quel est le rôle des mains, puisque le spectacle s'appelle *Les mains de Camille* ?

Camille : La main, pour les marionnettistes, c'est ce qui prend vie dans l'objet.

Brice : Il y a beaucoup de mains : celles de Camille, mais aussi celles de Rodin, celles de la création, de la destruction, de la passion ou même celles des fous à l'asile...

- *Les mains de Camille*. Théâtre 71 à Malakoff, 21 Ter Boulevard Stalingrad 92240 Malakoff, 01 55 48 91 00, billetterie@theatre71.com, du 29/11 au 8/12

Johanny Bert

la marionnette comme accessoire



© J. Louis Fernandez

Pour le nouveau directeur du plus petit CDN de France à Montluçon, l'ex-Festin rebaptisé le Fracas, la marionnette est l'accessoire naturel de l'acteur. Selon les thèmes abordés, il emploie des marionnettes, des objets divers et même des Playmobils dans *L'Emission*, un texte sur la télé qui nous dévore...

Théâtral magazine : Que raconte *L'Emission* ?

Johanny Bert : C'est une farce sur notre rapport à la télévision : les candidats d'une émission télé donnent une jambe ou un bras chaque fois qu'ils font une mauvaise réponse. En contrepartie, ils reçoivent un appartement, passent à la télé et sont célèbres. C'est plus une critique de la société de consommation que de la télévision. On gobe n'importe quoi et on est prêt à tout pour être connu quitte à se faire couper une jambe ou un bras en direct. C'est en lisant le texte que j'ai eu l'idée de prendre des Playmobils pour représenter les personnages. Il fallait qu'on joue directement chez les gens, dans leur salon et devant la télé parce qu'on leur passe un petit film d'animation avec le jeu en direct.

C'est une forme faite pour être jouée en appartement. Pour le festival MARTO, vous jouerez au Théâtre des Sources. Allez-vous adapter le spectacle ?

On jouera dans les loges. La proximité est essentielle au spectacle. C'est un travail minimaliste, très précis et assez visible. Et pour les gens qui sont un petit peu loin, on a des jumelles pour voir les petits détails. Et puis, quand on joue chez les gens, on discute après avec eux.

Les objets que vous utilisez sont très différents selon vos spectacles... : Je les choisis en fonction de la dramaturgie. Parfois, il y en a beaucoup, parfois très peu. C'est une écriture à partir d'objets, d'images et de souvenirs. La prochaine création, ce sera *Music-Hall* de Jean-Luc Lagarce qu'on jouera dans des lieux improbables, à l'image de ce que la pièce raconte : des artistes en tournée dans des lieux totalement inadaptés à leur spectacle. On aura très peu de marionnette. Pour moi, la marionnette est un accessoire au service de l'acteur.

■ *L'Emission (Petite forme Playmobil)*. Théâtre des Sources, 8 Avenue J. et M. Dolivet 92260 Fontenay-Aux-Roses, resa.theatre-sources@orange.fr, 01 41 13 40 80, du 27/11 au 2/12

Yngvild Aspeli

représenter l'absence



© Melina Vermaat

Yngvild Aspeli travaille en compagnonnage avec Philippe Genty. Elle monte une nouvelle extraite de *Fantomsmarter* (1998) de l'auteur norvégien Bjarte Breiteig. *Signaux* montre la douleur d'un homme qui a perdu sa main, et les souvenirs qui le hantent.

Elle voulait travailler sur le thème de l'absence. *"Cette nouvelle me permettait de traiter ce sujet"*. L'absence, comme perte d'un être cher mais aussi d'une partie de soi, comme cet homme accidenté qui a perdu sa main. *"J'ai cherché une forme pour parler concrètement de quelque chose d'abstrait comme la douleur ou le manque"*. Cette forme, c'est une marionnette à taille humaine, sorte de double de l'acteur *"qui permet de montrer son état intérieur"*. Elle permet aussi d'isoler la douleur ou le manque dans un autre corps. *"C'est elle qui est le plus vivante dans le spectacle"*.

Signaux est essentiellement un spectacle visuel, *"sans mot mais pas sans parole. On parle aussi du manque de communication et de compréhension"*.

Si le sujet est grave, il n'en est pas moins philosophique. *"Il faut accepter la perte pour pouvoir continuer à vivre. On s'interroge sur les réactions de l'humain face aux événements, sur ses émotions, ses automatismes. C'est une recherche de vie"*. Yngvild Aspeli est aussi manipulatrice (elle joue aussi dans le spectacle), comédienne et elle fabrique elle-même ses marionnettes. *"C'est un univers complet. La manipulation change selon ce que l'on veut raconter. Du coup la construction est importante pour trouver la bonne expression visuelle et le type de manipulation"*.

■ *Signaux, d'après une nouvelle de Bjarte Breiteig, mise en scène Yngvild Aspeli*. Théâtre Jean Arp, 22 Rue Paul Vaillant Couturier 92140 Clamart, theatrearp@clamart.fr, 01 41 90 17 02, 7 et 8/12

Musique !



Sister Act

Vingt ans après le film, le musical *Sister Act* foule les planches des quatre coins d'Europe avec succès. A Paris, c'est à Mogador qu'il a pris ses quartiers, coproduit par Whoopi Goldberg et Stage Entertainment, institution ultra-pro, qui, de *Cabaret* au *Roi Lion*, a montré qu'elle connaissait la musique. Dolorès von Cartier, qui rêve de devenir star du disco, trouve refuge dans un couvent après avoir été témoin d'un meurtre. Choc des cultures assuré. Entre la demoiselle, fan de strass et paillettes, qui ne jure que par la musique et la fête et les nonnes de Notre-Dame des Anges, ça va faire des étincelles. Puis la diva prend la tête de la chorale et les "petites sœurs" deviennent la coqueluche de la terre entière... jusqu'à sa sainteté le Pape ! Décors majestueux, costumes superbes, adaptation française réussie, tubes qui font mouche, interprètes pour la plupart irréprochables et orchestre endiablé : cette comédie musicale swingue parfaitement, emportant tout sur son passage. Le public, de 7 à 77 ans est debout, déchaîné. Alleluiah !

■ *Sister Act*, Théâtre Mogador, 25 Rue de Mogador 75009 Paris, 0820 88 87 86

Et aussi :

■ *West side Story* - Le musical culte de retour ! *Jets et Sharks face à face, l'impossible amour de Tony et Maria. Avalanches d'affrontements dansés et chantés, d'émotions et de larmes... On y court !* Théâtre du Châtelet, 1 Place du Châtelet 75001 Paris, 01 40 28 28 40, jusqu'au 01/01/13. Tout public.

■ *Octopus* - La magie Découflé à l'œuvre dans un savant mélange des genres : conte, humour, poésie, fantasmagorie, le tout sur les chants superbes – en live- de Nofsell. Enchantement garanti.

Théâtre national de Chaillot, 1 Place du Trocadéro 75116 Paris, 01 53 65 30 00, du 6 au 18/12. Tout public.

■ *Bidules trucs* - Chats sans papiers, princesse "narcissique, égoïste et suffisante", enfant croqueur de loup. Pierre Notte détourne les contes pour enfants et un trio de comédiens-chanteurs-musiciens, mis en scène par Sylvain Maurice, s'en donne à cœur joie !

Vingtième Théâtre, 7 Rue des Plâtrières 75020 Paris, 01 43 66 01 13, jusqu'au 19/12. A partir de 7 ans.

■ *L'enfant au grelot* - Une comédie musicale burlesque, avec fée, facteur, Père Noël et grelot...

Théâtre des Nouveautés, 24 Boulevard Poissonnière Paris 9è, 01 47 70 52 76



Zorro

Pas évident de transposer à la scène les aventures d'un héros culte de la littérature et de la télé – qui refait, depuis peu, les belles heures des dimanches soirs de France 3. Justicier au grand cœur, paré de noir de la tête aux pieds, Zorro, alias Don Diego de la Vega, s'installe au théâtre des Variétés. Il y a là tous les ingrédients qui font le sel de la série : sous le soleil de Californie, un méchant très méchant, un gentil très gentil et rusé, un sergent enrobé, simplet mais attachant (Garcia), une belle brune piquante, qui gagnera le cœur de notre héros, des combats d'épée rondement menés. Et, pour relever le tout, quelques touches d'humour bienvenues, des pas de flamenco finement exécutés et des demoiselles qui donnent de la voix avec talent. Petits et grands applaudissent des quatre mains.

■ *Zorro*, d'Igor Chaillé et Jean-Philippe Daguerre, mise en scène Jean-Claude Camors, Théâtre des Variétés, 7 Boulevard Montmartre 75002 Paris, 01 42 33 09 92, jusqu'au 5/01/13. A partir de 5 ans.

l'Aventure !



Peter Pan

Un drôle de petit bonhomme malicieux qui rêve, vole, entraînant avec lui trois copains vers l'aventure, une tripotée de gosses en haillons, joues noircies et cheveux en bataille, un féroce capitaine avec un crochet de métal en guise de main, une héritière indienne qui s'invite à la fête... Voilà *Peter Pan*, revu et à peine corrigé par Guy Grimberg. Ici ça chante, ça rappe, ça danse –chorégraphies enlevées de Johann Nus- et ça rit allègrement. Mention spéciale à la fine équipe de comédiennes qui jouent les enfants perdus.

■ *Peter Pan*, d'après J. M. Barrie, adaptation de Martine Nou, mise en scène Guy Grimberg, Bobino, 20 Rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 27 24 24, jusqu'au 23/03/13. A partir de 4 ans.

Et aussi...

■ *Aladin* - Le héros du conte arabo-pers de retour sur les planches.

Théâtre Comedia, 4 Boulevard de Strasbourg 75010 Paris, 01 42 38 22 22, jusqu'au 5/01/13

■ *Princes et princesses* - L'univers féérique de Michel Ocelot transposé à la scène, avec jeux d'ombres chinoises et images colorées.

Théâtre Marigny, Carré Marigny 75008, 0 892 222 333. Du 16 au 30/12. A partir de 6 ans.

■ *Le Bossu de Notre-Dame* - une version inédite du chef-d'œuvre de Victor Hugo dans une adaptation d'Olivier Solivèrès, pour toute la famille!

Gaîté Montparnasse, 26 rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 20 60 56, jusqu'au 31/12

3 questions à Thomas Quillardet **Culte**

Le jeune metteur en scène crée

Les trois petits cochons

à la Comédie-Française.

Quelles sont les origines des *Trois petits cochons*?

Les premières traces remontent au Moyen Âge, en Angleterre. La première version écrite date du 19e siècle. Je me suis plongé dans les versions les plus anciennes, et j'ai voulu proposer une lecture "dépolluée" de celle de Walt Disney, qui axe tout sur une lecture capitaliste, individualiste où le petit cochon le plus étourdi et insouciant est celui qui meurt.

Sur quoi vouliez-vous insister ?

Je voulais éviter la vision très américaine et mettre en avant les thèmes de la fratrie, de la solidarité, du deuil et du passage à l'âge adulte. Car finalement, c'est de cela qu'il est question.

C'est la première fois que vous créez un spectacle jeune public... En quoi est-ce différent ?

J'aime beaucoup cette expérience, c'est une sorte de "récré". Il me fallait me mettre à hauteur d'enfant, proposer un spectacle populaire et tout public, ni bête, ni simpliste. Quelque chose de ludique, forain, mais exigeant. Je fais les spectacles que j'ai envie de voir, y compris quand je m'adresse aux enfants !

■ *Les trois petits cochons*, adaptation Marcio Abreu et Thomas Quillardet, mise en scène Thomas Quillardet. Studio-Théâtre, Galerie du Carrousel du Louvre 75001 Paris, 01 44 58 98 58, du 15/11 au 30/12





■ Belle du Seigneur ■ Des fleurs pour Algernon ■ Festen...la suite

[Dans une baignoire]

Extraits du roman d'Albert Cohen, mise en scène de Jean-Claude Fall et Renaud-Marie Leblanc, avec Roxane Borgna.

Théâtre de la Tempête, Cartoucherie de Vincennes, 75012 Paris, 01 43 28 36 36, du 15/11 au 16/12.

Ce modeste moment avec une seule actrice et tenant dans les limites d'une heure a de quoi rendre jalouses pas mal de productions plus dotées en interprètes et en moyens. Il y a là surtout les "monologues de la baignoire", additionnés à d'autres confidences. Une femme parle de sa passion pour un homme, de son désir, de sa sexualité, de ses angoisses, de ses plaisirs... Les metteurs en scène Jean-Claude Fall et Renaud-Marie Leblanc, qui ont d'abord conçu ce spectacle dans le cadre d'un atelier à Montpellier, n'ont pas hésité à prendre comme scène une baignoire emplie d'eau. L'actrice, Roxane Borgna, n'en sort pas, ou si peu. La pudeur est respectée – une chemise blanche habille la comédienne – mais la crudité du texte aussi. Il y a tout à la fois l'impudeur et le lyrisme d'Albert Cohen. Roxane Borgna, dans cet exercice doublement difficile (les conditions du bain, un langage à la fois écrit et parlé), est allègrement explosive. Elle joue les étapes changeantes de la passion dans une folle implication physique, faisant craquer les limites du théâtre sagement mis à distance. Courant sans cesse de la violence à la douceur, elle est en même temps la sensualité et la grâce.

Gilles Costaz

[Un régal pour l'esprit]

D'après l'oeuvre de Daniel Keyes, avec Grégory Gadebois

Studio des Champs-Élysées, 15, avenue Montaigne 75008 Paris, 01 53 23 99 19, jusqu'au 31/12

Des fleurs pour Algernon, au Studio des Champs-Élysées, est une pièce adaptée du roman de science-fiction éponyme de Daniel Keyes. Un homme attardé mental fait l'objet d'une expérience scientifique qui le rend soudainement intelligent. Gregory Gadebois, ex-comédien du Français, incarne le rôle de Charlie qui prend progressivement conscience de son infirmité passée et de ses nouvelles et incroyables capacités. Par la seule variation de sa diction et de sa gestuelle, imperceptiblement, Gregory Gadebois nous fait vivre l'évolution mentale et affective de Charlie. Il ne nous lâche pas un instant et nous emmène aux confins de l'humanité selon Charlie qui passe d'un QI de 65 à 200. Cette pièce nous interpelle sur la fragilité de notre intelligence, de nos facultés cognitives et pose la question de ce qui fait de nous des hommes. La réponse c'est Gregory Gadebois qui nous l'apporte. Par sa performance d'acteur, il nous rappelle que l'humanité c'est avant tout la tendresse qu'il nous fait éprouver pour Charlie, c'est l'empathie dont nous sommes capables les uns envers les autres. L'intelligence fait peut être vivre mieux, mais vivre c'est plus intelligent.

Enric Dausset

[Les jouets du destin]

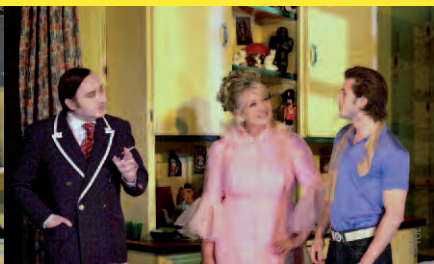
de Thomas Vinterberg, adaptation et mise en scène de Daniel Benoin, avec Pierre Cassignard, Samuel Le Bihan, Mathilda May, Mélanie Doutey,...

du 16/11 au 2/12, Théâtre National de Nice, Promenade des Arts 06300 Nice, 04 93 13 90 90

du 11/12 au 16/12, Les Célestins, Théâtre de Lyon, 4 rue Charles Dullin 69002 Lyon, 04 72 77 40 00.

Il y a près de 15 ans, *Festen* débarquait sur les écrans. Curieusement, la fête annoncée par le titre tournait au cauchemar. Au cours de la célébration des 60 ans de son père, Christian rendait hommage à sa sœur jumelle qui s'était suicidée un an auparavant. Un hommage qui tournait à l'accusation du père de les avoir violés enfants... Il y a dix ans, Daniel Benoin adaptait la pièce au théâtre et conviait les spectateurs autour d'une table de 60 convives. Dix ans après, Daniel Benoin monte donc la suite. Dix ans ont passé aussi pour les personnages. Helge le père est mort et les enfants se réunissent dans la maison familiale pour son enterrement. Le seul titre de *Festen* résonne comme une malédiction et l'immense tapis qui recouvre tout le plateau rapetisse les personnages à l'état de jouets. Ils ont beau se débattre, iboire et parler fort, quelque chose de plus puissant les fait toujours régresser. Dans cette famille, on ne parle que du passé et du chemin que l'on est en train de parcourir pour s'en éloigner. On est même prêt à tout pardonner pour tourner la page... La mise en scène et les comédiens rendent brillamment compte de cet enfermement mental. C'est violent mais prenant.

HC



■ Le Retour

[Une étrangeté intéressante]

d'Harold Pinter, adaptation de Philippe Djian, mise en scène de Luc Bondy, Bruno Ganz, Louis Garrel, Pascal Greggory, Jérôme Kircher, Micha Lescot, Emmanuelle Seigner,

Théâtre de l'Odéon, place de l'Odéon 75006 Paris, 01 44 85 40 40, jusqu'au 23/12

Ancien boucher, Max vit avec son frère Sam chauffeur de taxi et ses deux plus jeunes fils, Lenny proxénète et Joey boxeur. L'aîné, Teddy, enseigne la philo à l'université. Il ne l'a pas vu depuis six ans. Quand il débarque sans crier gare avec sa femme au milieu de cette atmosphère d'hommes, les retrouvailles prennent un tour inattendu. A leur manière, ils vont célébrer le retour du fils prodigue. Passée la première impression, désagréable, d'un huis clos où les hommes tournent en rond comme des lions en cage, apparaît l'éventualité d'une seconde lecture de la pièce. Si Teddy n'est pas revenu plus tôt, c'est peut-être qu'il n'avait rien à partager. Il a peur de son père et n'arrive pas à communiquer avec ses frères. Lorsque Lenny l'interroge sur des questions philosophiques, il ne sait pas. Mais avec Ruth, il peut enfin leur donner de l'amour. Sa femme est presque une offrande. Et elle se laisse faire. Sans doute moins effrayée par la tribu d'hommes de Sam que par la faiblesse de Teddy. D'ailleurs, avec eux, elle est cash. Elle pose ses conditions.

C'est elle et Lenny qui donnent à cette pièce sulfureuse de Pinter une étrangeté intéressante. Finalement, tout se joue entre eux. Chacun d'eux tirant les ficelles de son petit univers pour arriver à le modeler à sa fantaisie reconnaît en l'autre un possible allié. Le face-à-face Emmanuelle Seigner, calme et mesurée, et Micha Lescot, candide et inquiétant. Leur relation tranche avec le réalisme du décor et des autres personnages. Comme une étincelle.

■ Que faire de Mr Sloane ?

[Farce noire]

de Joe Orton, mise en scène Michel Fau, avec Charlotte de Turckheim, Gaspard Ulliel, Michel Fau et Jean-Claude Jay.

Comédie des Champs-Élysées, 15 avenue Montaigne 75008 Paris, 01 53 23 99 19, jusqu'au 31/12.

Michel Fau assume complètement le côté "farce noire" british, très misogyne et décalé de la pièce de Joe Orton, pourtant on peine à rire des aventures de cette famille de dingues. Même jaune. Nous sommes dans les années 70, dans une maison aux murs fissurés qui trône au beau milieu d'une décharge (décor kitsch et soigné de Bernard Fau, le frère de...).

Michel Fau interprète Eddy, un curieux homme d'affaires dont Kath (Charlotte de Turckheim), la sœur, prend le non moins étrange Mr Sloane (Gaspard Ulliel) comme locataire. Leur père (Jean-Claude Jay) est peut-être le membre moins monstrueux du clan. Eddy a le béguin pour Mr Sloane, mais il doit tenir compte de la castratrice Kath qui a déjà mis le grappin sur lui.

Engoncée dans une robe rose bonbon ou en déshabillé noir, rieuse ou en pleurs, Charlotte de Turckheim ne se ménage pas dans le rôle d'une femme qui refuse de vieillir. Chapeau ! En revanche, Gaspard Ulliel qui débute au théâtre brille par son incompétence. Cela se voit d'autant plus que Jean-Claude Jay tient la route et que Michel Fau est comme toujours impeccable et irrésistible en séducteur invétéré.

Restent que ses mines cocasses et les folies corporelles de Charlotte de Turckheim ne suffisent pas à faire décoller une pièce normalement grinçante, mais burlesque, malmenée par une mise en scène paresseuse. Au bout de deux heures, on est gagné par une lassitude accablante.

Nathalie Simon

■ Un chapeau de paille d'Italie

[L'art de la farce]

de Labiche, mise en scène de Gilles Bouillon, avec Frédéric Cherroboeuf, ...

au Théâtre de la Tempête - Cartoucherie de Vincennes, 75012 Paris, 01 43 28 36 36, du 16/11 au 14/12. Rencontre avec l'équipe du spectacle, le 20/11.

Comme souvent chez Labiche, tout part de rien. Un événement en apparence anodin va mettre les protagonistes cul par-dessus tête et faire basculer l'intrigue dans un vaste chaos... savamment orchestré ! Ici, donc, dans le bois de Vincennes, un cheval mange un chapeau de paille. Fadinard, sur le point de se marier, se lance à la poursuite d'un double de l'objet pour permettre à la cérémonie de se dérouler sans dommage. Evidemment, c'est peine perdue. Le voilà, sa noce sur ses talons, embarqué dans une ébouriffante journée, avec qui-proquois, situations burlesques à souhait et démesure à la clé.

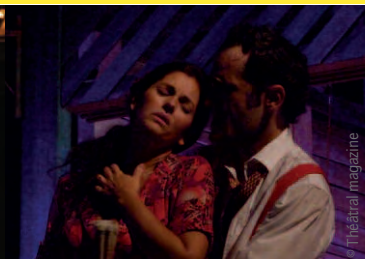
Pas simple de tenir le rythme de la comédie sur la durée (cinq actes). Parfois, la quête du chapeau de paille peut nous perdre en chemin –c'était le cas avec la version qu'en avaient livrée Jean-Baptiste Sastre et Denis Podalydès-. Gilles Bouillon, lui, mène parfaitement cette farce noire. Dans un décor en noir et blanc où une énorme horloge donne le tempo –qui souvent s'emballe, il s'appuie sur une distribution impeccable. Aux côtés des fidèles Xavier Guittet, Léon Napias, on retrouve des acteurs du Jeune Théâtre en Région Centre et surtout Frédéric Cherroboeuf, nouveau venu, en Fadinard. Silhouette tendue, nerveuse, il affiche des airs de Buster Keaton et passe de la panique à la rudesse, de l'habileté à la confusion en virtuose. Et c'est en musique que les personnages prennent la clé des champs. Tout ce petit monde donne joyeusement de la voix, parade, virevolte et retombe sur ses pieds. Epatant, divertissant, un régal de l'esprit.

Nedjma Van Egmond

HC



© Eric Didym



Théâtral magazine



© Théâtral magazine

■ Les jeunes

[tous ados, tous rock!]

Texte et mise en scène de David Lescot
du 8 au 24/11, aux Abbesses à Paris
27 au 30/11, La Criée à Marseille
18 au 20/12, Th. de l'Union, Limoges
15/01/13, Th. Edwige Feuillère, Vesoul
12 au 14/02/13, Filature, Mulhouse
17/05 au 18/05/13, Le Préau, Vire
L'adolescence c'est rock ! Parce que tout est chamboulé, les corps, les vies, les amours, le rapport au monde, aux autres et à soi-même. Et quoi de mieux que la musique rock pour crier son dégoût et transgresser l'ordre établi ? *Les Jeunes*, de David Lescot, nous plonge au cœur de cet univers adolescent codé et hyper sensible. Sur scène, un vrai théâtre-concert-rock avec guitares et batteries, et surtout l'histoire de deux groupes d'ados : un groupe de filles, "les Pinkettes", et un groupe de garçons, "les Schwartz". Astucieusement, les mêmes comédiennes interprètent tous les rôles, masculins et féminins, révélant l'identité trouble d'un âge de tous les possibles. David Lescot a écrit ce spectacle en s'inspirant de sa propre expérience et de celle de sa fille, réconciliant ainsi le regard que les adultes portent sur leur révoltes passées et celui des ados d'aujourd'hui sur leurs parents adolescents ou dépassés. C'est un spectacle pêchu et énergique, empreint de tendresse et d'humour, et qui sans prétention, nous renvoie au monde fascinant et attachant des ados, ceux d'hier et d'aujourd'hui, ceux de demain et de toujours. Rock you !

Enric Dausset

■ La rose tatouée

[Pas encore éclosé]

de Tennessee Williams, mise en scène de Benoît Lavigne, avec Cristiana Reali, ...
Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles
Dullin 75018 Paris, 01 46 06 49 24,
jusqu'au 16/02/13

La Rose tatouée raconte l'histoire d'une femme qui retrouve l'amour après avoir perdu l'homme avec qui elle vivait depuis l'âge de 14 ans. Serafina Delle Rose a une trentaine d'années, une fille de 15 ans et beaucoup de chagrin. Depuis trois ans, elle ne sort plus, ne s'habille plus, pleurant Rosario, élevant chastement leur fille Rosa.

Certes, l'histoire se déroule dans un quartier d'émigrants italiens aux Etats-Unis, chez qui les sentiments sont exacerbés. Mais pourquoi en faire une pièce burlesque ? Tout démarrait pourtant bien, avec une scène d'ouverture dramatique où Serafina attend le retour de Rosario dans une angoisse palpable. Et puis, le spectacle bascule après l'annonce de sa mort dans une farce, où tout le monde parle en même temps, en italien, les femmes deviennent hystériques, prennent des poses caricaturales. La surenchère de gags douteux et les hésitations incessantes entre burlesque et drame brident le message sensible de la pièce. C'est d'autant plus dommage que Benoît Lavigne avait brillamment réussi sa mise en scène de *Baby Doll* du même Tennessee Williams et qu'il avait toutes les cartes, dont de magnifiques comédiens, pour faire redécouvrir cette pièce méconnue. Heureusement, Cristiana Reali campe une bouleversante Serafina, sincère et crédible. La pièce vaut uniquement pour elle.

HC

■ Un chapeau de paille d'Italie

[Un bonbon]

D'Eugène Labiche et Marc-Michel, mise en scène de Giorgio Barberio Corsetti
Comédie-Française, théâtre Ephémère,
Jardins du Palais-Royal 75001 Paris,
0825 10 16 80, jusqu'au 7/01/13

Si vous ne savez pas quoi aller voir, si vous voulez un peu de baume au cœur, si vous n'avez pas trop l'habitude du théâtre et surtout si vous n'aimez pas ça, allez voir *Un chapeau de paille d'Italie* à la Comédie-Française. La pièce de Labiche, un vaudeville déjà bien pêchu, est encore boosté par le metteur en scène italien Giorgio Barberio Corsetti. Les personnages de cette noce impossible, qui raconte le calvaire d'un jeune homme (Pierre Niney) le jour de ses noces pour sauver le mariage d'une femme dont il a détruit le chapeau de paille offert par le mari alors qu'elle était avec son amant. Seule solution pour calmer les soupçons du mari, trouver un chapeau identique, se faire balloter de maison bourgeoise en maison bourgeoise. Poursuivi par toute la tablée, se déhanchant sur des rocks endiablés, le marié a l'air de sortir d'un cartoon. Surtout quand on sait que le beau-père est joué par un Christian Hecq déchaîné, moumoute hirsute sur la tête et myrte au bras. On pourrait se lasser de cette course effrénée pour une si petite cause, mais chaque scène amène son lot de surprises et d'acteurs géniaux (Elliot Jenicot, Danièle Lebrun...) et la musique qui ponctue chaque scène achève de nous faire fondre de plaisir... Un régal.

HC

DES FLEURS POUR ALGERNON
au studio des Champs-Elysées



OCCUPE-TOI D'AMELIE
au théâtre de la Michodière



EMBRASSONS-NOUS FOLLEVILLE
à la Pépinière Théâtre



QUE FAIRE DE MR SLOANE ?
à la Comédie des Champs-Elysées



RENDEZ-VOUS AU GRAND CAFE
aux Bouffes Parisiens



L'IMPORTANT D'ETRE WILDE
au Lucernaire



GRACE À  visioscene

**PHOTOGRAPHIEZ
CES FLASH CODES ET VISUALISEZ
LA BANDE-ANNONCE !**



© Théâtral magazine



© Théâtral magazine



© Théâtral magazine

■ Le père

[L'insoutenable tendresse de la vieillesse]
Pièce de Florian Zeller, mise en scène de Ladislav Chollat, avec Robert Hirsch, Isabelle Gélinas...

Théâtre Hébertot, 178 bis boulevard des Batignolles 75017 Paris, 01 43 87 23 23, jusqu'au 30/12

C'est la révélation de cette saison. *Le Père*, une pièce sur la déchéance d'un vieil homme qui ne se doute pas de ce qui lui arrive. Nous non plus. Il faut dire qu'il y a sa fille, Anne, toujours présente, prête à encaisser tous les coups durs. On se demande si elle n'en fait pas trop jusqu'à ce qu'on comprenne qu'on est dans la tête de ce bonhomme, et qu'on est aussi perdu que lui.

Comme toujours, Florian Zeller, l'auteur, a créé un univers mental. L'effet est saisissant. Sans doute parce que Robert Hirsch traduit physiquement ce que le personnage qu'il joue est mentalement. "J'ai l'impression que je perds toutes mes feuilles", avoue-t-il en tremblant. Plus le père s'accroche au filet de mémoire qui lui reste, plus l'acteur s'arc-boute dans des soubresauts d'énergie. Plus son personnage perd pied, plus Robert Hirsch se bat comme un diable sur scène. Devant ce petit homme, on hésite entre céder au sourire ou au sanglot. Même sa manière de se tordre les mains et de grimacer touche à la grâce. Il y a du Chaplin chez Hirsch. On est bouleversé.

HC

■ Le bonheur

[Ca existe !]
d'Eric Assous, mis en scène par Jean-Luc Moreau avec Marie-Anne Chazel et Sam Karmann.

Théâtre Marigny, salle Popesco, Carré Marigny 75008 Paris, 01 53 96 70 30, jusqu'au 13/01/13

Ça commençait bien. Alexandre et Louise, la cinquantaine bien sonnée, se sont rencontrés la veille et de fil en aiguille ont passé la nuit chez Louise. Mieux : Alexandre ne s'est pas sauvé juste après l'amour. Mais au petit déjeuner, Louise insiste pour qu'Alexandre reste avec elle et finit par le séquestrer. Malgré tout, il revient. C'est là que leur histoire devient intéressante : deux célibataires (elle habituée à vivre seule depuis presque toujours et sans enfant, lui en plein divorce avec trois enfants) tombent vraiment amoureux. Mais il faut composer avec ce qu'ils ont vécu avant, avec leurs petites manies, ce qu'ils ont construit ou pas. La pièce d'Eric Assous fait l'éloge du bonheur : il n'y a pas d'âge pour être heureux, pas de conditions (Alexandre est un patron de droite hyperconnecté, Louise une artiste de gauche dans un appartement sur mesure). Ce *Bonheur* est très exaltant. D'autant plus qu'il est servi par deux excellents comédiens, Marie-Anne Chazel et Sam Karmann, qui jouent avec beaucoup de sensibilité une partition parfois invraisemblable. Mais sans doute qu'Eric Assous a forcé le trait de la comédie par moments pour ne pas qu'on y croit trop. Le bonheur ça n'est peut-être qu'une comédie...

HC

■ Colorature

[Le monde à l'envers]
De Stephen Temperley, mise en scène d'Agnès Boury, avec Agnès Bove et Grégori Baquet.

Théâtre du Ranelagh, 5 rue des vignes 75016 Paris, 01 42 88 64 44, à partir du 1/12

Florence Foster Jenkins a toujours voulu être cantatrice. Mais ce n'est qu'à l'âge de 60 ans, à la mort de son père que cette riche héritière a accédé à son rêve. Ou plutôt se l'est achetée. Par l'intermédiaire de son neveu, elle rencontre Cosme McMoon, un pianiste sans le sou qui rêve lui aussi d'horizons meilleurs. Elle lui offre un pont d'or pour qu'il l'accompagne lors d'un récital qu'elle donnera devant ses amis au Ritz. Le jeune homme accepte pour une représentation. Avant de réaliser que cette soprano originale chante faux bien qu'elle jure avoir l'oreille absolue. En fait d'oreille, elle n'entend rien. Ni les remarques, ni les conseils, ni les moqueries. Et lorsqu'elle s'écoute chanter sur un disque, elle est persuadée que le pianiste joue faux, ou que le piano est désaccordé. Rien n'entame sa passion. On s'arrache les places de ses concerts. A 76 ans, elle chante à Carnegie Hall, la plus grande salle de concert du monde... Elle est devenue un phénomène de foire.

Cette histoire incroyable est vraie. Florence Foster a existé et chanté aussi faux que possible. Des enregistrements sont disponibles sur internet pour s'en persuader. Racontée par Cosme McMoon, son accompagnateur pendant 12 ans, l'histoire est touchante. Agnès Bove et Grégori Baquet sont remarquables de justesse. Ils arrivent à nous faire rire et culpabiliser en même temps. Après tout, cette femme avait un rêve et elle l'a réalisé. Presque imposé. C'est ce qui émeut et effraie.

HC



© Théâtral magazine

■ La compagnie des spectres

[Zabou, c'est fou!]

d'après le roman de Lydie Salvayre, mise en scène et interprétation de Zabou Breitman.

Théâtre de la Gaité 26 rue de la gaité 75014 Paris, 01 43 22 16 18, jusqu'au 29/12

Zabou Breitman tenait à monter le texte de Lydie Salvayre depuis longtemps. *La Compagnie des Spectres* raconte comment une femme revit le massacre de son frère par les colabos en 42 en voyant débarquer un huissier chez elle 60 ans plus tard. Elle vit confinée chez son unique fille qui s'abreuve de feuilletons d'amour et lui rabâche chaque jour la même histoire. Sauf que ce jour là, il y a un huissier venu faire l'inventaire du peu qu'il leur reste et que cet huissier elle le traite de Darlan.

C'est Zabou qui interprète tous les personnages, même la grand-mère. Elle passe de l'une à l'autre, de l'un à l'autre, en changeant juste sa voix, sans se départir du naturel qui caractérise toujours son jeu. Chaque réplique nous surprend, nous saisit même. Elle parle avec douceur en choisissant ses mots, elle rit, elle braille, elle clope et même elle danse. On avance dans l'abomination sans que la fille se départisse de sa gentillesse et de sa naïveté. On est écartelé entre le quotidien lamentable d'une femme étouffée par sa mère folle à liée et cette folie qui trouve son origine dans un passé insupportable mais bien réel. Les personnages se succèdent heureusement, nous permettant de souffler dans cette atmosphère irrespirable. Le burlesque vient chasser le tragique quand la grand-mère se rêve en train de danser un tango dans les bras d'une marionnette figurant Pétain. Chaque mise en abîme est stupéfiante. Peut-être parce que cette pièce nous rappelle qu'on a trop simplifié l'Histoire. Avant la misère, avant la folie, avant la Résistance, il y a eu la fascination pour un homme dont on a espéré qu'il sauverait la France. Mais ce n'était qu'un homme. C'est peut-être ce que la pièce raconte magistralement. On est bien peu de chose.

HC

centre dramatique régional de Tours
direction Gilles Bouillon



LABICHE



mise en scène
Gilles Bouillon

Avec
Frédéric Cherbœuf
Jean-Luc Guitton
Marc Siemiatycki
Denis Léger-Millau
Léon Napias
Xavier Guittet
Stéphane Comby
Cécile Bouillot
Charlotte Barbier
Camille Blouet
Juliette Chaigneau
Laure Coignard
Julie Roux
Clément Bertani
Mikaël Teyszié
Alain Bruel musicien

**UN
CHAPEAU
DE
PAILLE
D'
ITALIE**

Production : Centre Dramatique Régional de Tours,
Théâtre de Sartouville des Yvelines - C2N
avec le soutien de la Diac Centre, la Région Centre,
le Conseil Général d'Indre-et-Loire (Jeune Théâtre en Région Centre)
et la participation artistique du Jeune Théâtre National
et le soutien du DIESE # Rhône-Alpes

Nouvel Olympia
théâtre communautaire
02 47 64 50 50
www.cd.tours.fr



PHOTOGRAPHE: HOLT

Un chapeau de paille d'Italie

de Eugène Labiche

mise scène Gilles Bouillon

à Tours au **Nouvel Olympia**
du 10 au 26 octobre 2012

à Paris au **Théâtre de la Tempête**
du 14 novembre au 16 décembre 2012

en tournée en France, en Belgique
et en Suisse
du 8 janvier au 13 mai 2013

création à Tours en mai 2013

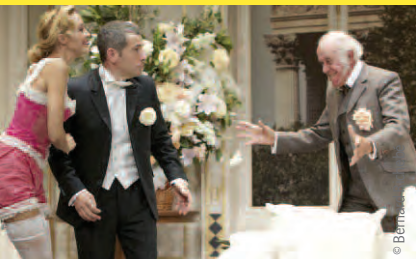
Dans la solitude des champs de coton

de Bernard-Marie Koltès

mise scène Gilles Bouillon

du 28 mai au 7 juin 2013

centre dramatique régional de Tours



■ Occupe-toi d'Amélie

[Feydeau au sommet]

de Feydeau, nouvelle version et mise en scène de Pierre Laville. Avec Hélène de Fougerolles, Bruno Putzulu, ...

Théâtre de la Michodière, 5 Rue de la Michodière 75002 Paris, 01 47 42 95 22, jusqu'au 01/01/2013.

La cocotte et l'amant, le noceur, sa maîtresse et son vieux tonton belge, le frère simplet et le père filou, la sommité russe avide de conquêtes... Voilà tout le petit monde qui s'agit autour d'un faux mariage et d'un vrai héritage. *Occupe-toi d'Amélie*: un vaudeville truculent et Feydeau au sommet de son talent. On (re)découvre ici la version d'origine de l'auteur, en trois actes, n'incluant pas le tableau du mariage – ce qui la ramène à une durée moindre-. A la mise en scène, Pierre Laville, qu'on connaît habituellement dans des registres plus sombres, sert cette comédie fine en orfèvre, entouré d'une distribution de haut vol.

La palme à Serge Ridoux, oncle gaffeur et malicieux et à Hélène de Fougerolles qui réussit parfaitement ses premiers pas sur scène. Elle est délicieuse, faussement potiche et vraiment fine, belle et racée. Elle nous réjouit, qu'elle arpente la scène en déshabillé olé-olé et talons hauts ou parée d'une cape et d'un masque atroce pour piéger les empêchées de tourner en rond ! Mais n'oublions pas Bruno Putzulu, Serge Balutin et les autres...

"L'homme qui ne rit pas à Feydeau, je m'en méfie", écrivait Pierre Marcabru. La salle rit ici aux éclats, dans un grand moment de joie partagée.

Nedjma Van Egmond

■ Tartuffe

[Cette pièce qu'on ne saurait voir...]

De Molière, avec Claude Brasseur et Patrick Chesnais,

Théâtre de Paris, 15, rue Blanche 75009, 01 48 74 25 37, jusqu'au 31/12

Suffit-il de réunir sur scène de bons acteurs au service d'un grand texte, pour signer un grand spectacle ? Assurément non. Le théâtre de Paris en apporte une criante démonstration. Décor colossal et mastoc, son de piètre qualité, absence de mise en scène et manque évident de direction d'acteurs: voilà résumé –un peu abruptement- le *Tartuffe* orchestré par Marion Biery.

Claude Brasseur en Orgon, Patrick Chesnais en Tartuffe: on aurait plutôt imaginé le premier en faux dévot manipulateur, le second en brave bourgeois pris au piège. Le choix de départ surprend donc, et titille la curiosité. Un bon point. In fine, ces deux-là sont en roues libres, ni dirigés, ni forcément convaincus de ce qu'ils font là. Chesnais, surtout, semble traîner des pieds, esquissant mollement une plainte avant de tenter une incursion dans le burlesque. Il faut le voir lâcher sans conviction les répliques culte de la pièce: "Couvrez ce sein que je ne saurais voir". Quelle paresse ! Quant à Elmire (Beata Nilska), elle est par moments à peine audible. Arnaud Denis (Damis) et Emilie Chesnais (Mariane), qu'on a connus plus convaincants, jouent les figurants. Seule Chantal Neuwirth en Dorine, tire son épingle du jeu. C'est maigre...

Nedjma Van Egmond

■ Volpone

[Une réussite !]

De Ben Jonson, mise en scène Nicolas Briçon, avec Roland Bertin, ...

Théâtre de La Madeleine, 19 rue de Surène 75008 Paris, 01 42 65 07 09, jusqu'au 20/01/13

Ecrite en 1606, la pièce de Ben Jonson est restée bien actuelle. Si les thèmes de l'argent et de la cupidité humaine sont inaltérables, l'adaptation du texte de Nicolas Briçon et Pierre-Alain Leleu est une réussite comique en phase avec notre époque. Roland Bertin, dans le rôle-titre, y joue subtilement de son âge et de sa corpulence. On aime sa composition de chaque moment en roublard impotent et moribond cherchant à berner les prétendants à son héritage. La scénographie de Pierre-Yves Leprince, fait du logis de Volpone un immense coffre-fort dans lequel scintille son or soigneusement rangé dans de multiples alvéoles. Dans cette caverne d'Ali-Baba, Volpone lui-même semble le joyau le plus convoité et le plus ridicule. Avide d'argent et de chair, cet ogre se fera rosser. Nicolas Briçon, qui met en scène génialement cette comédie, tient le rôle du serviteur Mosca, habile marionnettiste de la farce. Du lever au tomber de rideau, le plateau joue à plein : musique, danseurs, effets de scène, et bien évidemment distribution choisie. Tout concourt à faire de ce spectacle un fort moment de théâtre riche d'émotions et de rire.

François Varlin

“Théâtral magazine

www.theatral-magazine.com
nouveau site internet,
nouveaux services !

25 euros
1 an



Votre magazine,
tous les 2 mois



sur www.theatral-magazine.com :

- les critiques chaque semaine
- les coups de coeur chaque mois
- le magazine en feuilletage

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à : Théâtral magazine 7 rue de l'Eperon 75006 Paris France

Oui, je me réabonne à Théâtral magazine
version papier seulement

TARIFS	1 AN	2 ANS	3 ANS
FRANCE	<input type="checkbox"/> 22 euros	<input type="checkbox"/> 40 euros	<input type="checkbox"/> 53 euros
TARIFS	1 AN	2 ANS	3 ANS
ETRANGER	<input type="checkbox"/> 29 euros	<input type="checkbox"/> 52 euros	<input type="checkbox"/> 69 euros

J'adresse ci-joint mon règlement :

par chèque bancaire ou postal
à l'ordre de : COULISSES ÉDITIONS
7 rue de l'éperon 75006 Paris

J'adresse ci-joint mon règlement :

Chèque bancaire ou postal à l'ordre de : COULISSES ÉDITIONS

Date et signature obligatoires :

Oui, je me réabonne à Théâtral magazine
version papier + numérique

TARIFS	1 AN	2 ANS	3 ANS
FRANCE	<input type="checkbox"/> 25 euros	<input type="checkbox"/> 45 euros	<input type="checkbox"/> 60 euros
TARIFS	1 AN	2 ANS	3 ANS
ETRANGER	<input type="checkbox"/> 32 euros	<input type="checkbox"/> 58 euros	<input type="checkbox"/> 76 euros

par virement au titulaire du compte : Association COULISSES ÉDITIONS

Banque	Guichet	N° compte	Clé RIB	Domiciliation
30002	00683	000006281B	13	CL PARIS VAVIN (00683)

Identification internationale : IBAN FR84 3000 2006 8300 0000 6281 B13 Code BIC. CRLYFRPP

Vos coordonnées :

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays :

E-mail :

Téléphone :

Profession :

L'article 38 de la loi "Informatique et Libertés n° 78-17 du 6 janvier 1978 modifiée" vous permet d'exercer vos droits d'accès, de rectification et de suppression des données personnelles vous concernant en vous adressant à Théâtral Magazine, 7 rue de l'éperon 75006 Paris auprès du Service abonnés.



Y'a le **téléfon'** qui **son'** !!

Le premier téléphone mobile que j'ai vu, c'était à la télévision dans le feuilleton d'anticipation de Patrick McGoohan, *Le Prisonnier*, peu avant Mai 68. Vingt-cinq ans plus tard l'engin se montrait capable de fonctionner en dehors du Village de Numéro 6 et entrainait dans nos vies.

Pas question de peser ici le pour et le contre de ce gadget plus accaparant qu'un tamagotchi. Mais au théâtre sa nuisance est flagrante. Pas un spectacle où ne tinte son grelot ou le ronronnement du vibreur. Sans parler des lumières qui jaillissent dans le noir à l'arrivée d'un message.

Car désormais beaucoup d'utilisateurs laissent volontairement leur mobile allumé. Je me rappelle la générale du *Caligula* de Camus monté par Charles Berling à l'Atelier. On m'avait placé au bord de l'allée centrale. Une quinquagénaire B.C.B.G. me demanda si je voulais bien échanger ma place avec la sienne, plus excentrée : "*J'attends un coup de fil*". Je lui fis remarquer qu'elle allait perturber la représentation, elle fit la sourde oreille et quitta bel et bien la salle en cours de spectacle pour répondre. Quant à la dame qui l'accompagnait, elle resta en place mais ne cessa de pianoter sur son clavier. À la sortie un ami, assis plus loin, me raconta que le mobile de son voisin avait sonné et que celui-ci avait alors chuchoté : "*Peux pas te parler. Rappelle plus tard*".

Cet égoïsme de plus en plus répandu est inquiétant. Dans *Une souris verte*, une pièce de Douglas Carter Beane créée en 2008 au Tristan-Bernard, une réplique faisait beaucoup rire : "*A Los Angeles on a réglé le problème des téléphones mobiles dans les théâtres : on ne fait plus de théâtre*". Avant d'en venir là, ne pourrait-on pas équiper les salles de brouilleurs d'ondes puisque seuls les théâtres - et les prisons - ont le droit de le faire ? (Tout autre utilisateur encourt une amende de 450 euros).

En contrepartie, la prolifération des mobiles a un côté positif : elle donne aux ouvreuses et aux placiers l'occasion de prendre la parole pour réclamer leur extinction. Ils étaient peu causants autrefois. Excepté cette ouvreuse de la Comédie-Française qui disait étrangement "*Demandez le pogrome*" pour "*Demandez le programme*" ou l'extravagante et adorable Polonaise de la Comédie des Champs-Élysées, la plupart se confondaient dans la neutralité. L'arrivée du mobile leur offre, non pas une unique quart d'heure mais une minute quotidienne de gloire. Pas si mal. Le job est d'ailleurs très recherché par les élèves des cours d'art dramatique. Il permet de se faire remarquer. Mais attention ! Le premier qui nous ressert la formule "*N'oubliez pas de rallumer vos téléphones en sortant de la salle*" sera expédié en Sibérie jusqu'à la fin de ses jours. Pitié les amis, changez de disque !

COFFRET 5DVD
5 PIÈCES

LA COMÉDIE DES ERREURS
LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE
LES DEUX GENTILSHOMMES
DE VÉRONE
PEINES D'AMOUR PERDUES
LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Les Éditions Montparnasse
présentent

Shakespeare

COMÉDIES

VOLUME 1

Une collection **UNIQUE**,
des metteurs en scène de **RENOM**,
des acteurs de **PREMIER PLAN**,
une **FIDÉLITÉ** sans faille au texte.



Également disponible
Shakespeare Tragédies Vol. 1



CINQ DES PLUS GRANDES COMÉDIES DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE
en version originale sous-titrée ANGLAIS ET FRANÇAIS,
EN COFFRET 5DVD

En vente dans les points de ventes spécialisés, en librairies, et sur www.editionsmontparnasse.fr



Rejoignez-nous sur





champagne
ÉRIC TAILLET

UNE VAGUE DE FRAÎCHEUR

Le Champs des Grenets - 37, rue Valentine Regnier - 51700 Baslieux-sous-Châtillon
champagne.eric.taillet@wanadoo.fr

Pour plus d'information, n'hésitez pas à visiter notre site : www.champagne-eric-taillet.com

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.